

Chemins du rêve. Sous la griffe du Dragon

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

La Jaline, Jean de. Chemins du rêve. Sous la griffe du Dragon. 1906.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

346

JEAN DE LA JALINE

LES CHEMINS DU RÊVE

Sous la griffe
du Dragon



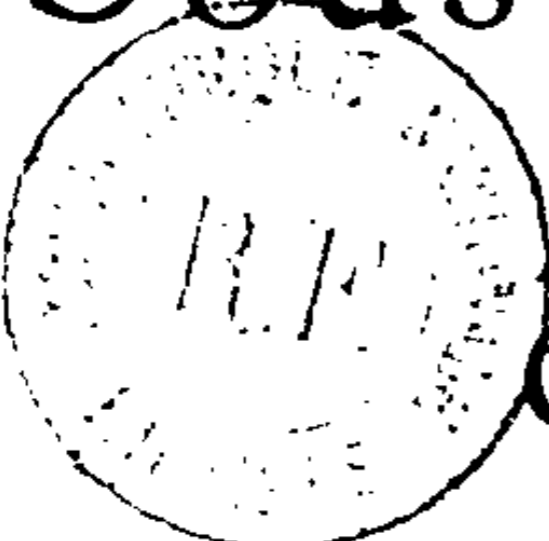
PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCXVI

LES CHEMINS DU RÊVE

Sous la griffe
 du Dragon

DU MÊME AUTEUR

TOURMENTES. Poésies.	1 vol.
LE LIVRE DE LOULA. Poésies.	1 vol.
AQUARELLES JAPONAISES. Nouvelles.	1 vol.

Les Chemins du Rêve :

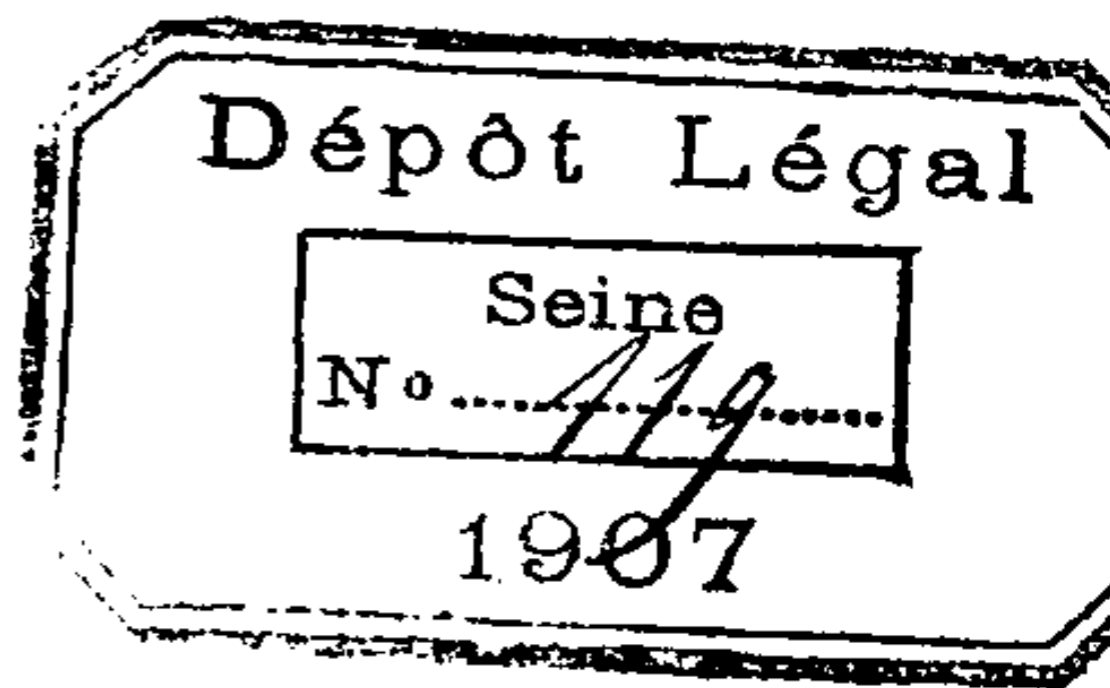
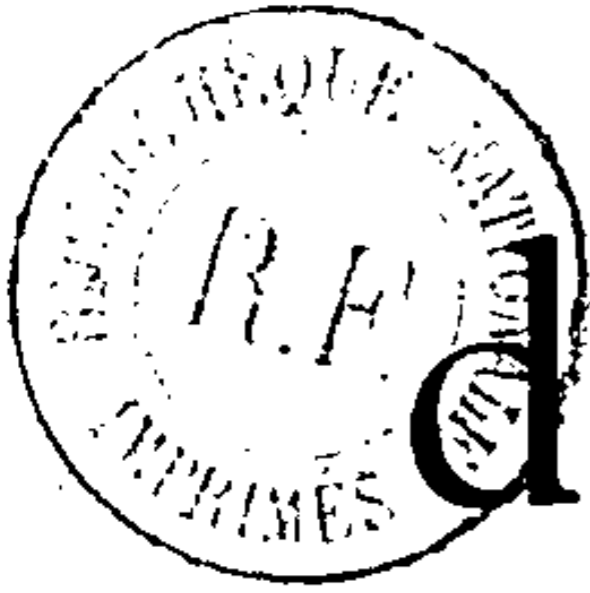
JOURNAL DE BORD SENTIMENTAL.	1 vol.
--------------------------------------	--------

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.*

JEAN DE LA JALINE

LES CHEMINS DU RÊVE

ous la griffe
du Dragon



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCXVI

A MADAME LUDKA BUSSE

Madame,

Voulez-vous me permettre de vous dédier ce livre? Je ne saurais mieux vous dire combien me fut précieuse la pensée amie qui m'a accompagné au cours des vagabondages dont il est le récit. En y reconnaissant la suite du Journal de Bord que vous avez lu naguère, vous saurez que ces notes sont vieilles de quatre ans. C'est beaucoup pour celles qui furent glanées dans les pays où la guerre a passé et dont la rapidité de transformation nous étonne. Je ne suis ni diplomate ni prophète. Certains aperçus vous paraîtront superficiels, quelques-uns peut-être inexacts. J'aurais pu les retoucher : c'eût été facile et peu sincère. J'ai dit ce

que j'ai cru voir. J'ai laissé ces impressions telles qu'y fut mêlé le souvenir des amitiés lointaines à qui je les offre. Cela me les rend plus chères ; je voudrais qu'il en fût de même pour celles qui les liront.

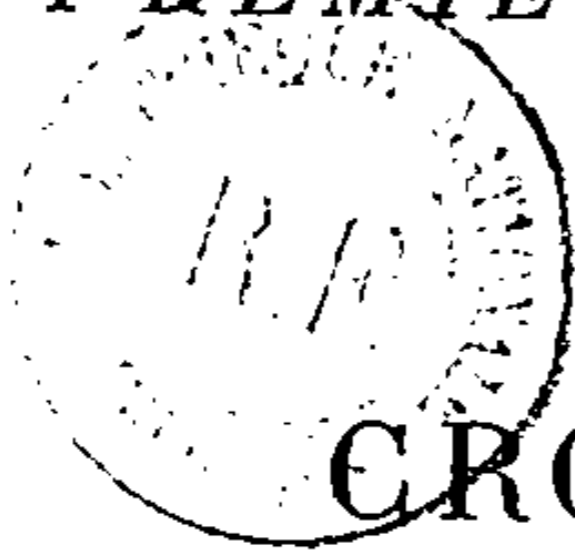
Si, sans quitter le coin du feu, vous me suivez sans trop de peine des rives de l'Annam au sommet du Fougî-Yama, ce livre aura eu le meilleur succès qu'ambitionne, en le déposant à vos pieds avec ses respectueux hommages,

Votre tout dévoué,

JEAN DE LA JALINE.

Maugny — Septembre 1906.

PREMIÈRE PARTIE



CROQUIS

D'ANNAM ET DU TONKIN

I

Tourane. — Les tigres de M. L... — Les trams. — Une caravane. — Le col des Nuages. — En forêt. — Le bac. — Festin dans une pagode. — Caravansérail annamite. — Un émule de Claude Gelée. — Sur la lagune. — Hué. — La résidence. — Le marché. — Pas d'ailes.

11 février 1902.

Minuit... Sur le pont du *Mytho*, que berce la houle. Pas d'étoiles, ciel de ténèbres écrasant d'indécises montagnes.

« Où sommes-nous ? »

— A Tourane, répond l'officier de service.

— Mais en quel point de la baie ?

— Sais pas, fond de douze mètres. »

Et, de sa cigarette soudain brillante, il souffle une dédaigneuse bouffée...

... Le gouverneur des Khmers, en tournée

d'inspection, offre au ministre de France à Bornéo la distraction d'une promenade à Hué.

12 février.

A neuf heures du matin, la chaloupe débarque le gouverneur et son aide de camp, le ministre et un de ses amis, son premier secrétaire et votre serviteur. Il fait calme ; les nuages remontent au flanc des montagnes d'Annam.

Tourane éparpille dans une plaine ses huttes et ses villas, au bord d'une rivière qui porte à la mer le trop plein des rizières et des lagunes.

De quoi parler, sinon de chasses, dans le somptueux décor annamite où nous reçoit M. L... ? On a capturé quinze tigres, le mois dernier, dans les pièges de sa concession. Ce sont des fosses masquées d'une trappe. Le tigre prisonnier perd immédiatement tout sens pratique de la vie. Il ne songe plus qu'à s'en aller, et ne s'offre même pas la consolation d'un festin suprême au dépens du chien qui a servi d'appât. Dès qu'un fauve est pris, en pique-nique on va l'occire au gîte. Nemrods du lièvre

et du lapin, ne trouvez-vous pas que c'est révoltant ?

Deux voitures nous ont conduits à Namro, à travers une plaine aveuglante de sable blanc et de sel. Au bord d'une rivière, la caravane s'organise. Six chaises et vingt-six porteurs pour les Européens, huit coolies pour les bagages, six pour les palanquins des deux boys et du caporal. En tout, quarante coolies.

Tous les quinze kilomètres environ, sur la route mandarine de Saïgon à Hué, il existe un village où sont inscrits des porteurs. C'est le service des « trams ». Quand des voyageurs arrivent, le chef de village réquisitionne l'équipe de relai. Les Européens et les Annamites de haut rang emploient la chaise, qui exige quatre coolies. La plupart des indigènes, légers et souples, se contentent d'un hamac suspendu à une perche, et de deux porteurs. Les trams ne fonctionnent pas la nuit : c'est l'heure des tigres. Notre voyage se poursuivra cependant sans interruption ; mais on a dû le préparer. Nous prendrons un supplément de coolies, porteurs de torches, pour effrayer les fauves.

L'aide de camp rassemble péniblement son

monde. Une baguette à la main, le caporal, affolé par l'impatience du gouverneur, enrôle les premiers venus, à tour de bras. Ils n'ont pas l'air de s'en étonner, c'est tellement dans les usages du pays.

Enfin la rivière est passée; la caravane s'allonge au pas alerte des porteurs. Petits, mais musclés et résistants, ils font cinq ou six kilomètres à l'heure, même en terrain accidenté. Voici les montagnes. Les sommets se perdent dans les nuages, la base dans une jungle touffue. Çà et là un toit se recourbe, un arbre déraciné s'allonge. La route s'élève; la baie de Tourane déploie sa nappe bleue que borne la lourde silhouette du cap Kiencha. Vers le sud, trois rochers noirs surgissent des lagunes — les Montagnes de Marbre — tandis qu'éclate de blancheur un « *Mytho* » minuscule et perdu.

La fraîcheur du soir descend sur nos épaules. Des sensitives se replient sous l'effleurement de nos coolies. Le murmure de la mer monte jusqu'à nous, avec la fumée d'un village blotti dans une anse paisible. Des gens vivent là, sans passions et sans inquiétudes, peut-être aussi sans rêves, tandis qu'à l'horizon s'effacent des

navires, sur l'immensité que blanchit la mousson.

Nous montons. Là-haut, un point brille comme une étoile. C'est la Porte de Fer, et ce Col des Nuages dont le nom semble tiré d'un poème d'Ossian. Des blocs de granit noir se penchent sur le chemin ; les lianes enchevêtrées retombent en cascades piquées de fleurs sanglantes, sur les torrents jaillis des bois touffus qui ensevelissent les crêtes. Sur ce manteau de velours les nuages se caressent et se roulent, vomis par la déchirure du col.

Voici la Porte, dernier reste des fortifications qui défendaient autrefois ce passage. En bas, très loin, un isthme s'allonge, frangé d'écume, vers une croupe boisée qui se perd dans le brouillard. Là se trouvent le bac et le village de Lang-co. Deux heures et demie nous en séparant ; aussi le capitaine L... s'agite pour reformer une nouvelle équipe, tandis que nos anciens porteurs, alignés sur le bord de la route, leur bambou à la main, attendent patiemment leur solde de vingt *cents*.

Survient le ministre, grave et majestueux, heureux de l'ascension terminée. On ne lui

donne même pas le temps de fumer une cigarette... En route ! La nuit se fait, le col s'efface, une tristesse de cauchemar descend avec la brume sur les arbres convulsés, le cap et la mer. Voici la forêt. Les torches brusquement révélées projettent des lueurs fantastiques sur les salaccos des coolies, les feuillages pendants, les vieux troncs fantomatiques. Des appels bizarres retentissent. Des chiens aboient sur le seuil de chaumières subites, où s'entassent, demi-nus, les habitants effarés. Puis nous retombons dans la solitude qu'animent d'invisibles cascades. L'air est plus frais. Des lucioles s'allument et se multiplient. Au bord des trous d'ombre que font les torrents, elles se rangent et se perdent sous les arbres, comme l'illumination d'une fête très lointaine, vers les temples mystérieux qu'habitent les génies des eaux.

Soudain le bruit de la mer retentit. Elle apparaît, baignée de clair de lune. Des voix lointaines répondent aux cris de nos coolies. Au bord de la route, dans une niche, une lampe éclaire un Bouddha préservateur des fauves.

Maintenant la caravane se mêle et s'agite devant une nappe d'eau qui barre le chemin. On

entend le ressac à l'entrée de la lagune. Au pied des montagnes opalines, une clarté blafarde dort sur l'onde immobile. C'est le décor du deuxième acte de *Sigurd* : les trois Nornes vont surgir avec leur linceul. Hélas ! où est Brunehilde ?... Je braverais bien quelques flammes pour être aimé d'une déesse... il n'y a même pas une simple mortelle.

Nos porteurs poussent des cris à mettre en fuite Elfes, Kobolds et dragons... Des lumières s'agitent sur la rive opposée, mais rien ne vient. Le ministre meurt de faim ; il n'y a plus de torches. Mangerons-nous ou serons-nous mangés ?... « Un bateau ! » crie N... Sauvés, mon Dieu ! Le bac est là. Une demi-heure après, c'est la gaieté d'une table copieusement servie, avec nappe, couverts et flacons dorés, dans un vieux temple qui ne fut jamais à pareille fête, au temps où il abritait les grimaces féroces de ses dieux de bois.

... La marche recommence sous la forêt. La voix du capitaine trouble seule le silence de loin en loin, appelant : « Cai* milice » ou « cai coo-

* Caporal.

lie, » pour presser les retardataires ou raviver les torches. Elles s'éteignent, se rallument... Le bercement de nos chaises supprime peu à peu toute conscience, on s'enfonce dans la jungle des rêves. Mais des chiens grondent dans l'ombre, et voici qu'éclate un charivari infernal. Les chaises sont à terre au milieu des porteurs qui vocifèrent sous les flambeaux vacillants. C'est le relai. Le chef de village a fait apporter un tambour de bois, sur lequel un Annamite s'escrime, jusqu'à ce que tous les habitants affolés viennent voir ce dont il s'agit. Sitôt parus, sitôt raccolés.

... Quatre heures : Co-haï. La lagune est tout près, où doit nous attendre la chaloupe du Résident supérieur. Le « caï milice » s'élance à la découverte. Rassemblement sur une place, flanquée de hangars meublés de nattes, de tables et de fourneaux. C'est un caravansérail. Des voyageurs dorment, d'autres absorbent du riz, ou s'efforcent d'enflammer des branches humides. Le caï revient : la chaloupe n'est pas arrivée. On gèle sous la rosée intense. Enfin le dieu Agni cède à nos conjurations : un grand feu pétille. On s'assied en cercle, on fait du thé.

Peu à peu tout le monde s'éveille; cent cinquante Annamites se pressent autour de notre brasier, accroupis presque dans les flammes, fumant de longues pipes avec des airs de sphinx, tandis que les yeux des derniers rangs reluisent dans l'ombre, et que sur nos têtes les étoiles commencent à pâlir.

Voici la chaloupe. Des matelas cambodgiens nous invitent au fond de trois sampans confortables. On se divise par groupes de deux, — comme les vers classiques, — et je suis admis à partager la couche du premier secrétaire. Je ne vous ai pas présenté mon compagnon. Un aimable homme, myope comme une taupe et invraisemblablement daltonien. S'adonne à la peinture avec frénésie. S'est, de bonne heure, spécialisé dans ces paysages aux horizons infinis qu'aimait Le Lorrain, et ne se repose de leur profondeur qu'en léchant avec amour des natures mortes. Il croit à son art et n'admet pas la faiblesse de sa vue. Cette infériorité physique se manifeste cependant par un sentiment d'inconsciente défiance vis-à-vis de ses contemporains, auquel il faut attribuer ses inquiétudes perpétuelles relativement à ses bagages et aux

égards qui lui sont dus. Très désintéressé d'ailleurs, il ne réclame impérieusement les choses les plus irréalisables que par sollicitude pour le ministre.

Nous nous sommes réveillés en pleine lagune. Çà et là, des marécages et des rizières soulèvent leurs verdureS demi-noyées. A l'horizon, de grandes montagnes pâles nagent dans la lumière.

Le premier secrétaire s'étire et prononce : « Le ministre doit avoir faim ; est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de déjeuner ? »

Cette insinuation se perd dans le silence des vastes eaux. Elle est réitérée sans plus de succès, et la situation se tendrait si le maître d'hôtel annamite, surgissant avec le plus fumant des chocolats, ne filait de l'huile sur la temête.

Nous nous sommes engagés dans un canal indéfini. De temps en temps la chaloupe s'échoue, les sampans tombent les uns sur les autres, les Annamites accroupis s'éveillent en sursaut. Enfin les berges se boisent ; voici des maisons, une église. Nous débouchons dans une large rivière que traverse un pont de fer ;

des toits aigus érigent des pavillons jaunes : Hué! Nous sommes arrivés.

Les résidences européennes sont sur la rive droite, la forteresse annamite sur la rive gauche. Elle renferme des terrains vagues, quelques flots de maisons, le palais de l'empereur et les casernes de ses « protecteurs ».

... Pourquoi le Résident supérieur, ancien capitaine d'artillerie, a-t-il sous ses lorgnons l'air particulièrement pacifique et studieux, tandis que son secrétaire, homme exclusivement de plume, arbore une tête de vieux Gaulois et des moustaches à rendre jalouse l'ombre de Vercingétorix?...

La Résidence, bâtiment rectangulaire et massif, en retrait d'une terrasse qui domine la rivière, est confortable et bien aérée plutôt que luxueuse. La froide disposition des curiosités annamites qui la meublent révèle une absence qui se trahira mieux encore dans le caractère un peu mélancolique de l'amabilité qu'on nous témoigne. Il manque ici une femme, une main légère et des yeux souriants. Je n'ai jamais mieux senti l'utilité de cette frivolité charmante dont les hommes ne savent pas voiler la gravité

de leurs principes et l'austérité de leurs fonctions. La femme : ce sont les ailes de l'homme, ange déchu.

Le fleuve s'incurve en amont et en aval, et se perd dans un horizon de forêts. Pas de mouvement sur l'eau. A part un marché, sur l'autre rive, au pied d'une tour décorée d'une horloge, tout semble mort.

Je suis allé vers cette étincelle de vie. Sous trois hangars s'agite avec modération une foule rare, autour d'étalages de comestibles et de petits restaurants improvisés. Des femmes accroupies triturent des mélanges dans des blocs de faïence ; d'autres mesurent du riz. Sous leurs toques, les enfants microscopiques ont, dans le genre jaune, un petit air espagnol. Des bouches saignantes crachent du bétel. Un gendarme se promène avec solennité.

Le long de la rue, dans les misérables boutiques de Chinois et de Malabares, les femmes se sauvent à ma vue. Dehors, les chiens grondent et les enfants se serrent craintivement. Je leur souris ; ils partent d'un éclat de rire qui n'en finit pas. Tout concourt à donner ici la sensation de l'exil, de l'hostilité des êtres et des

choses. J'ai repris avec lassitude le chemin de la Résidence, seul, très seul, dans le soir qui descend.

Dîner de garçons, somptueux et délicat, mais... pas d'ailes!...

II

La Plaine des Tombeaux. — Tombeaux de Thientri et de Minh mang. — Les Annamites. — Au palais impérial. — Sa Majesté Thanh-tai. — Une audience. — En chaloupe. — Gouverneur et ministre. — Verdures et blancheurs.

14 février.

A six heures du matin nous roulons vers la sépulture de Thien-tri. La route traverse un faubourg indigène, s'enfonce parmi les taillis emperlés de rosée et débouche dans la Plaine des Tombeaux.

Quel paysage d'apaisement et de beauté ! Le soleil va se lever ; des nuages roses courent derrière les bouquets de pins. Une brume légère

flotte sur les ondulations semées de pierres grises qui sont les tombes. Pas une mesure ne rompt l'harmonie. C'est la noblesse de la mort, le silence du repos éternel dans l'éternel rajeunissement de l'aurore. La plaine est immense. Rien n'y trouble le sommeil des générations; rien n'y subsiste de la mesquinerie de la vie écrasée dans les paillettes sordides. Depuis combien d'années, depuis combien de siècles, les cortèges funèbres sont-ils venus de la petite ville misérable au vaste champ, où, pour la première fois, il semble que chacun ait vraiment sa place au soleil?... Des tombes, des tombes, partout des tombes... Il y en a autant et d'aussi anciennes peut-être que dans la vallée de Josaphat. Mais là-bas la montagne en était lugubrement pavée; ici elles ne veulent pas se laisser voir, elles se cachent dans le creux des vallons, sous les bosquets de pins, à l'ombre des buissons pleins d'oiseaux; elles se confondent avec les pierres du sol; elles ne troublent pas la sérénité de la nature.

Maintenant des allées solitaires s'enfoncent vers des terrasses qu'un bois aux belles lignes entoure de mystère : c'est le temple du Ciel.

L'empereur en est le prêtre; il y vient tous les trois ans offrir des sacrifices.

Qui dira la grâce élégante de ce paysage de pins et de bambous, dans la fraîcheur de l'aube, parmi ses rizières où se prolonge leur frisson?...

Des constructions grises apparaissent : le tombeau de Thien-tri.

Dès la cour d'entrée se manifestent les dispositions adoptées en Chine pour la sépulture des empereurs Mings. Une double rangée d'animaux de pierre et de mandarins garde l'avenue du tope funèbre. Mais tout est réduit dans la proportion du maître riche au vassal pauvre, de l'empire Céleste au royaume d'Annam. Les géants de Nankin sont ici des magots. Minuscule est l'oratoire auquel on accède par un escalier triple mais sans décoration, sans ciselure de pierre; minuscule, le bassin d'où jaillissent des tiges desséchées de lotus. Le pont qui le franchit s'ouvre et se ferme sous de maigres portiques de porcelaine ou de brique hideusement barbouillée, que surmonte l'inexplicable silhouette d'une carafe dorée.

Mais la rosée du matin a laissé des diamants sur les nénuphars, des fleurs poussent entre

toutes les briques, des pariétaires s'y suspendent et la poussée des frangipaniers fait éclater les dalles des terrasses. La colline funéraire s'écrase sous les frondaisons lourdes, et des pins déploient leurs parasols, à côté des manguiers et des badamiers que domine la svelte colonne élevée à la mémoire de Thien-tri. Le silence règne sur les bois et sur les bassins. Parmi la douceur et les teintes fanées de cette matinée d'automne, ces murs rongés donnent l'impression d'une ruine vénérable, le sentiment toujours poignant du Passé.

Dans le temple aux laques écaillées, aux peintures défraîchies, on conserve quelques souvenirs du défunt, un coffre incrusté de nacre, une pipe à opium en jade, une robe d'apparat. Et ce coffre vide, le corps en poussière qu'évoque cette robe affaissée disent que les jouissances humaines passent vite, comme la volupté que donna cette pipe, et qui tint dans un peu de fumée.

Quand un empereur d'Annam meurt, sa femme et ses serviteurs s'établissent près du tombeau. Toute une population vit encore autour de celui de Tuduc, notre premier protégé.

Cinq empereurs se sont succédés depuis Thien-tri, sans compter les régences, et les règnes rapides de princes aussitôt renversés par une intrigue de cour. C'est dire qu'il ne subsiste aucun de ceux qui l'ont servi. De vieux gardiens règnent sur ce parc silencieux et regardent ces choses tomber lentement en poussière, tandis que dans un enclos l'herbe efface les tombes alignées où dorment des princes du sang...

Sur l'autre bord de la rivière, une avenue de badamiers conduit au tombeau de Minhmang. C'est le père de Thien-tri, le fils de Gia-long, le deuxième empereur de cette dynastie des Nguyen, qui se rendit indépendante des Lé du Tonkin et soumit à travers les forêts de l'Indo-Chine les peuples du Cambodge et du Laos.

Minhmang fut un grand prince et un sage. Son âme doit aimer cet étang si calme et le recueillement de ces bois.

Dans leur silence, la pensée de la Mort éveillant par contraste celle des origines, on se prend à méditer sur celles du mystérieux peuple d'Annam. Métisses de Chinois ou de Malais, tribu de race pure, d'où et quand sont-ils venus? Autant de problèmes. C'est un peuple doux mais

fier. S'ils n'ont été qu'un instant des conquérants, les Mongols de Chine n'ont jamais pu leur imposer la servitude de la queue. Ils ont gardé les cheveux longs qui encadrent un visage énergique et fin, et qu'ils peignent avec coquetterie. Plus sveltes, plus agiles que les Chinois, ils ont un peu du tempérament vif et gai des Japonais, dû peut-être à une communauté de sang malais. Certaines annales indigènes les font remonter à une conquête du Tonkin par les Chinois, qui auraient exterminé les hommes et gardé les femmes. Le général Frey voit dans leur langue le plus ancien des dialectes humains. Toujours est-il que l'Annamite déteste le peuple de Confucius, et considère ses voisins du Laos et du Cambodge comme des sauvages.

Tout cela nous est raconté par l'interprète aux dents laquées, dans un parterre de roses, derrière la pagode du tombeau. Puis la chaloupe nous ramène entre les rives boisées qui s'élargissent. De loin en loin, une colonne marque la limite du domaine funèbre de chaque empereur. Sur une terrasse blanchissent les cinq étages de la Pagode de Confucius.

... A trois heures et demie, les voitures nous emportent avec le Résident vers la forteresse : Sa Majesté Thanh-taï daigne nous accorder audience.

Bien peu impérial, le palais, en dépit des ponts-levis et des soldats bleus et rouges qui manœuvrent avec application. Le trône est en clinquant, dans une salle où le dragon doré des panneaux se tord d'indignation devant une affreuse tapisserie d'Occident. Un rare eunuque paraît, nous invite à le suivre. Nous traversons une cour où deux vasques contiennent de l'eau trouble à côté de brûle-parfums sans valeur. Cinq ou six personnes attendent sous une galerie de bois. Un jeune homme s'en détache, en balançant les épaules suivant l'usage aristocratique d'Annam, et nous tend la main d'un geste dégagé.

Au centre d'un salon nu, un vase bleu de Sèvres s'élève sur un support qu'entoure un divan très bas. Une table porte sept coupes. Le jeune homme s'assied au bout, en nous montrant les chaises d'un geste circulaire, et nous connaissons ainsi que c'est l'empereur. Il est

vêtu de noir, un col sale sort du collet de sa robe ; un léger strabisme donne à son regard une expression fuyante et à sa physionomie je ne sais quoi de cruel, qu'accentue la noirceur des dents mal laquées. Près de lui se tient l'interprète, un vieillard aimable et fin qui s'exprime avec facilité. Thanh-taï comprend le français, mais ne daigne pas le parler.

Derrière le fauteuil impérial se masse la cour : une dizaine de mandarins abrutis. On échange des réflexions banales, Thanh-taï demande quelques renseignements sur le bateau qui doit l'emporter dans huit jours. La conversation languit, il roule des yeux ennuyés. Il est évident qu'il a hâte de se retrouver dans la société exclusive de ses femmes et de ses fidèles sujets. On apporte du Moët. Les coupes sont vidées d'un geste rapide et nous détalons.

Les gardes loqueteux nous présentent les armes, et nous roulons à travers le village éparpillé, les champs et les casernes, qui occupent cette enceinte, jadis enlevée d'assaut par les deux cent cinquante hommes de Balny d'Avricourt. Chaque caserne a son jardin potager, où les soldats se délassent du métier militaire

dans le maniement de la bêche et de l'arrosoir.

... A neuf heures, la chaloupe s'enfonce dans la nuit brumeuse, traînant à la remorque nos trois sampans...

... Deux heures du matin... Je me suis glissé hors de la trappe de nattes. Nous sommes en pleine lagune. Une pluie fine tombe sur les sampans silencieux et sombres. Nous ne marchons plus ; le train a l'air d'une épave. Un bruit vague vient de la chaloupe, où il semble que l'on répare une mystérieuse avarie. J'ai repris ma place comme un reptile.

... Six heures... Mon voisin se réveille et pense à haute voix : « Le ministre doit avoir faim. » Il pleut désespérément, mais ce ne sont pas des cailles rôties. Pas de terre en vue. Le veilleur de proue, vêtu d'un ulster en débris de nattes, nous tend deux tasses fumantes, et nous louons Dieu dans le maître d'hôtel du résident supérieur.

Enfin nous glissons entre les berges d'un arroyo : Co-haï ! Les chaises sont là. Il y a quatre heures qu'elles attendent. En route !... il pleut, il pleut !...

Par monts et par vaux, par rizières et maré-

cages où s'éparpillent des buffles, nous atteignons à onze heures le premier relai. Le ministre veut déjeuner, le gouverneur ne veut pas. Il faut presser la marche : on nous attend ce soir chez le résident. Le gouverneur tape du pied ; le ministre tombe sur un banc, épuisé. « Donnez-lui un sandwich, et qu'on reparte ! » Et, pour couper court à toute protestation, on s'élançe de nouveau à travers la forêt, sous les feuilles qui ruissellent encore, tandis que la chaleur lourde de midi tombe des nuages aveuglants.

A Lang-co, festin soigné et réconciliation des deux adversaires. Puis nous franchissons la lagune, et nous montons à l'assaut du col.

L'admirable forêt ! On s'enfonce entre deux murailles vertes. Des arbres s'échevèlent sous les lianes. Les troncs morts ressuscitent sous les parasites qui les submergent. Des fougères arborescentes s'éploient. D'autres s'enroulent comme du lierre autour des fûts les plus hauts. Les végétaux s'escaladent, s'enlacent, s'étreignent, se tordent, dans une frénésie de vie, une exubérance sans limites. Et, du haut du col, c'est le calme panorama de la mer violette et

mauve, des bois de Lang-co qui s'enfoncent sous les nuages.

Vers le sud, la baie développe son tapis de moire, tandis que les montagnes d'Annam dentellent l'or du couchant. A mesure que nous dévalons, les vapeurs descendent aussi du col, et la nuit vient.

Aussitôt à la Résidence, c'est en costume de voyage que nous nous asseyons à la table du festin, entre les habits noirs et les épaules nues : blancheurs reposantes après l'âpre verdure des forêts.

III

Les Montagnes de Marbre.

18 février.

Une vision d'ascétisme s'impose après pareille orgie. Avez-vous lu ce délicieux morceau de « Propos d'exil » qui s'intitule : « Pagodes souterraines » ? Elles sont tout près d'ici, ces pagodes, au delà des lagunes, dans ces collines de marbre que l'on aperçoit du mouillage comme une dentelle bleue sur l'horizon. Hélas ! le poétique « Lee-Loo, vert et orange », qui cherchait à griser Loti de sam-chou, a dû aller rejoindre l'esprit de ses pères, et les tortillements rythmés de nos sampanières ont perdu leur troublante... vertu. Un troupeau de buffles

qui barbotent nous a même accueillis sur le bord de la lagune en reniflant de la façon la plus antipathique, et il a fallu l'intervention de deux enfants minuscules pour faire reprendre aux lourdes bêtes leurs mouvements lents et leurs regards ternes. D'où vient cette étrange hostilité de l'animal des terres jaunes contre l'homme blanc? Le sent-il plus loin de lui, plus dominateur, plus sans pitié?

Trois rochers noirs, déchiquetés, chevelus de cactus, de cycas et d'aloès, ont jailli des dunes au bout d'une allée. Un bonze nous attend au sommet d'un escalier creusé dans le roc. Nous donnera-t-il le mot de l'énigme? Non. Une longue barbe blanche tombe de son maigre visage, et ses yeux froids nous regardent silencieusement. Il ignore notre langue et nous la sienne. Nos pensées sont peut-être plus étrangères encore. Deux idoles de pierre gardent l'entrée d'un souterrain. Une clarté douce et mystérieuse tombe d'une brèche de la voûte dans une nef très haute où s'élève un autel. Des cactus ensoleillés frangent d'or un coin de ciel pur. Dans la pénombre une stalagmite figure une autruche... Mais où sont les singes

d'antan?... Pas un n'est venu glisser sa grimace le long des lianes pendantes. Il règne dans le sanctuaire une paix bleue, comme une atmosphère d'encens dont se serait évaporé le parfum.

Cette montagne, qui a un cœur de prière, est toute vivante de grottes et de couloirs; et sa falaise se replie pour abriter un monastère dont les terrasses descendent vers la mer. Les hommes qui vivent là sont invisibles aux autres hommes et à l'abri de leurs clameurs. Ils ne voient, ils n'entendent que la mer, et la mer seule les connaît. Immobiles, ils regardent passer sur leurs têtes le jour le soleil éclatant, la nuit les étoiles silencieuses. Plus que nous, les errants fiévreux, ils s'approchent peut-être de la solution de l'énigme éternelle, dans cette Thébaïde de l'océan, plus profonde, plus émouvante que celle du désert.

... Nous avons repris l'allée, dans le soir d'or où se profile le feuillage fin des bambous. Le ciel est d'or, la rivière d'or, les arbres noirs : une merveille de laque ancienne et précieuse.

IV

Un embarquement impérial. — Mandarins et gabiers.
Plaisirs du soir. — Indépendance d'impératrices.

22 février.

A quatre heures et demie, nous sommes sur le pont, dans l'appareil des cérémonies officielles, l'équipage rangé sur les passerelles, les officiers en brochette chamarrée. Sur le fond miroitant de la mer et du ciel, la silhouette de l'amiral passe et repasse. Il est solennel comme le protocole, et l'énorme chapeau à plumes qui l'ombrage donne à la circonstance un caractère particulier de gravité. Vingt et un coups de canon éclatent dans le silence. La vedette apparaît, remorquant un canot que surmonte le pavillon

jaune d'Annam. Un léger clapotis, un remous d'hélice : Sa Majesté Thanh-taï est accostée.

Dans le bruissement des sifflets, on gravit lentement la coupée. La première personne qui surgit est l'impératrice. Le chef blanc de l'amiral s'incline devant le foulard de soie jaune, qui encadre une mince figure très douce et un peu intimidée, — elle est minuscule et enfantine, cette souveraine d'Asie, — puis l'empereur paraît. Il est vêtu, comme l'impératrice, d'une robe de soie sombre brodée d'or. Le principal motif de décoration est le caractère de la longévité, déjà remarqué sur les soies du tombeau de Minhmang, et qui semble réservé au souverain. Le flottement de la robe en fait chatoyer la doublure, d'un vert éclatant. Elle retombe sur le léger pantalon annamite, large et presque transparent. Les pieds nus de Sa Majesté jouent dans des babouches brodées.

Invasion de toute la suite, en vêtements multicolores, mêlés aux smokings noirs des fonctionnaires, qui viennent faire leur cour au Résident principal et leurs adieux à l'amiral.

Cinq ou six reines de deuxième ordre ont gravi l'échelle derrière la première, flanquées

de farouches eunuques. Puis ce sont des nourrices, portant deux princes embryonnaires, et les frères de l'empereur.

L'amiral a offert son bras à la minuscule impératrice. Comme il lui a cédé ses appartements, elle s'enquiert, avec une délicatesse gentiment féminine, du logement qu'il s'est réservé. Et c'est vraiment un curieux spectacle que cette petite reine en vert, sur qui le chapeau à plumes majestueuses se penche avec une sollicitude paternelle.

Tout le monde s'engouffre dans l'échelle de l'arrière. Les porteurs de sabre de Sa Majesté, les préparateurs de thé, les gardiens de la pipe, le porteur de crachoir, suivent avec solennité. Un petit prince bouscule le crachoir, qui fait une tache rouge de bétel sur le pont. J'émetts à trop haute voix une réflexion désobligeante, que j'étouffe devant l'œil scandalisé d'une des « Colonnes de l'Empire ». Les Annamites de la cour se dispersent peu à peu dans le bateau pour reconnaître leurs logements, les fonctionnaires et les ministres rentrent dans les chaloupes qui s'éloignent.

Devant la casemate n° 7, le quartier-maître

canonnier Le Bris regarde d'un œil inquiet et peu engageant cinq ou six mandarins très brodés, « *une bande de nia-coués qui est fichue de lui abîmer son fourbissage et de cracher partout* ». Il se calme peu à peu, et nous constatons dès le lendemain que tous ces braves Annamites sont au mieux avec nos hommes. Les canonniers tapent sur le ventre des chambellans en leur racontant des histoires, et les gabiers leur font de grosses facéties. On les rencontre dans les coins, dégustant leurs bols de riz en joyeuse compagnie. Ni farouches ni solennels.

Le premier effarement passé, les petites femmes du roi se sont réfugiées sur l'arrière de la dunette, où les princes viennent les retrouver. Les coups de fusil des « couleurs » jettent un peu d'émoi dans le groupe ; et quand, après le dîner, on tire avec quelques pièces légères sur un canot qui figure un torpilleur, les femmes poussent des cris, et les princes s'accroupissent avec une naïveté de frayeur tout à fait touchante. On lance des fusées, on fait éclater des bombes de signaux, on fait valser les projecteurs, on allume tous les quinquets de la timonerie, on demande par signaux lumineux de la

part de l'empereur au premier ministre ce qu'il fait. Une réponse hésitante semble indiquer que le grave personnage pense à tout autre chose en ce moment qu'à la solution de grands problèmes sociaux ; toute la lyre... puis l'impératrice va se coucher.

Vous pensez qu'il en est de même de l'empereur ; c'est mal connaître la fantaisie asiatique. Vers dix heures et demie, on nous appelle au carré. L'empereur est là, flanqué de ses frères. Je remarque, avec un doux étonnement, qu'il porte autour du cou, pour se défendre de la fraîcheur nocturne, une des serviettes-éponge de l'amiral. Il a pris ça pour un luxueux foulard. Thanh-taï a aperçu un piano ; il demande de la musique. On lui joue une berceuse, vainement. Il réclame *la Marseillaise*. L'exécutant se perd dans des réminiscences de cantiques, une salade de Boïeldieu, de Méhul et autres vieilles perruques dont il ne peut se délivrer. Un aspirant sauve la situation en exécutant l'hymne demandé avec une maëstria d'orphéon provençal. Puis Thanh-taï lui-même joue avec un doigt un morceau de sa composition ; après quoi il se retire, en ordonnant d'un geste pé-

remplaire au premier officier venu de lui montrer le chemin.

Le lendemain, Sa Majesté se montre à peine et ses gracieuses épouses pas du tout. Le mal de mer les punit sans doute de s'être éloignées de leur empire, chose contraire aux vieux usages de l'Annam, et susceptible, dans l'esprit du peuple, d'attirer les plus grands malheurs. Cette réclusion leur semble d'ailleurs peu favorable. Quand, le troisième jour, en baie d'Along, par une matinée brumeuse, nous assistons dans le même appareil grandiose au débarquement de l'empereur, le défilé de la cour prête à de piquantes observations. Le visage de Thanh-tai est labouré de coups de griffe; ceux des impératrices sont marbrés d'ecchymoses. On a entendu cette nuit des rumeurs singulières dans l'appartement réservé. Sous la protection immédiate de la France, sûres de ne pas être jetées par la fenêtre ou coupées en deux au premier signe, ces petits tanagras de safran ont profité de l'occasion pour manifester une indépendance toute républicaine. Et il n'est pas douteux que dans cette nuit mémorable aient sauté aux yeux de l'empereur tous les inconvénients

de la polygamie, même pour un despote d'Extrême-Orient.

On l'a salué de vingt et un coups de canon, et il s'est évanoui dans le brouillard.

.

V

Quang-tchéou-wan. — L'éclosion d'une ville.

Tombes d'exil. — Festin colonial.

Si vous désirez que le dimanche des Rameaux soit un jour de fête, évitez d'aller le passer à Quang-tchéou-wan. Vous perdrez d'abord de longues heures avant d'en reconnaître l'entrée, perdu vous-même dans le brouillard opaque dont la mousson protège cette côte pendant six mois de l'année. Vous éprouverez tous les états d'âme de Christophe Colomb et de Bougainville. Enfin une des nombreuses personnes qui ont découvert à coups de sonde cette merveilleuse baie — vous en aurez certainement quelqu'une à bord — poussera un cri de joie

rauque : Nau-Chau * ! Le cœur rempli de soulagement et d'une bien naturelle allégresse, vous vous glisserez comme un reptile sous les bancs de brume, à travers les bancs de sable, jusqu'à ce que vous ayez vu s'ouvrir un estuaire jaunâtre, aux rives basses, rongées d'une végétation lépreuse. Sur deux pointes qui se menacent deux villages sont bâtis ; plus loin, le drapeau tricolore flotte sur une troisième agglomération : Quang-tchéou-ville, Fort-Bayard et Port-Beaumont. Pourquoi ces trois groupes isolés ? On vous répondra que l'administration civile est à couteaux tirés avec l'armée, qui ne s'entend pas avec la marine, laquelle ne peut pas souffrir l'administrateur. Vous en conclurez immédiatement que vous êtes dans une colonie française. L'atmosphère humide et grise, la brise froide qui ride le courant jaune achèveront de vous noyer de mélancolie.

Deux de vos voisins soutiendront immédiatement, avec une extrême énergie, deux thèses absolument opposées. Quang-tchéou est une trouvaille, une rade sûre, une menace pour

* Ile, à l'entrée de la baie.

Hong-Kong et une base remarquable pour le développement de notre influence dans le Quan-toung. — Quang-tchéou est une rade introuvable et incommode, où la défense terrestre est aussi impossible que l'aménagement d'un arsenal maritime. Un troisième interlocuteur apaisera le débat par de vaines paroles, en déclarant qu'il fallait garder Makung quand nous tenions les Pescadores ; et votre mélancolie deviendra plus noire à songer que Courbet a travaillé et qu'il est mort pour les Japonais.

Prenez vite un sampan et faites-vous déposer à Fort-Bayard.

Sur une vaste esplanade, des centaines de coolies travaillent. Les surveillants se promènent, la cadouille à la main. On se croirait au temps des Pharaons. Et, comme sous la baguette d'une fée, une ville militaire s'élève. Là, les casernes de l'infanterie, ici, le quartier de l'artillerie, là, les logements des officiers, derrière, l'hôpital. Tout se fait à la fois ; le toit est terminé que le premier étage n'est pas fini. Pourtant vous sentez qu'une autorité ferme préside à cette éclosion. La Grande Muette vous apparaît tout à coup comme la grande édifica-

trice, comme concentrant vraiment en elle la puissance de la France et l'effort de la civilisation. Devant ce spectacle réconfortant il vous prend une envie de crier : « Vive l'armée ! » Ne vous gênez pas, il n'y a pas d'agents.

Sur une ondulation de terrain, derrière la ville, des croix se détachent sur le ciel. Une lande désolée vous y conduit. Ils sont là une trentaine, en plein champ, sous de modestes pierres surmontées de croix où s'effilochent des lambeaux tricolores, où s'accrochent des couronnes desséchées. Presque tous jeunes, soldats et marins tués à l'ennemi ou moissonnés par la maladie, groupés autour de Gourlaouen et de Koun, les deux enseignes tombés eux aussi pour la France sous les balles chinoises. Et votre émotion deviendra plus noble et plus haute, par tout ce qui se dégage d'abnégation et de sacrifice de ce sol arrosé de sang.

Puis, si vous vous penchez, les noms que vous lirez seront ceux dont on appelle chaque jour les Bretons de nos équipages. Pauvres enfants, dont il ne reste plus peut-être un souvenir au pays qu'ils ont quitté. Et sans doute vous sentirez passer vous-même un frisson devant ce

froid de la mort, devant cet abandon au seuil d'un abîme que nul n'a sondé... Mourir!... Qu'est-ce?... l'au-delà?... Ah! il faut croire, croire immensément et aveuglément!... Que reste-t-il de ceux dont le nom s'efface sur cette colline? Le vent d'hiver a-t-il balayé leurs âmes?... Ils étaient jeunes; et la vie n'a eu pour eux aucun sourire, et nulle main amie n'a fermé leur paupière. Oh! cette chute dans la grande nuit, dans la solitude, sans une main qui presse la vôtre! Ne comprenez-vous pas ces rajahs de l'Inde qui faisaient immoler sur leur bûcher leurs femmes et leurs esclaves? Ils avaient peur de partir seuls.

... Si vous avez la bonne fortune d'être invité à dîner par les officiers de la garnison, vous les trouverez charmants, et vous constaterez avec plaisir que la vie coloniale ne semble pas les avoir déprimés. Au dessert il y aura même un capitaine qui vous chantera avec un entrain enragé certaines chansons qui... hum!... un peu... Enfin, si vous avez une maîtresse, ne l'amenez pas, à moins que vous ne teniez à vous assurer qu'elle est encore capable de rougir.

DEUXIÈME PARTIE



LE FLEUVE BLEU

A Madame de Swirtun.

I

Fleuve Bleu et fleuve Jaune. — Tchinkiang. — Un dimanche des Rameaux en Chine. — Nankin. — Les mendiants du Fleuve.

Il y a bien longtemps — avant même que Tsing-che-hoang-ti, qui n'admettait pas la liberté de la presse et détestait les bavards, eût fait un feu de joie avec les livres sacrés — un golfe séparait le Chan-toung du Fo-Kien, et le Yangtse-Kiang et le Hoang-ho venaient y mêler leurs ondes fraternellement. Ils le comblèrent peu à peu. Un jour, après une inondation au sujet de laquelle ils ne s'étaient pas entendus, la nymphe du Fleuve-Bleu et le dieu du Fleuve-Jaune divorcèrent. Ce dernier, définitivement voué à cette déplorable couleur, alla cacher sa

tristesse dans le mélancolique Pe-tchi-li, et la nymphe, qui n'était pas aussi pure que l'azur de son nom, épancha dans l'Océan une âme si bourbeuse qu'il fut immédiatement qualifié de mer Jaune par le dégoût des navigateurs.

C'est donc bien dans cette unique voie du Yang-tse que nous avons dû nous engager pour pénétrer dans le cœur de la Chine, et voilà pourquoi, — les platitudes de Tsong-ming évaporées, disparu le fin triangle pâle de Langshan et sa svelte pagode, évaporées les fumées grises de Kyang-yn accroupie sous ses forts — l'Île d'Argent, aux belles pentes vertes, démasque devant nous le port de Tchín-Kiang.

Il est midi. La nappe du fleuve étincelle, noyant de lumière les jonques innombrables, les collines surmontées de clochetons, et, plus loin, une pagode aux toits multiples, dressée dans le ciel comme un monument vénérable et charmant des vieilles époques de foi, où la Chine ratatinée de Confucius s'ouvrait aux nobles doctrines de Çakyamouni.

Çà et là, sur les hauteurs, s'affirme la manie chinoise des murs et des camps retranchés ; car cette capitale de province est un centre militaire

important autant qu'un port de commerce fiévreux. Ici aboutit le canal impérial, aujourd'hui envasé, qui permettait à une flotte de jonques de drainer vers Pékin les riz de la vallée.

Tchin-Kiang! Je me souviens d'un dimanche des Rameaux il y a cinq ans. Au début d'une messe dont la solennité devait être consacrée par les plus inharmonieuses vociférations, tous les chrétiens étaient venus recevoir leurs palmes. Duodecim millia Chinamen... Quelle procession! et quels rameaux! On nous avait réservé les plus luxueux. Des petites branches de sapin, collées sur un éventail de papier au centre duquel brillait un morceau de verre étamé; et, sous les yeux anxieux des jeunes Chinoises, nous avons conservé toute la matinée ces ineffables plumeaux, cependant qu'un missionnaire faisait un élégant discours auquel nous ne comprenions rien. Tout ce que nous pouvions remarquer, c'est qu'il parlait avec une douceur évangélique; et je trouvais cela fort méritoire de la part d'un homme qui avait été martyrisé deux ou trois fois, sans même réussir à se débarrasser complètement du fardeau de la vie.

Mais je ne me laisserai pas trop aller à vous parler des missionnaires du fleuve Bleu. On m'accuserait avec raison de partialité. J'ai trouvé chez eux des intelligences d'élite et des cœurs pétris de toutes les abnégations. Quand il m'a été donné de vivre quelques jours à leur côté, je les ai chaque fois quittés avec regret pour retomber parmi les petits hommes et les petites choses d'ici-bas.

Aujourd'hui nous passons; des lointains argentés nous attirent. Des collines bordent une plaine verdoyante où s'éparpillent des huttes de nomades. Dans un mois tout disparaîtra sous les eaux, les riverains reculeront jusqu'aux montagnes, et le Ta-Kiang, le Grand Fleuve, le fleuve par excellence des lettrés, méritera ce nom de Yan-tse-Kiang qui signifie : fleuve, fils de la mer.

Voici les falaises de Yen-tse-Ke, l'île Tsauhia. Un poste de police dresse parmi les saules un mur blanc barbouillé de quatre caractères gigantesques. Il paraît que cela veut dire : « Que les bons se réjouissent, et que les méchants tremblent. » Heureuse langue qui peut exprimer tant de choses en quatre coups de pinceau !

Des vociférations nous viennent d'un quai grouillant, d'un village qui se presse sur les bords d'un arroyo pullulant de jonques; notre ancre tombe, nous sommes à Nankin.

Nankin! la Colline d'Or, la vieille cité impériale. Le ciel est gris, jaune l'immense fleuve qui roule à l'horizon ses eaux lourdes, sordides les mendiants qui viennent se cramponner, dans leurs sampans grouillants d'enfants et de vermine, pour obtenir un morceau de pain ou recueillir les débris flottants des repas. Quelques-uns tendent des paniers au bout d'une gaule; les matelots y jettent des miettes, un os à demi rongé sur lequel ils se précipitent comme des chiens affamés. Un vieux décharné demande de quoi remplacer l'indescriptible loque ouatée qui ne le couvre plus. A côté, deux enfants sont complètement nus, et une femme sans âge serre un nouveau-né sur son sein flétri. Sur quatre ais mal assemblés ils vivent et se multiplient, nourris des poissons du Kiang. Ils se pressent les uns contre les autres, car la pluie est froide et ils grelottent. Ils font songer à ces fantastiques Kerhors, ces « outlaws » des criques embrumées de Bre-

tagne. Mais ils sont plus pauvres encore, plus dénués de tout. Qui dira jamais l'insondable misère de ce peuple immense qui vit comme des bêtes sur les rivières de Chine? Surtout qui pourra la soulager?...

II

Les ânes de Nankin. — Le Malou. — Sentiers de printemps. — Bibelots du passé. — Le temple de Koung-tseu. — Un festin à la mission. — Serviteurs lettrés.

18 avril.

A peine sommes-nous débarqués qu'une horde de loqueteux précipite vers nous des ânes et des pousse-pousse. Inutile de reculer devant leur aspect sordide. La pluie a détrem pé le mélange sans nom qui constitue le macadam de la route, et force nous est de grimper sur les selles pouilleuses. Trottinant, galopant, bousculant les piétons empêtrés dans ce cloaque, nous atteignons les remparts, puis la porte Rouge : un bloc de maçonnerie à triple ouver-

ture, surmonté d'un poste de guetteurs semblable à un colombier.

A droite!... vers la Mission. Tout à l'heure, sur le Malou, l'unique route carrossable de Nankin, des mandarinaux à bouton de cristal passaient sur des ânes minuscules, leurs pieds feutrés relevés par des étrivières trop courtes, et des chaises vertes emportaient de mystérieuses beautés. Maintenant, dans les sentiers ravinés, des mares d'immondices stagnent devant chaque maison. Sur les portes, des vieillards cultivent leur vermine, des mères de famille étudient avec sollicitude la chevelure de leurs rejetons. Des femmes aux petits pieds, en robes bleues à doublure canari, s'ingénient à traverser sur des pierres branlantes, tandis que d'affreux petits cochons les éclaboussent en grognant. Un vieux lettré, dédaigneux, chasse les miasmes du bout de son éventail. Mais sur les bords du chemin, c'est la verdure, c'est le printemps jetant sa robe de soleil et de joie sur les champs, sur les bosquets de bambous, sur les petits lacs où se mirent des tombes de riches, sur les simples mottes coniques qui gardent les ignorés. A l'horizon, derrière les feuillages

transparents, c'est la colline d'Or, la belle montagne violette à l'abri de laquelle repose le premier des Mings.

Le père Debrix nous a tout de suite confiés à un lettré, pour nous conduire dans les étroits couloirs pavés, bordés de boutiques sombres, dont les toits recourbent des dragons grimaçants et des monstres d'émail, et laissent pendre des enseignes de bois aux caractères d'or. Et, pendant deux heures, c'est la joie du bibelotage, sous les yeux d'impératrices qui ondulent avec grâce sur les appliques de porcelaine, parmi les dragons, les chimères et les lianes qui s'enroulent sur les cloches de bronze et les brûle-parfums, parmi les vases « rouge sang de bœuf » ou « fraise écrasée », que tournèrent avec amour d'antiques potiers du Sé-tchouen ou du Kiang-nan. Quels moines ont déroulé ces chapelets de bois sculpté, dont chaque grain représente un petit Bouddha? Quelle mignarde contemporaine de Kang-hi enferma ses bijoux dans ce coffret de laque éteinte? Quelle autre fit sonner ces bracelets et ces torques d'argent fané? Quelle autre drapa sur son corps d'ambre ces soies de nuances in-

définissables, dont les ors ont pâli, dont les jaunes sont morts, dont les oiseaux et les fleurs s'effacent dans le passé mystérieux, dans la nuit lente des siècles accumulés? N'y touchez pas! cela tomberait en poussière, comme le squelette de ces belles d'antan, comme cette robe d'impératrice que l'on conserve depuis des temps immémoriaux dans un des temples les plus sacrés du Japon. N'y touchez pas! Emportez votre rêve, avec la dernière vision du vieux gardien de ces trésors, dont l'impassible tête d'ivoire jauni s'encadre d'émaux flamboyants et de dragons contorsionnés.

Le soir tombe sur les ruelles noires, sur un canal stagnant. Derrière un mur rougi, des toits cornus émergent, gigantesques et sombres. « Koung-tseu », dit le guide. Et ce sont des enceintes et des portiques, un cloître abandonné où dorment une cloche fabuleuse et un énorme tambour, des cours embroussaillées bordées de cellules vides, enfin, sur une terrasse où conduit un escalier triple, un vieux temple aux portes vermoulues, qui dresse son toit monumental sur le bleu immaculé du ciel.

La verdure d'avril a conquis les marches dis-

jointes et les tuiles séculaires; des oiseaux chantent dans le recueillement du soir. Un vieillard a fait grincer la porte rouge à peinture écaillée, et la tablette est apparue avec ses caractères d'or, sur l'autel poussiéreux, dans l'ombre pourpre où brillent quelques reflets perdus. De la poussière, du silence, de l'abandon : n'est-ce pas le sort réservé à cette sagesse terre à terre où la pensée chinoise s'immobilise depuis deux mille ans?...

Un festin de fête de première classe nous attend à la mission. Notre cicerone s'est mué en maître d'hôtel; et notre hôte nous fait apprécier l'honneur exceptionnel d'être servis par un lettré. C'est par sympathie pour nous et par humilité chrétienne qu'il a consenti à cet abaissement. Il s'acquitte bien de ces fonctions, mais il ne faudra pas le laisser entre les mains du Père. Celui-ci ne sait plus si on doit présenter les plats à droite ou à gauche, et ne tardera pas à oublier une foule de détails aussi essentiels. Il a voulu que ce dîner fut exclusivement français; et je n'y ai pas retrouvé les jeunes pousses de bambou qui avaient fait mes délices il y a cinq ans. Au dessert, toutefois, on nous a servi

quelques gourmandises célestes : d'incompréhensibles fruits confits, et un nougat, qui a sur ceux de Montélimar l'inappréciable avantage d'être peint de couleurs variées, toujours pour nous faire honneur.

Savez-vous quels sont les appointements de ce chrétien distingué, à la fois socius du missionnaire, père d'une nombreuse famille, maître d'école et sacristain? Trois taëls, pas même dix francs par mois. Et il nourrit les siens, et il a fort bon air. Le portier est plus favorisé. Il touche cinq taëls. Mais il est bachelier; il ne relève pas de la justice ordinaire et ne peut comparaître que devant ses pairs. Interprète pour les relations avec les hauts mandarins, il revêt dans ces circonstances solennelles un costume de cérémonie, et se coiffe de la calotte à plume de paon.

III

Retard du féminisme en Chine. — Un paradis jaune. — Le réveil de Nankin. — Un vice-roi. — Chrétiens et musulmans. — Le marché. — Les ruines d'une capitale. — Césars d'Extrême-Orient. — Le tombeau des Mings. — Tuiles impériales. — Nankin. — Guerriers célestes. — Ngan-kin. — Kiu-Kiang. — Han-Kéou.

19 avril.

Dans la chapelle propre et gaie, dont la charpente est à découvert comme dans certaines églises d'Italie, tous les chrétiens sont agenouillés : les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Ainsi le veulent les traditions. Pas de mélange des sexes ; la femme n'est pas en Chine l'égale de l'homme. Cette civilisation est évidemment en retard.

Des prières nasillardes sont psalmodiées sur

un mode mineur. Ces chants ont l'air d'une plainte. Évidemment ces pauvres gens se sentent trop loin, ont peur du Dieu tout-puissant qui trône au milieu des nuages et des éclairs, et se le représentent beaucoup plus comme un très riche mandarin que sous les traits du Bon Pasteur.

Mais qu'est-ce donc, dans les couloirs de la mission, que toutes ces saintes vierges chinoises, ces anges aux yeux bridés, tout ce paradis de lettrés à longue queue? Le Père sourit. Nous avons essayé, dit-il, de mettre nos dogmes à la portée du peuple par l'image. C'était nécessaire pour leur en faire comprendre l'universalité, supérieure à toute question de race. Un missionnaire avait entendu une de ses paroissiennes en exciter une autre à la vertu, en lui montrant une lithographie française où naturellement des femmes blanches seules rôtaient dans les flammes éternelles : « Si tu te conduis mal, tu seras en enfer, avec toutes les femmes des yan-koue-tseu. »

... Des petits ânes maigres nous emportent vers le tombeau des Mings. Un brouillard pas-

sager laisse deviner le ciel bleu. Il règne une fraîcheur délicieuse. D'invisibles sonnailles répondent aux clochettes argentines de nos montures. D'autres ânes passent, chargés de légumes, des paysans qui vont au marché. Les portes s'ouvrent, les citadins se lèvent, absorbent un premier bol de riz ou quelque fumante pâtée. Dans les caravansérails branlants, dont les fenêtres laissent pendre les débris de leurs carreaux de papier, des fumeurs se groupent autour des tables, d'autres s'étirent sur des nattes aussi pouilleuses que leurs vêtements.

La brume s'est levée. Derrière un grand mur d'honneur pointent les toits recourbés du yamen du vice-roi. C'est un fort grand seigneur que le « che-tai » de Nankin. « Roi des deux Kiangs » il commande aux 80.000.000 d'hommes qui peuplent le Kiang-si, le Kiang-nan et le Ngan-whei. « Grand amiral des flottes du Kiang et de la Chine méridionale » son pouvoir n'a d'autre limite à Nankin que celui du « maréchal tartare », qui représente le principe de conquête et exerce son autorité sur les troupes de sa race. Ce dualisme existe dans toutes les vice-royautés chinoises. Il n'entraîne pas de

désordre; chacun se borne ici à cultiver son champ, sans chercher à faire irruption dans les plates-bandes du voisin. Aux uns la plume, aux autres l'épée. L'intolérance et la soif de domination exclusive sont des produits de l'Occident. Il a fallu un musulman — ils sont 20.000 à Nankin — pour proposer à un évêque d'établir la tranquillité de l'avenir sur une Saint-Barthélemy des gens qui ne partageaient pas leur manière de voir. « Mais, direz-vous, les persécutions, les massacres, les martyres?... » Je vous répondrai qu'il fut un temps où le christianisme dominait à la cour, et où le Père Verbiest était le bras droit de l'empereur Kang-hi. La Chine serait peut-être chrétienne à cette heure sans l'intransigeance des dominicains. Mais ce sont là des questions qui dépassent le cadre de ce livre... N'oublions pas que nous sommes au marché aux légumes. Les femmes y sont rares, des hommes sans âge, affreusement pouilleux, se disputent au milieu des carottes, des navets, des racines de bambou, et finissent toujours par s'entendre autour d'une tasse de thé servie sur la table d'un cabaret en plein vent, en se passant la longue pipe au fourneau minuscule qui

remplace pour eux le calumet des Mohicans. On ne se rend pas assez compte du rôle pacificateur de la pipe dans l'histoire de l'humanité. Il y a là une véritable injustice à réparer...

... Pleine campagne, ciel bleu, lumière qui chante. Des fleurs partout, des diamants sur chaque feuille, dans la clarté des verdure jeunes où rit le soleil levant. Puis des étangs d'opale et d'émeraude, qui se fondent avec les prairies émaillées de pâquerettes et de boutons d'or, et où plongent de gigantesques remparts de brique, démantelés, éventrés, croulants, rongés de mousse et d'herbes folles — écran tendu entre le présent et le passé, entre cette fête radieuse d'avril et les solitudes jonchées de ruines de ce qui fut un palais des Mille et une nuits.

C'était ici la « Ville interdite ». Les murs sont des montagnes de briques; et sous cette porte à quintuple voie, plus monumentale encore qu'à Pékin, c'est dans un véritable tunnel que nos petits ânes trottinent; sur ces mêmes dalles que fit résonner un jour le sabot du cheval d'Hong-hou. Quelle impression de pouvoir absolu, de divinisation de l'autorité humaine

donnent ces formidables enceintes des palais asiatiques ! Le souverain peut vivre au milieu d'une cour fastueuse et éblouissante, au sein des voluptés les plus raffinées : cela ne creuse pas un fossé suffisant entre lui et ses peuples. Il faut qu'il soit le dieu, le dieu dans le sanctuaire inaccessible, dont il ne sortira qu'avec tous les attributs d'une majesté fulgurante, sur laquelle les yeux n'auront pas le droit de se lever. Ce qui est humain en lui ne doit pas être visible, c'est-à-dire jugé ; et c'est pourquoi il le cache derrière ces barrières sombres au pied desquelles viennent mourir les cris d'appel ou de misère, mais aussi le vent, la lumière, la vie, et qui donnent la sensation d'une geôle de Titan.

Un tunnel de trente mètres de long nous restitue à la campagne. Sous la voûte, des marchandes ont dressé de petites tables, où des rafraîchissements sollicitent les âniers et les voyageurs.

Au delà d'ondulations dévastées que boursofflent des tombes, deux cubes de pierre s'érigent : l'arc de triomphe, et l'oratoire de la tortue sacrée...

Dzzz... dzzz... Qu'est-ce que c'est que ça? ... Des balles qui nous sifflent aux oreilles. Nous devons être au milieu du champ de tir de soldats invisibles. Faut-il avancer, reculer? ... Bah! il faudrait une terrible malchance pour qu'on nous atteigne : il y a tant de place à côté! ... Allons... Ce lieu abandonné semble pourtant hanté par la mort. Les Taïpings campaient ici. Après eux Gordon et Li-hung-tchang y établirent leurs batteries. Sur le sol brûlé, rasé, nulle végétation n'a osé s'épanouir.

Voici la tortue. Elle est d'un seul bloc de marbre, auquel le temps a donné une patine verdâtre et un grain rugueux. Sur la stèle qu'elle supporte, une inscription raconte les exploits d'Hong-hou. De la bête symbolique devaient rayonner les allées conduisant aux tombeaux de la dynastie. Mais Hong-lo, deuxième fils d'Hong-hou, transporta la capitale à Pékin, après avoir ravi l'empire à son neveu. C'est pourquoi une seule allée a été tracée, oblique au monument. Des animaux de pierre la bordent, comme, sur les bords du Nil, les sphynx qui gardent l'avenue du temple de Louqsor. Mais tandis que la répétition indéfinie

du même sphynx dérive d'une conception esthétique ou ésotérique, une tout autre idée semble avoir présidé à ce singulier assemblage de licornes, de tigres, de chameaux, d'éléphants et de chevaux. Ils expriment l'étendue de la souveraineté d'Hong-hou sur tous les êtres vivants de son empire, les animaux comme les humains. Ils viennent rendre hommage au maître défunt et le protéger contre les Kouës*. L'avenue qu'ils forment est sinueuse. Les mauvais esprits ne pourront pas la suivre, car ils ne s'écartent jamais de leur route éternellement rectiligne — ce qui prouve, entre parenthèses, qu'il n'y a chez eux ni femmes, ni ivrognes, ni diplomates.

Plus près de la tombe se rangent des mandarins. Ils ont perdu leurs têtes dans la lutte contre les siècles et les Taïpings. Cela ne nuit pas à leur majesté de granit, cela ajoute même quelque chose à une simplicité de lignes qui rendrait jaloux le Balzac de Rodin.

Voici des débris d'arc de triomphe, les premières enceintes, encore une tortue porte-stèle.

* Mauvais esprits.

Sur celle-ci, l'empereur Kang-hi a écrit de sa belle écriture de lettré : « La dynastie des Mings est égale à celle des Songs et des Thangs. » Mais on ne nous laissera pas le temps d'admirer sa signature. Des paysans surgissent de tous les côtés. Des fossés, de l'ombre des vieux murs, des champs lointains, ils accourent, des pavés à la main, vociférant. Est-ce qu'ils vont nous lapider? Pas du tout, ce sont des tuiles qu'ils apportent, de belles tuiles impériales, jaunes ou vertes, estampées du dragon à cinq griffes. Ils veulent nous les vendre, et c'est à qui arrivera le premier. Toutes sont authentiques et proviennent de la tombe. Et je songe, dans le scepticisme de mon âme, qu'on ne pouvait plus en obtenir il y a cinq ans — même en les payant des prix ridicules aux gardiens. Il faut croire qu'on en a découvert une mine. Je soupçonne d'ailleurs Hong-hou d'être un peu parent de Saïtapharnès. Il y a des points nébuleux dans les annales généalogiques de ces vieilles dynasties. Nous débattons cependant le marché avec une patience asiatique, tout à l'heure, autour de tasses de thé fumant, pendant que nos ânes se rouleront de vo-

lupté sur les dernières loques de leur harnais.

Un large pont de pierre conduit au bloc de maçonnerie qui constitue la dernière porte et le soubassement du temple ruiné. Un tunnel en pente, puis des sentiers de pâquerettes mènent au sommet de la colline ronde, piquée d'arbres rares, cernée de hauts murs, qui couvre la tombe d'Hong-hou. Je songe à l'ancien môle d'Hadrien, aujourd'hui château Saint-Ange. Il y a quelque analogie dans la conception monumentale. Mais elle se complique chez les Chinois d'une préoccupation de l'Égypte antique : l'inviolabilité de la sépulture. L'entrée du caveau a été murée ; on en ignore même la situation exacte. Il y avait probablement une fausse entrée, comme aux pyramides un couloir destiné à égarer les recherches.

Ce terrain est confié à la garde du vice-roi.

Il est défendu d'en couper un arbre sous peine de mort. Inutile de dire que les mandarins se placent au-dessus des édits, et que les Taïpings ne sont pas seuls responsables de la désagrégation rapide des murs, et de la pauvreté du bois sous lequel Hong-hou dort depuis le xiv^e siècle avec son fils aîné.

Tournons le dos aux flancs dénudés de la colline d'Or. Une chaîne dentelée se noue autour de cette plaine où Kyng-lin, la vieille cité, déroule ses interminables murailles. Trente-six kilomètres de tour : l'enceinte de Paris ; et dans cette enceinte une seconde, puis une troisième ligne de murs : la ville tartare, la ville impériale ! Des collines, des forts, des bois, des villages, des déserts : un monde ; quelques grandes silhouettes qui émergent : la Porte-Rouge, le temple de Confucius, une pagode. Trois cent mille âmes sont noyées dans cette étendue. La verdure a refoulé la vie dans cette région où l'arsenal souille maintenant l'emplacement de la célèbre tour de porcelaine, dans des faubourgs illimités qui fument, au delà de la porte du Sud. Mais là-bas une ligne nette pâlit sous l'ombre indécise des Trois Montagnes : le fleuve bleu ; le Kiang, l'immuable témoin du passé, qui continue vers la mer sa marche souveraine, indifférent aux générations et aux empires qui naissent et qui meurent sur ses bords, et dont le souvenir s'efface dans la mémoire des hommes, comme par lui se dispersent leurs débris dans l'immensité de l'Océan.

Il y a des fleurs partout, sur cette tombe, des grappes de glycines merveilleuses, au parfum discret et exquis. La glycine, fleur charmante et mélancolique qui semble pleurer éternellement des larmes bleues. Nous en avons cueilli des branches, et nous sommes repartis sur nos petits ânes, fleuris comme des Silènes, à travers les tumuli déserts, le long des étangs, au pied des hautes murailles rouges que dominant de lents vols d'oiseaux.

A la mission, des Chinois nous déballent de somptueuses soieries, où des dragons d'or s'enchevêtrent dans des flots de rouge, des vagues de mauve, des inondations de violet et des tempêtes de carmin. Et nous finissons par nous laisser tenter, pour faire plaisir à ce diplomate de Père, qui ne voudrait pas avoir dérangé les marchands pour rien.

Puis, c'est le retour dans les sentiers creusés d'ornières profondes où les djinrikchas cahotent nos bibelots jusqu'au désastre, et sur la route ensoleillée du Malou, toute jalonnée de mendiants. Vu la pauvreté des gens aisés, il faut vraiment que ces pauvres diables soient dans une bien noire misère.

Il nous manquait un peu de militarisme; mais voici un régiment chinois qui revient de l'exercice. Vêtements en loques, chapeaux éculés, débris abandonnés par des croiseurs de passage, souliers sans semelles alternant avec des espadrilles déchirées, Gras et Maüisers mélangés à d'ineffables mousquets de divers modèles, contemporains de l'âge de pierre, — la pierre à fusil, bien entendu. En tête : deux clairons et des trompettes très longues, dont le son unique et caverneux évoque le « Taureau d'Uri » ou la « Vache d'Unterwalden ». De loin en loin, un capitaine à cheval, en socques rembourrés, coiffé d'un chapeau aux ailes immenses qui battent. Chacun tient son arme comme il lui plaît, qui par la crosse, qui par le canon. Ils paraissent parfaitement abrutis, mais marchent dans un certain ordre, et leurs feux de salves n'étaient pas mauvais ce matin.

Sur le fleuve, des jonques font des manœuvres d'escadre et simulent les plus abracadabrantes naumachies. Cette Chine en travail d'européanisation a l'air d'un immense carnaval.

Nous ne remonterons pas plus haut que

Nankin, cette fois-ci, et c'est un regard de regret que je jette à cette belle nappe d'eau qui vient du Nganwhei, du Honan, du Setchouen. Des souvenirs s'évoquent. Ngankin, blanche de soleil matinal, sa mission, son jardin aux murailles éclatantes, l'ami retrouvé là, avec qui nous avions causé d'une petite île de la Manche, des morts qui nous furent chers, remué les enthousiasmes et les croyances d'autrefois. C'est la vaste plaine odorante, les chevreuils familiers qui bondissent et viennent sans défiance s'offrir aux coups de fusils de la civilisation; ce sont les créneaux de Ling-Lin, au pied desquels nous avons déposé un missionnaire, qui venait pour la première fois, après vingt ans, de revoir un visage français. Qu'est-il devenu depuis?... C'est Kiu-Kiang, aux murailles croulantes, aux ruelles sombres, où parfois des blancheurs s'allument dans une boutique d'argentier. Et cette cave où un artiste inconnu, du fond d'une malle mystérieuse, avait fait jaillir tout le printemps, au déroulement de ses kakemonos de soie.

Nous ne reverrons pas Han-kéou, Han-yang et Outchangfou; la triple ville assise au point

où le Han mêle ses tourbillons à ceux du Yangtse, et qui est peut-être la plus formidable agglomération humaine de la terre. Après avoir respiré l'odeur de paille, de thé et de peaux, qui flotte dans le plus grand marché de cuir et de thé russe de l'Extrême-Orient, nous n'irons pas nous asseoir sous une véranda hospitalière, pour écouter s'épandre, sur la nuit du fleuve, la voix chaude d'une belle jeune femme, éveillant un mélodieux écho de cette France dont toute apparition de beauté nous fait mieux sentir l'éloignement.

Douceur, mélancolie de ces souvenirs de notre vie vagabonde, qui semblent plus détachés de nous, plus irrémédiablement perdus, parce que cette errance perpétuelle ne nous permet pas de lier le passé à l'avenir. Nous ne savons jamais où nous serons demain. Il faudrait ouvrir ses yeux sur les spectacles qui se déroulent et garder son cœur jalousement fermé. Mais le cœur est une chose faible ; il a besoin d'un lien qui le retienne, d'un appui qui ne se brise pas. Et voilà pourquoi, dans les heures grises, nous nous tournons vers le foyer où notre enfance connût les affections stables

et la certitude relative des lendemains, vers la tombe où nous trouverons enfin l'apaisement de nos inquiétudes et le repos que rien ne pourra plus menacer.

TROISIÈME PARTIE

MATIN CALME

ET

SOLEIL LEVANT

A Madame la Vicomtesse C. de Maugny.

I

Tchemoulpo. — Ministres de Corée. — Séoul. — Une fête à la mission. — Les vieux palais. — Un Marseillais. — Une victime du Japon. — Beautés coréennes. — Munificence royale.

1^{er} mai.

Des oiseaux sont venus hier soir de la terre invisible vers le navire qui passait. On les a effarouchés; ils sont partis vers l'Occident. Cette nuit, nous avons coulé une jonque. Quatre Chinois morts. On a sauvé tous ceux qui n'avaient pas été écrasés par le choc. Au jour, on les a débarqués à Tche-fou. Ils sont très calmes; ils réclament des piastres.

7 mai.

Tchemoulpo... Quelle délicieuse chose, en sortant des foules sordides, de tomber sur une petite mousmé en « kimono » de couleur, serrée

dans un « obi » soyeux et coiffée avec un art charmant ! Les mouskos font des taches éclatantes dans les jardinets piqués de cerisiers et de pêchers en fleurs. N'étaient quelques mendiants affligés de maladies horribles, ou des estropiés lamentables qui psalmodient des prières sans fin, on se croirait dans le pays du Soleil-Levant. Le contact des Coréens n'a modifié ni le caractère ni les habitudes des Japonais.

La ville indigène étale un marché à poissons. Acheteurs et vendeurs ont de rudes visages, sous le petit chignon raide qu'abrite le chapeau transparent en fibres de bambou. Ils portent une blouse courte et un pantalon serré aux chevilles. Les bourgeois jettent par-dessus une robe d'étoffe blanche légère, qu'un nœud ferme sur le sein droit. Ainsi close, la robe s'évase et donne au Coréen la majesté d'une cloche ambulante.

Les femmes ont des bandeaux à la vierge, des pantalons bouffants et des robes sans corsage. Une camisole très courte couvre seulement le haut de la poitrine, favorisant une exhibition qui n'est pas toujours agréable à l'œil.

Rien à dire des mesures : chaume, torchis, pisé ; l'enfance de l'habitation. Des troglodytes

en voudraient à peine. Au sortir de ce village antédiluvien, on débouche sur une ligne de chemin de fer. Elle a l'air d'un anachronisme. C'est la ligne de Séoul.

Détail caractéristique : en vertu d'un traité, l'écartement des rails est le même que celui des lignes russes. Nos alliés ont pris un procédé ingénieux pour s'implanter ici; ils favorisent l'expansion française. N'ayant pas de colonies dans le voisinage, nous ne portons ombrage à personne. Il y a deux cents Européens à Séoul. La moitié sont nos compatriotes. Nos officiers réorganisent l'armée. Les ministres coréens ne sont que des paravents. Derrière eux des Français reconstituent les services de l'État.

Il était temps, d'ailleurs. A mon premier passage à Séoul, il y a cinq ans, la cour était celle du roi Pétaud. Les ministres auraient pu servir de modèles aux nôtres pour leur agilité à grimper au faite des honneurs et à dégringoler. Un ministre déchu ne se retirait pas tranquillement dans ses foyers avec ses économies, ses décorations et la consolation d'orner de son ancien titre ses cartes de visite. Du pouvoir à l'emprisonnement, au jugement et à l'exécu-

tion, il n'y avait qu'un pas. C'était le plus souvent pendant les réunions du conseil que pleuvaient faveurs et disgrâces. Aussi, chaque fois qu'une question scabreuse devait être mise sur le tapis, c'était à qui se prémunirait d'une maladie pour échapper à la délibération. Pendant ce temps, un collègue gérait le département en détresse. Un jour, il ne resta plus qu'un ministre; il avait réuni tous les portefeuilles. Il était tellement vieux qu'il ne vivait que par la force de l'habitude. Ce n'était plus la peine d'aider la Parque à trancher le fil de ses jours.

Une Pompadour coréenne consolait alors le roi de son veuvage récent. Son influence politique a cédé le pas à celle de la Russie; les finances ne s'en trouvent pas plus mal.

Aucune barrière ne protège la voie ferrée. Les enfants jouent au milieu des rails. Ils ne se font pas plus écraser qu'en France.

Sur le quai, Japonais et Coréens travaillent de conserve dans leurs costumes nationaux. Un commandant japonais en civil, ganté, élégant, rencontre deux de ses matelots qui en reconduisent un troisième dans cet état que

l'on a tant reproché au père Noé. Sans ôter ses gants, il lui administre une volée de coups de canne, qui nous montre toute la différence entre la discipline neuve de l'Asie et les règlements abâtardis de l'Europe civilisée.

En route pour Séoul. La campagne est terne sous le ciel gris. Quelques rizières, quelques jardins potagers, des brousses, des sentiers pierreux où passent de bibliques Coréens blancs conduisant de pacifiques petits taureaux. La ligne franchit la rivière de Séoul, un peu en amont de Yung-san. Le pays devient plus accidenté, les villages se multiplient. Des pousse-pousse nous recueillent dans une gare et nous emportent à travers une rue bordée de masures où circule l'ironie des rails et des fils d'un tramway électrique.

Voici les vieux murs aux créneaux démantelés; sur un seuil plus élevé, la porte, coiffée d'un toit sombre, dont les arêtes se hérissent de monstres semblables aux gargouilles de nos cathédrales. Un flot humain monte et descend, s'engouffre sous la voûte, se répand dans la ville dont les toits de chaume s'écrasent à perte de vue, gris, poussiéreux, lugubres, au fond

d'une vallée que dominant d'un côté des collines boisées, de l'autre une montagne en rocailles de cauchemar.

Sur ces collines, des habitations européennes émergent, où flottent des pavillons. Ce sont les légations. Celle de Russie, fortifiée, occupe tout un mamelon. Celle de France, plus petite, a l'aspect coquet d'une villa. La France s'est montrée grande dame. L'ameublement vient de Chenonceaux et du garde-meuble. Il est exquis.

En revanche, l'hôtel français — le meilleur — manque absolument de confortable. Il est en proie à des employés de ministère. Dès que le nombre des touristes dépasse la demi-douzaine, il faut improviser un dortoir. La cuisine est spartiate et la décoration du dining-room affligerait des commis-voyageurs. Nous ne nous sommes même pas aperçus qu'un vieux monsieur bavard, à qui l'on avait réservé la place d'honneur à la table du gérant, était le ministre de la justice. Ah! si nous avions su!... Il est vrai qu'un glapissant graphophone s'évertuait à ramener nos pensées sur la « Dernière rose de Martha », la « Gloire éternelle de nos aïeux »

et quelques autres préoccupations d'une extrême modernité, cependant que d'obséquieux marchands à figure plate nous offraient des tortues de bronze, de la vaisselle chinoise et des arcs en nerf de bœuf.

Dans les larges rues, moitié voies publiques, moitié marchés, des caravanes de petits ânes défilent parmi les paniers de poissons et de légumes. Le peuple s'agite, gesticule, s'accroupit pour fumer, tandis que passent, solennels, des bourgeois aux robes immaculées. Mais des nuages s'amoncellent ; une tempête de poussière s'élève, poudre de noir les étoffes blanches, agite désespérément sur la tête des femmes le manteau vert qu'elles portent en guise de voile, et dont elles ne passent les manches que pour mourir.

La Mission nous offre un abri. C'est la fête de l'évêque. Deux cents enfants se préparent à la célébrer dans le parloir de l'orphelinat. Des deux côtés d'un fauteuil, juché sur un piédestal où s'amoncellent tous les tapis de l'établissement, les cornettes blanches s'alignent : religieuses et novices. Oh ! ces novices indigènes, toutes jaunes, avec les yeux baissés ! Les gar-

çons sont à droite, les filles à gauche. Les premiers sont moins nombreux et tous en bas âge. On leur donne la volée dès qu'ils peuvent se débattre contre la vie. Entre les bataillons qui se font face, les tout petits et les toutes petites sont assis par terre, avec de minuscules figures drôles, de grands yeux ahuris et ensommeillés.

Une sympathique cacophonie éclate : les jeunes Coréennes chantent les louanges de Monseigneur. Puis trois élèves de la grande classe s'avancent. La première tient une enveloppe de cinquante centimètres de long, les autres des bouquets. Plongez, révérences... et bénédiction. La jeune personne à l'enveloppe en tire avec précaution un papier plié en accordéon, couvert de signes cabalistiques. Elle exprime, sur un rythme lugubre, les interminables délicatesses symbolisées par ces hiéroglyphes noirs. La romance terminée, elle insère avec soin le long compliment dans la longue enveloppe ; puis les trois grâces sont admises à baiser l'anneau pastoral, à remettre discours et bouquets. Même cérémonie pour la moyenne et la petite classe. Il n'y a que la couleur du

papier qui change. Le premier discours était rouge, le second bleu, le troisième vert. Mais voici les toutes petites. Ici, rien que des bouquets : laissons parler les fleurs ! Une des ambassadrices a l'air fâchée, elle laisse tomber sa gerbe aux pieds de Monseigneur. Toutes les trois font une moue peu enthousiaste à l'anneau apostolique et... vont s'asseoir. La supérieure emporte dans ses bras maternels une Coréenne embryonnaire dont ce cérémonial exaspère le système nerveux.

Les garçons affirment la suprématie de leur sexe dans un lied guerrier. Puis l'évêque remercie les bonnes religieuses ; un peu d'émotion frémit sous les cornettes blanches, et nous partons ravis. On nous a chanté quelques mots de français, et il y a toujours là pour nous une secrète musique, même sous les dissonances des instruments imparfaits. Nous avons respiré un instant le sacrifice et le dévouement de ces humbles sœurs, ensevelies dans ce coin de terre perdu, à trois mille lieues du cher pays qu'elles ne reverront jamais ; d'autres peuvent le représenter avec plus d'éclat ; elles ont le secret pour le faire aimer.

... Deux grands boulevards de France seraient à l'aise dans l'avenue du Palais-des-Mûriers. Pas un arbre d'ailleurs ; et, pour bordure, des constructions basses qui sont, paraît-il, des ministères, et que gardent des soldats dépenaillés. Tout au bout, la porte triple, au double toit recourbé. L'étrange montagne en rocailles qui la domine en diminue l'effet monumental. A droite et à gauche, les remparts fuient en échelons. Les tombeaux des caniches de Sa Majesté gardent le passage de leurs silhouettes ensablées.

Au delà, ce sont des esplanades vertes, que bornent des murs capricieux surmontés de toits en vagues grises. Des enceintes, des enceintes, des communs abandonnés, de la vieille peinture et du bois vermoulu ; puis, brusquement, au milieu d'une cour dallée, sur une terrasse de marbre, aux balustrades ouvragées, garnie de brûle-parfums de bronze, un temple à la toiture gigantesque, aux portes rouges closes, et dont un filet de métal emprisonne la charpente pour la protéger des oiseaux. Des lions de pierre veillent sur les escaliers. C'est la salle du trône. Elle est dans l'axe du palais.

Des portes sans battants révèlent une enfilade de cours rectangulaires, bordées de logements ruinés, à perte de vue. Quelle mélancolie dans cet abandon, dans le silence de ces solitudes où passent de loin en loin quelque robe blanche de gardien, quelque enfant minuscule et perdu ! C'est l'impression d'un palais de « Belle au bois dormant » découvert au fond d'une forêt, après des siècles de sommeil. Nous ne réveillerons pas les petites princesses jaunes, elles ne nous diront pas leur secret, la douce monotonie de cette existence d'oiseaux, au fond d'un vieux parc de contes de fées.

La clef a grincé dans la serrure rouillée ; les lourds vantaux se sont ouverts sur l'ombre d'une salle où un trône misérable s'adosse à un écran de laque éraillée. Au plafond, des toiles d'araignées étouffent l'or des dragons et des phœnix. N'est-ce pas le plus saisissant symbole de la nuit qui se fait sur les splendeurs antiques, de l'effacement progressif du royaume de Corée ?

De cour en cour, de pavillon en pavillon, le guide nous conduit à l'appartement des femmes. Il est exclusivement décoré de phœnix : l'oiseau

sacré des impératrices d'Extrême-Orient. « Ça y en a des madames » prononce l'aimable indigène, en nous montrant les nattes plus moelleuses, les vitraux de papier moins avariés, les couchettes minuscules, empilées les unes sur les autres en attendant une réinstallation problématique, les boudoirs morcelés à l'infini par des paravents à coulisse, et surtout la grande glace où chacun des Coréens de notre escorte vient adresser à son effigie un sourire de satisfaction.

Nous débouchons sur un bassin presque desséché, où, parmi les tiges flétries des lotus d'hier, quelques taches vertes révèlent ceux qui fleuriront demain. Toute la grâce du printemps s'épanouit déjà dans une petite île ensevelie sous une neige rose et blanche, joyau qu'enchâssent les verdure claires des vieux arbres penchés sur les rives. Un pavillon se dresse au milieu du lac. Sur des colonnes un peu lourdes repose une salle aérienne, bordée de balcons, coupée de cloisons en dentelle de bois. Ah! pouvoir un instant y ressusciter la cour babillante et bigarrée, les princesses d'ambre et de jade, dont la fragilité mignarde s'y est un jour

accoudée, pour y savourer de minuscules tasses de thé, se bercer aux vers des poètes, au-dessus des vagues vertes des lotus, en face du moutonnement de ces bois où un dessinateur raffiné a ménagé de délicieuses perspectives d'allées qui serpentent, de ponts aux arches sveltes, de kiosques élégants blottis dans des bosquets d'amoureux ! Des roses sauvages s'enlacent aux vieilles lanternes de pierre ; sous les saules légers, parmi les azalées en fleurs, des laveuses en bandeaux noirs, en draperies claires, sourient ; il y a des oiseaux dans les branches, une immense vibration de jeunesse dans l'air...

Un des visiteurs gémit parce qu'il est fatigué. Il ne comprend rien à cette féerie. Il préférerait la contemplation des jarretières diamantées d'Otero, ou d'une figure exténuée de ballerine ensevelie sous une couche de blanc gras...

« Mais si vous n'aimez pas la nature, qu'êtes-vous venu faire ici ? »

— Je veux pouvoir raconter en France que j'ai vu les palais de Pékin. On m'a dit qu'ils ressemblent à ceux-ci... »

La candeur de cette réponse nous désarme, mais ne nous arrête pas. Encore des murs, une

porte monumentale, un champ de navets, où repose un Coréen de la plus haute origine, — heureux navets! — le tir à l'arc de Sa Majesté, enfin l'enclos réservé de la dernière impératrice.

Des pavillons charmants s'y parent d'une grâce coquette qui trahit la main d'une femme de goût. Celle-ci était un esprit remarquable. C'est ce qui l'a tuée. Elle avait laissé tomber sa quenouille pour relever le sceptre aux mains de l'empereur sans volonté. Elle était jeune et séduisante; elle avait l'ardeur et l'audace des êtres qui veulent vivre et se sentent supérieurs. La haine du régent et la politique féroce des Japonais la livrèrent aux poignards des sicaires de Miura. Une nuit ils ont pénétré dans cette retraite dont les gardes étaient corrompus. Ils ont arraché l'infortunée souveraine à son pavillon de nattes et de laques; ils l'ont traînée sanglante jusque sous les arbres du petit bois, où des serviteurs trouvèrent le lendemain son cadavre défiguré. On a élevé à cette place un monument. Mais les cierges jaunis que j'ai vus brûler il y a quatre ans dans la chambre du crime sont éteints; éteint le souvenir de la

morte dans la mémoire de celui dont elle avait voulu faire un roi. Au lendemain de l'attentat, il s'est réfugié dans les bras du ministre de Russie; puis il s'est fait construire un nouveau palais à proximité et à l'abri de cette légation amie. De la petite reine oubliée et remplacée, — combien de fois! — il ne reste plus qu'un kiosque exquis dans une corbeille de fleurs, au centre d'un lac d'émeraude enfoui dans une débauche de printemps.

Par les cours ruinées, par les brèches des murailles un enfant conduit au pâturage de pacifiques petits taureaux. Ce qu'il a pu tenir de gloire ou de tragédie dans cette solitude livrée aux bêtes ne lui importe guère. Il faut, pour s'intéresser à cette poussière du passé, nos âmes inquiètes, désorbitées, d'occidentaux.

Le deuxième palais est assez loin, quoique dans la même partie de Séoul, au pied des montagnes. Des maisons basses bordent des ruelles pleines d'enfants. Ils jouent devant leurs pères accroupis sous le gigantesque chapeau natté qui les fait ressembler à de fabuleux champignons. Çà et là, des vieux fument de longues pipes avec recueillement.

Voici le palais : un amas de masures ébou-lées, vaguement groupées avec symétrie. A noter le panneau de la salle du trône, où deux lunes égales — évidemment Leurs Majestés — règnent dans un ciel pur, au-dessus de montagnes d'un violet uniforme, d'où ruissellent deux cascades argentées identiques : symbole de la prospérité que fait descendre sur les peuples la bienveillance de leurs souverains. Le chambranle d'une porte absente garde des traces de balles : les Japonais ont passé là.

Fuyons cette ruine. A travers des bosquets roses d'azalées, un sentier descend dans la fraîcheur de vallons où des petits temples se penchent sur des lacs de lotus. Au-dessus des collines, les pins découpent leur dentelle sombre sur le ciel mauve. Quels amants se sont donné rendez-vous dans ce kiosque dont l'escalier de marbre plonge dans l'eau dormante ? Quels rêves ont bercé sous le clair de lune ces sampans à jamais coulés ?... L'air embaume. De grands oiseaux planent dans la lumière au-dessus des futaies, et de temps en temps leur cri tombe sur cette solitude.

Encore des vallons, encore des fleurs, encore

de l'ombre. Une impression poignante vient de ne pouvoir connaître celles dont les petits pieds ont erré par ces belles allées mystérieuses, de ne pouvoir plonger dans les ténèbres de ce passé asiatique. De la poussière, une poussière sans souvenir, c'est tout ce qui reste de ces entassements de bois vermoulu, de ces monuments d'une civilisation qui fut trop précoce et vieillit trop vite, des innombrables grimoires où les vieux sages se sont perdus dans l'inextricable fourré des caractères chinois, des héros et des belles qui fleurirent et qu'ils chantèrent au « Pays du Matin Calme » ; et l'on se prend à regretter les hiéroglyphes de Ménéès ou les briques de Sennachérib, tandis que des âmes de jadis semblent passer dans le grand murmure des pins, pareil à celui de la mer.

Eh bien ! non, le passé n'est pas mort. Voici qu'un kiosque svelte surgit au fond d'un ravin, dans une corbeille d'azalées. Des femmes y sont assises, fleurs entre les fleurs. Presque toutes jeunes et jolies. Elles ont de soyeuses robes vertes, de beaux yeux noirs sous les bandeaux lisses, une épingle ou une fleur tremblante dans leur chignon lustré. Une camisole trop courte

bombe sur de jeunes seins trop fiers pour se cacher. Elles nous regardent et sourient de toutes leurs dents blanches, un peu effarouchées d'abord, puis franchement amusées par notre surprise et l'impression à n'en pas douter favorable qu'elles produisent sur ces « diables d'étrangers ».

Ce sont des dames de la cour en partie fine. Une collation délicate est servie dans le kiosque, et, tout en riant et babillant, elles pêchent des friandises, du bout de leurs bâtonnets.

L'heure est tardive. Il faut s'arracher à cette jolie vision d'un autre âge. Dans quelques années, si nous revenons, une noire cheminée d'usine aura remplacé le kiosque inutile et charmant; les petites princesses écraseront leur taille souple entre les baleines d'un corset; et la camisole devenue corsage ne laissera plus voir aux profanes ce qu'en Europe il est d'usage de ne pas montrer.

Les parfums se font plus pénétrants, les allées plus mélancoliques. Nous reprenons à pas lents ce chemin que nous ne suivrons sans doute jamais plus. A l'entrée du palais s'alignent une dizaine de chaises à porteurs élé-

gantes : ce sont celles des petites fées du vieux parc.

Dix heures du soir : fin du rêve, au clair de la lune, dans un sampan perdu sur l'immense rade de Tchemoulpo, et que poussent rapidement vers le large les godilles de deux robustes Coréens.

8 mai.

Aujourd'hui Sa Majesté a reçu l'amiral et sa suite. De service, j'ai regardé la marée découvrir d'immenses fanges qui salissent et attristent la lumière des choses. Puis, comme la nuit venait, les canots ont ramené l'ambassade. Qu'est-ce que tous ces ballots dont ils sont chargés à couler ? Les cadeaux du roi à ses visiteurs. Stores, nattes, rouleaux de soie, écrans de carton, le tout sans valeur. Elle est très gaie, l'ambassade. On a inauguré un chemin de fer, des flots de champagne ont coulé, tandis qu'on fraternisait avec les Russes au son d'une musique coréenne, dirigée par un chef d'orchestre allemand.

II

Printemps japonais. — Amour et « petites femmes ». — Foukouda. — Régates mouvementées. — Une querelle de Yankees. — Mariage de poupées. — Un bon cœur. — Plaisirs d'Obama. — Un gabier de racc.

10 mai.

Au sortir de la brume froide qui s'appesantit sur les Mackau et sur Quelpaert, la mer divinement bleue nous accueille derrière l'écran de turquoises des Goto, et c'est dans une caresse de soleil que nous retrouvons le fjord velouté de Nagasaki.

Envahissement immédiat de petits Jaunes affairés.

13 mai.

Il y a du printemps dans l'air, dans les feuilles vertes, dans les cloches mauves des paulownias qui neigent sur les sentiers des montagnes, dans la grâce et la gaieté des guides lilliputiens qui nous poursuivent aux escaliers de pierre rongés par les torrents. Leur « auri sacra fames » est hors de proportion avec leur stature. Mais qu'importe ! ils sont l'âme enfantine et souriante de ces crêtes lumineuses, suspendues au-dessus des golfes d'argent et des rizières miroitantes. Sous les pins épileptiques jaillis sans raison des nappes gazonnées, sous les bambous dont les panaches de plumes s'inclinent sur l'ombre des ravins, ils s'harmonisent avec les petites nipponnes qui travaillent dans les champs, la tête voilée d'un foulard bleu, et de qui nous arrive parfois un rire argentin ou un « ohaiho » de cristal.

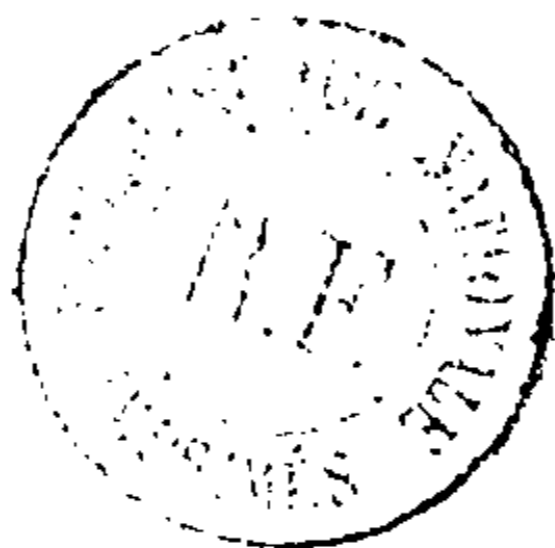
Les rues de Nagasaki sont pleines d'Américains ivres qui reviennent de Manille.

Aujourd'hui, Z... m'entraîne à Foukouda. Z... est un passionné du Japon. Les bois qui embaument, le panorama unique que l'on découvre des hauteurs où l'air est pur, où la voix lointaine de la mer meurt dans l'éternelle berceuse des pins frôlés par la brise, les sourires des petites fées qui nous croisent, tout semble justifier cet enthousiasme. Et cependant, comme ce cadre est vide ! Comme il manque quelque chose de plus profond que l'océan, de plus infini que le ciel, de plus éternel que cette éternelle et douce plainte du vent, au silence de ces grands ravins parfumés, à la fraîcheur de ces pentes dont la verdure sombre s'argente sous les aiguilles des pins, s'étoile de fleurs d'aubépine !... Une voix chère, un regard où on lise sa vie comme dans un beau livre, une main qui se donne à la vôtre, une femme, enfin... et pas toutes !... l'élue, la prédestinée... Pourquoi mon compagnon parle-t-il constamment de « petites femmes » ? Il vaut mieux que l'idéal qu'il se fait de l'amour. Les petites femmes ! poussière que le vent emporte, en nous laissant la souillure d'une volupté, poussière qui parfois reste, et que la moindre larme change en boue,

car bien rare est le cas où elle y fait germer la fleur qui ne se fane pas.

Foukouda serait une plage ravissante si le sable ne s'y mélangeait d'une vase qui attriste le paysage aussitôt que la mer descend. Un petit village de pêcheurs où l'on construit des barques, des enfants nus et dorés qui jouent sur la grève. Demi-nues aussi, les femmes accroupies sur le seuil de leurs portes, qui font cuire du riz ou écaillent des poissons. Toutefois une vieille ridée voile à notre passage ce qui fut jadis ses charmes. La coquetterie s'allie chez ce peuple à un sentiment de l'esthétique que nous apprécions vivement.

Dans le sentier de Nagasaki, j'ai toutes les peines du monde à arracher Z... aux sourires de quinze mousmés gazouillantes qui sortent des ateliers de la Mitsou-bishi, puis à la séduction d'une jolie marchande, à la menace d'une explosion de mine, enfin à la contemplation, parmi les cases du village russe, d'une petite Japonaise blonde dont l'origine me paraît excessivement orthodoxe. Il marche dans un rêve perpétuel.



20 mai.

Le Rowing-club anglais de Nagasaki a organisé, avant-hier, des régates internationales. Deux courses étaient réservées aux bâtiments de guerre. Sûrs de gagner l'une, pour laquelle le *La Bourdonnaye* s'était seul inscrit, nous nous sommes montrés très coulants dans les pourparlers engagés avec les Américains en vue d'équilibrer des embarcations inégales. Il nous a semblé courtois de leur laisser les plus grandes chances de succès. Leur canot, construit pour la course, est plus petit et plus léger que les nôtres. Ils nous proposent des paris ; nous refusons pour nos hommes et pour nous.

Rendez-vous dans la tribune du club. Bière, whisky et flirts. Qui donc prétend que les Anglaises ne sont pas jolies ? — « Tiens, bonjour !... » — C'est un officier de *la Rossia*, géant blond et joyeux en mission à Nagasaki. — « Voici votre course, » me dit-il. Un peu d'agitation règne dans la tribune. On ne voit pas très bien. Un de nos canots semble dis-

tancé. A quoi bon regarder, d'ailleurs, puisque nous devons être battus!... Tout à coup, des coups de sifflets déchirent l'air : c'est la *New-Orléans* qui excite ses champions. L'équipage, massé à l'avant, pousse des clameurs. « C'est tout à fait inconvenant! » crie le Russe furieux. Deux canots sont à la même hauteur : un français, l'américain. Les avirons se touchent. L'américain oblique visiblement pour couper la route à l'autre : tout le monde se lève. Les avirons s'engagent. La *New-Orléans* rentre précipitamment un balai qu'elle commençait à hisser. Dessialkine me serre la main avec frénésie en hurlant : « Bravo! » Coup de pistolet : c'est nous qui avons gagné. Tous les officiers américains s'en vont, tandis que des qualificatifs sévères sanctionnent autour de nous leur étrange façon d'agir.

Maintenant les deux embarcations s'invectivent, les pelles d'avirons se lèvent. Notre canot à vapeur les sépare : il était temps. Un officier américain vient réclamer auprès du jury ; il se fait éconduire de première main. Le soir, le commandant de la *New-Orléans* consigne ses canotiers très excités. Le lendemain,

ils viennent chercher querelle à nos hommes dans un music-hall. Ils ont perdu trois cents dollars d'or. La victime expiatoire doit être le patron de notre canot. Mais nos marins se rallient : bagarre générale. Le consul, un lieutenant de vaisseau arrivent à la hâte. Ils arrêtent nos hommes au moment où, en force, ils allaient jeter à l'eau une dizaine d'Yankees. Le lendemain, réclamation très vive au commandant S... « Si vos matelots recommencent, nous ne répondons plus des nôtres, et ils sont beaucoup plus nombreux... » Notre équipage est en ébullition. S... consigne le sien ; nos hommes règnent sur Nagasaki.

21 mai.

Une apparition de grâce enfantine illumine le carré sombre ; et M^{lle} Chiyomachi — une exquise et fragile guécha — s'avance toute souriante, avec des révérences de fée. Entre un gâteau sec et une tasse de thé, chacun de nous lui dit en japonais : « Je vous aime, » et elle nous remercie en phrases précieuses de nous

montrer aussi polis. Puis, ce sont deux aimables créatures aux noms de fleurs, avec qui deux de nos camarades ont conclu des mariages transitoires. Ils habitent une maisonnette de nattes et de bambous dans une vallée fraîche. Mais leurs petites épouses ont moins de charme dans leur négligé d'intérieur que sous le fard savant et les robes printanières, qu'elles ont déployées, avec quelques amies, pour venir assister à une représentation dominicale du théâtre du bord: Ah! l'amusant parterre de poupées fleuries et les jolies fusées de rire, et les saluts interminables à l'amiral, au commandant, aux officiers, aux sous-officiers, aux matelots, à tous les acteurs!... Trois cents révérences, trois cents sourires... sans s'arrêter, sans jamais trahir une lassitude... Imaginez un président de la République qui serait joli...

J'ai cru retrouver dans une délicieuse marchande de cigares du Marou-Yama ma petite amie Rouriso. Ce n'était pas elle. Sans doute elle est morte... comme Komomo, qu'une fluxion de poitrine a emportée dans quelque paradis de fleurs et de papillons moins légers que son âme.

Ce matin, je suis allé rejoindre Dessialkine à l'hôpital russe. Après avoir reconnu autour de multiples tasses de thé que le schisme grec repose sur une simple question d'amour-propre, il m'a conduit dans la salle où se trouvait un de mes matelots dysentérique : le petit fusilier Kervor. « Il faut s'attendre à tout, » m'a dit le médecin. Et quand je vois ce pauvre garçon maigri, pâli, me prendre la main en pleurant, j'ai peine à dissimuler mon émotion. Je lui dis quelques mots d'encouragement : il pleure... Vingt ans ! et peut-être mourir au fond de cet hôpital perdu où personne ne parle sa langue maternelle ! C'est un bon petit breton, un des chefs de pièce de ma passerelle...

Dessialkine me serre violemment la main en sortant et me dit : « Je vous promets que si son état s'aggrave, on appellera immédiatement un prêtre français. » Et j'ai été profondément touché de cette promesse d'une foi simple et d'un bon cœur.

24 mai.

Quarante-huit heures de villégiature au pied de l'Onsen, dans un coquet petit port, avec ascension, pour visiter un ami qui s'imprègne d'eau sulfureuse dans la solitude des forêts.

La propriétaire d'Ikkakokou-hôtel est une japonaise charmante, veuve d'un capitaine tué pendant la guerre de Chine. La grâce d'Okimi-San est le principal attrait de son établissement où le service est déplorable. Sa petite nièce, à qui nous avons demandé de nous conduire chez des guéchas, nous mène dans une maison de thé. Le balcon domine la mer, où le clair de lune dort mollement; et, dans la demi-obscurité où murmurent des guitares, la jeune Ochida-San, souple et caressante comme une chatte, renverse sa tête brune, pour offrir le sourire énigmatique et voluptueux de ses dents blanches et de ses yeux noirs.

Le lendemain, tentative malheureuse pour procurer une séance musicale à une jeune Anglaise qui n'a jamais vu de guéchas. Elles sont

de dixième ordre, et la danseuse est grotesque. Je tombe de sommeil; les cris d'admiration que notre invitée se croit obligée de pousser achèvent de m'exaspérer.

Aujourd'hui, le bateau de Mogui me ramène dans la fraîcheur matinale, sur la mer bleue, sous le ciel d'azur tendre. De fins nuages volent très haut au-dessus de la Terre des Fleurs, comme toutes mes pensées au-dessus des voluptés enfantines de ce pays.

26 mai.

Un ordre nous rappelle au Tonkin. C'est toujours avec regret que je quitte cette rade familière, où je retrouve dans chaque site un souvenir de ma jeunesse d'aspirant, et, dans quelques maisons, un peu de délicate amitié. Le ciel s'associe à cette mélancolie en nous inondant d'une pluie diluvienne. Mais le gabier Lépargneur se charge de détourner le cours de mes grises pensées.

Au moment de l'appareillage, on le débarque sur un coffre pour y fixer l'amarre. Elle se

tend, le coffre s'immerge, le gabier ne bouge pas. L'eau lui vient aux genoux, à la ceinture : il reste impassible. Quand il en a jusqu'au cou, il tire sa coupe — sans lâcher sa hache — et regagne la baleinière. Dix minutes plus tard, je le vois à la barre : « Tu t'es changé? — Oui, cap'taine. — On t'a donné un verre de vin? — Non, cap'taine. — Je vais te faire remplacer et tu viendras me trouver au carré. — Oui, cap'taine. »

Un instant après : « M'voici, cap'taine. — Va à l'office prendre un verre de vin. Au fait, si tu préfères un petit verre de chartreuse... — Cap'taine, j'aime mieux le vin, parce qu'y aura davantage...? »

Tout le matelot est dans cette réponse de grand enfant.

QUATRIÈME PARTIE

D'HAÏ-PHONG
A VLADIVOSTOK

A Madame L. de Rosciszewska.

I

L'été en baie d'Along. — Une tribu annamite.

Yachting et flirt. — Do-son.

29 mai.

... Dans le canal de Formose. Des orages s'entassent vers l'est, contre les montagnes de l'île. Une éclaircie pourtant se produit, la mer redevient la Grande Bleue. Et nous nous sentons revivre, les vieux enthousiasmes renaissent. On a beau dire, la mer est une terrible et prenante maîtresse. Elle a toutes les perfidies d'une femme, et une variété de beauté que la femme n'a pas. Et puis, ce que nous aimons en elle, c'est nous-mêmes; notre amour pour elle n'est que de l'égoïsme... c'est peut-être ce qui le fait éternel...

Nous commençons à connaître singulière-

ment cette côte de Chine. Elle m'inspire à peu près le même intérêt que les paysages, cent fois revus, qui défilent sous les yeux d'un mécanicien de chemin de fer.

2 juin.

Nous avons passé hier le détroit d'Hainan, sous un ciel blanc, sur une mer d'acier fondu. Aujourd'hui, c'est la baie d'Along, l'éternel décor de roches sombres, dans le silence d'une lumière aveuglante et d'une écrasante chaleur. Combien de temps resterons-nous dans cette fournaise ?

8 juin.

Huit jours sont passés. On a essayé quelques exercices intéressants ; des attaques de torpilleurs où tous les aspirants se sont couverts de gloire. Mais l'équipage est fatigué. Symptôme grave : les hommes ne mangent plus. On a tenté d'aérer le bateau en l'embossant, sans résultat appréciable. L'exemple voisin du *Redoutable*, dont l'équipage, usé par deux ans de campagne, envoie chaque jour dix ou douze

hommes à l'hôpital de Quang-yen, influe d'une façon désastreuse sur le moral des nôtres. Ce matin, un accès de fièvre pernicieuse a emporté un torpilleur en moins de deux heures. Dans la lumière crue, sous la tente qu'un perpétuel arrosage préserve à peine de brûler, l'équipage réuni a assisté au débarquement de la bière. Puis la vedette, traînant après elle des embarcations pleines d'hommes et d'officiers, s'est éloignée sur la nappe éblouissante, vers Hong-Haï, là-bas, tout au fond de la rade... Et rien n'a changé sur l'immense bateau. C'est à peine si l'on a senti que la Mort volait dans le voisinage. A Saïgon, le choléra décime le *Pascal*.

Tous les jours l'équipage se baigne et les officiers l'imitent; mais cette existence cloîtrée, mal coupée par les nuits brûlantes, où l'on se retourne sur un lit odieux en implorant une bouffée d'air, épuise les constitutions les plus robustes. Quand le soir vient, on s'étend sur le banc de la dunette, et l'on regarde les extraordinaires couchers de soleil rouges derrière les rochers fantastiques de la baie, puis les étoiles voilées de brume, qui se mirent dans l'ombre des hautes falaises.

Au pied de ces falaises s'allument parfois des points d'or. Ce sont les sampans qui s'y abritent pour la nuit ; toute une population bruyante et pillarde, quoique douce et serviable, qui se précipite sur le *la Bourdonnaye* aux heures des repas, pour vendre sur le pont des bananes, de la limonade et des conserves. Il y a de petites femmes un peu enfantines, sveltes et gracieuses, avec des yeux ardents. Peu à peu nous les connaissons ; on leur dit un mot quand elles passent, leurs corbeilles sur la tête, et elles répondent en souriant. Un de mes camarades demande tranquillement à l'une d'elles si elle veut être sa maîtresse ; elle riposte avec non moins de sérénité : « Vous ne restez pas assez longtemps. »

Nos matelots vivent en très bons termes avec tout ce peuple flottant. Il y a un nombre extraordinaire de marmots. Quelques-uns sont uniquement vêtus de leur innocence et de la croix de leur mère. Ils sont catholiques à n'en pas douter. On ne les habille que le dimanche. Ils ont les cheveux rasés, à l'exception de deux petites touffes à droite et à gauche, sur les tempes. Ça leur donne un air très particu-

lier. A peine tiennent-ils debout, et déjà ils grimpent dans les échelles, ou rampent sur les toits nattés des sampans, dans des situations acrobatiques qui feraient jeter les hauts cris à des mères d'Europe.

Le commandant leur donne des sous. C'est le grand ami. Dès qu'il paraît sur le pont tous les petits se précipitent. Une fillette tombe à l'eau. Il la fait habiller avec un costume de bain. L'enfant, que sa chute a émotionnée, manifeste un caractère des plus désagréables, bat sa mère et griffe son père, et finit pourtant par se calmer, dans la splendide combinaison à raies rouges qui fait d'elle la jeune personne la plus élégante de la tribu.

Il est difficile de se faire une idée de la masse d'approvisionnements que renferment ces sampans minuscules. L'heure du repas terminée, quand on renvoie les vendeurs dans leur domicile flottant, c'est un défilé qui n'en finit plus.

Enfin, la dernière corbeille de bananes est ramassée; la cité grouillante s'éparpille sur l'eau dorée par le soleil couchant. Des voiles se hissent, les avirons plongent, sous la poussée vigoureuse et souple des femmes dont la sil-

houette se détache à l'avant des barques sombres. Peu à peu tout se réduit à des ombres chinoises sur un fond incendié d'icône, à une sorte de Marche à l'Étoile dans la lumière alanguie du soir. La moitié des sampans gagne l'abri des rochers, l'autre va renouveler à Hong-haï ses provisions pour le lendemain. C'est un spectacle unique que cet exode, et, chaque soir, la même heure nous retrouve sur le pont, dans une contemplation qui ne se lasse pas.

... Le besoin de changer d'air impose une excursion à Do-son. C'est la plage d'Haï-phong, à vingt-deux kilomètres de cette ville, sur une presqu'île où les caresses vivifiantes de la mousson ne sont pas arrêtées, comme ici, par des écrans de deux cents mètres de granit.

A travers les mystérieuses avenues de falaises sombres où se déchire en franges claires un manteau de verdure mouillée, le *régulier* vous conduit à Quang-yen, au pied de la colline qui porte le meilleur sanatorium du Delta. Puis, c'est Haï-phong, une jolie ville morte qu'étreint le collier de verdure du canal Bonnal, et la fuite en victoria légère, au trot de deux petits chevaux nerveux, à travers les rizières et les marécages,

où s'isolent quelques villages que les fièvres doivent hanter.

Do-son est une plage de sable sombre mêlé de vase, qui ne saurait consoler de Trouville ou d'Ostende. Les panaches des cocotiers y dominent les modestes villas des fonctionnaires, qui viennent y retrouver le dimanche leurs femmes et leurs enfants en cure d'air pur et de bains de mer. Grâce au tropique, il n'y a ni femmes de luxe, ni Brésiliens chargés de bagues, ni tziganes irrésistibles, ni roulette, ni baccara.

Pendant deux jours nous y avons oublié toutes les préoccupations du service et le cadre inflexible de notre vie; le matin, au bercement des chaises de bambou, qu'emportent des femmes aux tailles souples dans l'odeur grisante des mimosas, le soir, dans la nonchalance des chaises longues, laissant flotter au rythme mélancolique de la vague, sous le regard ami de la Croix du Sud, des rêves qui s'égareraient bien loin de Do-son, bien loin de ce delta perdu du Fleuve-Rouge, vers celles qui n'en sauront jamais rien.

L'interminable ruban de route à travers les marais miroitants nous a ramenés à bord du

Quang-yen, dont le commissaire — en nous faisant déguster un alcool incendiaire qu'il qualifie de très léger, et qu'il appelle du « vin chinois » — nous a présenté sa « petite épouse », une opulente Con-gaï, grasse comme une Juive de Tunis, et chargée de colliers somptueux. Il l'envoie du côté de Mong-caï examiner s'il y aurait du bois à exploiter; car l'amour et le commerce fraternisent dans son âme bien équilibrée.

15 juin.

L'amiral est rentré d'Hanoï, de même le grand-duc Boris qui s'y est livré à une fête impériale, et nous appareillons enfin pour aller mouiller dans l'archipel qui sème l'entrée du Si-Kiang, à douze milles de Macao.

II

Macao. — Les Macaïstes. — Fête chinoise. — Le cimetière des Parsis. — Le bacouan. — Maxim's d'Extrême-Orient. — La Grotte de Camoëns.

24 juin.

C'est une jolie ville claire qui apparaît dans un frais décor de montagnes vertes, au moment où les secousses d'une chaloupe portugaise allaient nous contraindre de sacrifier aux dieux de la mer. Cela rappelle Madère ou les coquettes cités que dominant les pics des Canaries, là-bas, de l'autre côté du monde, sur un Océan qui semble plus jeune parce qu'il est plus bleu. Voici des clochers et des tours, des couvents, une forteresse, un quai dont le rideau de bannières cache à demi les maisons jaunes, blanches,

azurées. Des volets verts rompent la monotonie des façades, ébauchent des miradors. C'est un rêve d'Europe méridionale, au fond de ce continent jaune ; et déjà vibrent à nos oreilles des syllabes sonores où se retrouvent les consonances maternelles de la langue latine. Un hôtel, aux airs de sanatorium, nous appelle par une affiche immense où nous lisons : « Boa Vista ».

La petite chaloupe contourne la pointe de l'île ; brusquement le décor change : un port se creuse, encombré de jonques rébarbatives ; les maisons de bordure, en dépit de leurs multiples étages, révèlent le Chinois, le Chinois commerçant et pouilleux d'Hong-Kong, résigné à voir sa saleté naturelle s'accroître de la couche de charbon des cargo-boats occidentaux. Toutefois, les arcades pointues d'une construction mauresque et la façade d'une église en ruines ramènent l'esprit, non sans quelque confusion, vers des évocations d'un monde meilleur.

Il y a une batterie à l'entrée de la rade. Elle aligne douze canons-bouche, contemporains des Diaz et des Gama, sur un parapet de la même époque. Rien ne semble avoir changé depuis le temps où les Portugais, à l'apogée de leur puis-

sance, s'établirent ici après avoir chassé les pirates du Si-Kiang, depuis le temps où Camoëns, pour écrire les *Lusiades*, s'asseyait à l'ombre d'un banian déjà séculaire, sous l'arche de pierre qui a gardé son nom. Une petite canonnière a remplacé les caravelles élancées aux voiles blanches; elle est infiniment plus laide et pas beaucoup plus terrible. Elle affirme la propriété du Portugal sur ce coin de terre et sur la flaque d'eau qu'il abrite; propriété soumise, jusqu'en 1848, à un tribut de cinq cents taëls, dont le gouverneur Ferreiro da Amaral l'affranchit par un coup d'audace qu'il paya de sa vie.

Le port est admirablement abrité, d'un côté par la ville, de l'autre par un écran de hautes montagnes; mais il n'est accessible qu'à des bâtiments de moins de cinq mètres de tirant d'eau. C'est ce qui l'a ruiné au profit d'Hong-Kong.

A peine à terre, des pousse-pousse vous enlèvent au trotinement de Chinois étiques, à travers des ruelles sinueuses hantées d'une population sordide, à laquelle il semble que le sang portugais ne se soit mêlé que pour l'en-

laidir. Il n'est pas, en Extrême-Orient, d'êtres plus horribles que les Macaïstes. Portent-ils les stigmates d'anciennes débauches, est-ce l'abâtardissement d'une race vouée à l'esclavage, à ce trafic de bétail humain dont le monopole est actuellement passé à Amoy?... Ce ne sont partout que visages tordus et racornis, des yeux bridés sur des pommettes trop minces qui n'en corrigent pas l'expression pénible, des traits à la fois incomplets et durs, des corps amaigris, auxquels il semble que la nature n'ait accordé les éléments indispensables qu'en se faisant beaucoup prier. Les Chinois de race pure, eux-mêmes, sont ici plus laids qu'ailleurs. Macao est pour eux une ville de jeu et de débauches ; et cela se lit sur ces faces émaciées et exsangues, dans la démarche traînante de squelettes aux regards vagues, épuisés par les femmes et l'opium.

Aussi est-ce un véritable soulagement, au sortir du labyrinthe chinois, de pénétrer dans les ruelles propres de la ville portugaise, à l'ombre des maisons peintes aux portes closes, dont les volets s'entr'ouvrent à peine sur quelque tête brune ébouriffée, dont les murs

silencieux semblent jalousement retenir la vie si publiquement étalée dans les quartiers jaunes. De grandes portes cochères, surmontées de cloches ou de madones en retrait dans des niches bleues, révèlent des couvents. Les rues portent les noms « do Bom Jésus, da Nostra Senhora da Penha ou da Gina », des noms qui évoquent la conquête primitive, la foi ardente d'aventuriers qu'accompagnaient des apôtres comme saint François. C'est la même dévotion étroite et silencieuse qui devait exister au temps de l'Inquisition, la même que l'on retrouve dans les villes mortes de l'Espagne, à l'ombre même des mosquées dépossédées. Macao semble avoir dormi depuis trois siècles ; et ce n'est pas sans étonnement que l'on s'aperçoit de la résistance qu'a montré ici la race portugaise, au contact incessant des Chinois, dans le voisinage plus récent, mais si envahissant, des Anglais.

Tel on s'imagine un quartier de Coïmbre ou d'Oporto, telle est restée Macao ; ville unique en Extrême-Orient, tant par sa situation pittoresque que par ce caractère occidental et personnel que l'on ne retrouve ni dans la trop commerciale Hong-Kong, ni dans la cosmopo-

lite Shanghai. C'est une ville qui « a de la race » ; aussi a-t-elle dégénéré. Le trafic des provinces voisines s'est éloigné d'elle. Devenue quelque temps le foyer d'embauchage des coolies expédiés dans l'archipel d'Asie, elle a renoncé par pudeur européenne à la traite des jaunes, et ses baracons légendaires ont émigré. Le seul monopole qu'elle ait gardé est celui des maisons de jeu. Macao est le Monte-Carlo d'Extrême-Orient, avec toute la différence qui sépare une toilette de chez Paquin d'une blouse de lustrine mal taillée, et la grâce de nos Parisiennes des traits mal léchés des Célestes. Les Portugais se sont renfermés dans leurs maisons peintes aux volets verts. Ils ont continué à y mener la vie d'Europe, sans songer même à approprier leurs logements aux exigences du climat, par ce système de vérandas, universellement usité à Hong-Kong, qui interpose un courant d'air frais entre les appartements et l'atmosphère extérieure, et applique à l'habitation le principe des glacières à double paroi.

Une autre particularité de Macao est que bien des familles chinoises y ont adopté la maison et le genre de vie des Portugais. Il n'y a pas

d'exemple analogue en Extrême-Orient. Cela tient à l'ancienneté de la conquête, à la puissante individualité qu'avait alors ce petit peuple si déchu aujourd'hui, et aussi à la facilité avec laquelle les Portugais se sont alliés à la race autochtone. La morgue anglaise n'a jamais permis ce mélange de sang. Les rares métisses d'Anglais et de Chinois, généralement fort beaux d'ailleurs, sont considérés par les fils d'Albion avec le plus aristocratique mépris. Je me souviens d'une délicieuse figure entrevue il y a quatre ans à Shanghai, dans un bal de la Douane. « Pourquoi ne dansez-vous pas avec elle? Voulez-vous me présenter? » dis-je au jeune homme qui m'avait amené. — « C'est une « half-cast », me répondit-il d'un ton péremptoire. Je n'insistai pas, pour ne pas le désobliger, mais j'eus un peu pitié de lui.

L'hôtel de Boa-Vista domine la mer et le Bund du haut d'un lourd piédestal de maçonnerie qui rappelle les assises de certains « shiros » japonais. On y retrouve la plupart des dispositions adoptées en Extrême-Orient par le « confort » anglais, avec je ne sais quoi de plus familier, de moins solennel, qui trahit les

racés méridionales. L'air salin arrive en larges ondes de l'immense horizon barré par les sommets dentelés des îles. On respire, on se sent vivre, et l'on comprend que notre colonie d'Indo-Chine ait un instant songé à établir ici un sanatorium pour ses fonctionnaires et ses soldats. Le projet a avorté; on a sans doute craint de porter ombrage au Portugal, dont le domaine est enclavé dans cette province de Kouan-Toung, qui rentre dans la zone d'influence française.

Macao est couchée entre les deux collines que dominant Boa-Vista et la vieille citadelle. Vue d'ici, elle est gaie et coquette. Son murmure monte vers nous plus doux que l'ordinaire rumeur des villes chinoises, et se mêle à l'éternelle chanson de la mer au pied des banyans de la promenade.

Nous voici sur le quai. Il est presque désert. Sa tranquillité contraste avec la fièvre qui règne sur l'autre face de la ville, sur le quai chinois. Les belles habitations s'y développent en arc de cercle. L'une d'elles, écussonnée aux armes de Portugal et décorée de colonnes grecques, est la résidence du gouverneur. Des chaises

nous croisent. Les porteurs en livrée blanche et bleue ceignent un baudrier timbré d'une plaque d'argent. C'est don José Maria de Souza-Horta qui fait à notre amiral les honneurs de sa colonie.

Voici la colline où se dressent parmi les verdure les murs crénelés de la citadelle. Plus que jamais les petites maisons closes aux volets verts, aux fenêtres garnies de têtes brunes, évoquent le souvenir de Madère ou des Canaries, des îles charmantes semées de l'autre côté du monde, aux solitudes lumineuses de l'Atlantique.

Au bas des rues silencieuses que l'herbe envahit, nous sommes arrêtés par le cortège bruyant et chamarré d'une procession chinoise. Des châsses argentées, en forme de pagodes, suspendent aux pointes de leurs toits des clochettes et des amulettes multicolores. Des enfants les accompagnent, drapés dans l'arc-en-ciel de costumes anciens. Ils portent des piques et des oriflammes, et leurs minuscules têtes jaunes sont écrasées sous des tiaras de clinquant. On leur jette des pétards dans les jambes; il n'y a pas de joie chinoise sans pé-

tards et sans serpentins. Avant de recevoir en Europe les applications meurtrières qui paraissent maintenant sa raison d'être, la poudre était depuis longtemps employée aux pays jaunes dans un but essentiellement pacifique et joyeux. Heureusement la civilisation a fait des progrès.

En cherchant à découvrir la façade de Saint-Paul, la vieille cathédrale incendiée il y a un demi-siècle, nous gravissons la colline du phare. A l'ombre des cocotiers et des banians se blottissent de petites maisons de campagne qui rappellent les bastides et bastidons chers aux Provençaux. Puis c'est une belle terrasse avec un jet d'eau, des allées sablées qui invitent à la promenade et à la méditation. Soudain on débouche sur la mer. Elle vient mourir à nos pieds parmi les roches, et sa grande voix berce le sommeil des Parsis, enterrés là, dans un petit cimetière, sans grâce et sans mélancolie, parce que nul symbole de pierre n'y révèle des croyances à la vie future, une espérance dans les consolations de l'au-delà.

De la route en corniche, la vue est merveilleuse sur l'immense étendue d'eau verte peu-

plée de jonques et sur le mur violet des îles lointaines. C'est la promenade favorite des Macaïstes à l'heure du crépuscule. Des couples errent nonchalamment, étroitement serrés, respirant la brise vivifiante. Malheureusement, leur laideur leur ôte toute poésie, et l'odeur saline de la mer s'efface devant les senteurs pénétrantes de l'acide phénique, dont il semble que l'on fasse un prodigieux usage dans l'édifice voisin, à triple tourelle blanche crénelée, qui porte le nom d' « Hospital militar ». Il est admirablement situé, au sommet d'un morne exposé à tous les vents.

Dans la ville, les couloirs sinueux sentent le Chinois. Voici la cathédrale, au-dessus des toits pressés. La façade est celle de toutes les églises de Madère et des colonies portugaises évangélisées par les jésuites. Un triple étage de colonnes s'y encastre, encadrant les trois portes et les trois fenêtres qui les surmontent. Des niches s'y creusent, où des saints, affreusement noircis par les flammes, se figent dans des gestes de bénédiction et de prière. Un escalier monumental conduit à cette ruine. Tout à côté, un théâtre en plein vent rassemble au bruit des

gongs, des cymbales et des violons chinois, une foule grouillante qu'éblouissent les costumes chamarrés, les petits pavillons honorifiques et les plumes immenses d'acteurs horriblement peints.

Un dédale de ruelles malpropres, envahies par les Chinois, les pourceaux, les volailles et des enfants sordides, soumet notre odorat à une épreuve telle que nous battons en retraite vers l'hôtel.

Après le dîner, nous nous retrouvons dans les sentiers tortueux d'un quartier louche, où des lampes meurent au fond de bouges noyés dans des fumées énervantes de cassolettes. Ça et là brille le reflet d'or d'un Bouddha perdu, indulgent aux voluptés qui revêtent sous ce lourd climat un caractère fatal. Des chants lointains et nasillards se mêlent à de grêles sonorités de mandolines. Des voix chuchotent dans l'ombre des propositions étranges dans une langue inconnue. C'est la Kasbah d'Alger, avec quelque chose de plus brutalement triste; sans rien qui prête à l'illusion, rien qui permette ces évocations de beauté et de noblesse de lignes qu'impose le moindre reflet de l'Orient.

Voici le quai. Silence dans le port parmi l'entassement des jonques; mais des lampes veillent au seuil de maisons ouvertes d'où s'échappe un bruit de piastres; « Casa de joco », « Gambling house » : entrons. Des Chinois aux yeux fébriles, aux longues mains décharnées, d'autres ventrus et huileux comme des poussahs, se pressent autour d'une table, sur laquelle est posé un carré de métal. Un croupier dispose les billets et la monnaie sur chacune des faces du carré. Puis il prend une poignée de sapèques dans un tas placé sur la table. Un autre croupier retire ses sapèques, quatre par quatre, du bout d'une longue paille qu'il manie de la main gauche. Il les ramasse de la droite, usée par le frottement sur la natte qui remplace notre tapis vert. Le reste de la division par quatre du tas initial détermine le numéro de la face gagnante du carré. C'est le « bacouan » des Annamites, le grand jeu de hasard de l'Extrême-Orient. Le silence règne autour de la table, dans la clarté blafarde de la lampe à pétrole. Parfois, du plafond percé d'un trou rectangulaire, un petit panier descend. Il renferme la mise d'un joueur accoudé

sur la balustrade de l'étage supérieur. Le croupier prend l'argent et le panier remonte. L'homme d'en haut gagne-t-il? Le panier redescend et se remplit de piastres avant de remonter encore.

Là-haut, on fume l'opium. Sur des lits de bois dur ou de marbre sont étendus des corps demi-nus. Des têtes abruties et exsangues se détachent sur les coussins crasseux. Quelques-uns dorment déjà lourdement. D'autres s'entretiennent avec du café dans un état de demi-lucidité, et viennent perdre quelques piastres entre deux pipes. L'un d'eux nous offre avec grâce son bambou prometteur d'extase.

Nous roulons de maison de jeu en maison de jeu. Ce quartier en est plein. Elles alternent avec les maisons de plaisir et les restaurants de nuit. Les rues vibrent de musiques étranges, instruments aux notes grêles et criardes, mélodies mineures et monotones, plaintes d'amour et de volupté. Dans l'atmosphère lourde se mêlent des odeurs de fleurs, de femmes, d'encens et de santal.

Voici une maison dont chaque baie laisse échapper du bruit et de la lumière. On y a l'air

plus gai qu'ailleurs. Au sommet d'un escalier, un Chinois souriant nous invite à pénétrer dans la salle où ses amis et lui s'offrent une petite débauche intime. Des musiciens et des hétaires : on se croirait chez Maxim's. Elles sont d'une grâce ambiguë et étrange, ces Chinoises, avec leurs pantalons serrés à la cheville et leur courte blouse de soie brodée. Les cheveux bien tirés accentuent le retroussis des yeux obliques. Sur leur chignon soigneusement lissé et huilé se pose un diadème de fleurs blanches au parfum violent — fleurs de mandarinier, nous dit notre hôte. Elles seraient jolies, n'était l'insuffisance de leur nez, et le je ne sais quoi d'hostile et d'inquiet que notre approche éveille dans leurs regards. Rassurez-vous, petites poupées jaunes ; nous ne froisserons pas d'un geste lourd vos membres délicats, nous n'imposerons point à votre grâce minaudante et safranée le répugnant contact de notre barbarie incolore. Triturez vos cartes minuscules, effleurez de vos lèvres peintes les fines tasses de porcelaine où fume le thé vert, bercez vos cervelles d'enfant aux dissonances gémissantes de vos tziganes de cauchemar ; nous n'aurons pas le mauvais goût d'ac-

cepter jusqu'à ses dernières limites l'hospitalité de cet Écossais d'Extrême-Orient, qui nous engage à choisir parmi vous notre volupté d'un soir.

Il est vraiment extraordinaire, notre amphitryon, dans le pantalon de soie grise mal retenu sur ses hanches étiques, et le maillot de treillis clair qu'un ruban rose noue autour de son cou. L'opium et la débauche ont usé ce corps mince et long jusqu'à la plus invraisemblable maigreur. La tête est belle et jeune, avec de grands yeux noirs profonds; les mains sont d'une finesse exquise. Brûlé, vidé, perdu, il garde un charme d'aristocratie raffinée et mourante, cinq ou six mille ans de race dégénérée.

Il est de Canton, il aime les Français, et nous affirme, avec cette indifférence patriotique qui est le propre des Célestes riches et désœuvrés, que le plus beau jour de sa vie sera celui où la France règnera sur le Kouang-toung et sur Macao, « parce qu'alors on s'amusera tout le temps ». Qu'en pensez-vous, ministres intègres? et vous fonctionnaires innombrables de l'avenir?

C'est sur cette bonne parole que nous nous

séparons de notre hôte, en murmurant entre nos dents : « Ah ! qu'on est fier d'être Français ! » et les lits à ressorts de Boa-Vista prolongent jusqu'au matin le chauvinisme de nos rêves.

Le soleil est déjà chaud à six heures et demie, quand je me lance à la recherche de la grotte de Camoëns. C'est à l'autre extrémité de la ville portugaise. Des cloches sonnent dans les églises et les couvents. Des femmes voilées glissent dans les rues presque désertes où la brise naissante berce des parfums. C'est l'heure des messes, une matinée de dimanche aux pays chrétiens, si loin, là-bas, dans l'Occident.

Au delà d'une place que m'a indiquée un vague policeman, interviewé dans un patois mêlé d'anglais et de latin, je franchis une porte cochère et je débouche dans un jardin de physionomie parfaitement privée. Des jardiniers chinois me considèrent avec étonnement. Arrive un Portugais. Je m'excuse d'avoir piétiné dans ses plates-bandes, et je lui répète une douzaine de fois le nom de Camoëns, faute de termes plus ingénieux pour lui expliquer mon embarras. Il me rassure : c'est bien un jardin public. Il faut traverser une cave, puis sous des banians très

vieux, une allée d'ombre s'ouvre bordée de massifs fleuris. Deux minutes plus tard, on est en tête à tête avec Camoëns. Sa grotte n'est qu'une arche de pierre. Il aimait s'y asseoir en face de la mer, peut-être sous les mêmes arbres vénérables où des oiseaux gazouillent ce matin et d'où pend une chevelure de lianes. Gouverneur de Macao, il venait s'y reposer de l'aridité des affaires dans les méditations de la poésie. Son buste est là, sur une stèle qui porte trois versets des *Lusiades*. La tête, dont l'un des yeux est sans regard, est fièrement modelée. C'est celle d'un soldat plus que d'un rêveur. L'histoire nous dit qu'il fut un vaillant. Il y a trois siècles et demi, il s'est assis dans cette solitude, et quelque chose d'impérissable y demeure. Des mains pieuses ont écrit sur des ex-voto de marbre quelques strophes à la gloire du poète et de Macao. Si elles ne témoignent pas du génie de leurs auteurs, elles affirment du moins la puissance émouvante du sentiment qui les inspira, ce caractère de grandeur qui s'attache à la matière du jour où le génie humain s'en est approché.

Après quelques instants de contemplation dans le silence gazouillant de cette retraite, les

rayons moins obliques, filtrant à travers les feuillages, m'ont rappelé que l'heure du départ était proche. Par les quartiers portugais un peu morts, par les artères chinoises, où s'éveille la vie exubérante à côté des bouges où dorment, encore demi-nus, presque à même la rue et sous le vol des mouches, les fumeurs abrutis par la débauche d'hier, j'ai regagné la chaloupe que le gouvernement portugais à mise à notre disposition. Macao, blanche de soleil, s'est enfoncée sous les lames vertes, et deux heures d'affreux cahots nous ont ramené au *La Bourdonnaye*, prêt lui-même à partir pour Hong-Kong.

III

Tchefou. — Les franciscaines. — Tchemoulpo.
Port Hamilton. — Fousan. — Gensan.

5 août.

Après cinq jours d'Hong-Kong dont il ne me reste que le souvenir de rêveries lassées sur les bancs du jardin public, tandis que couraient sur nos têtes les lourds nuages gris balayés par les typhons du large, nous avons appareillé pour Tchefou.

Nous emportions un certain nombre de passagers à destination des différents bateaux de l'escadre. Quelques esprits humanitaires s'indignaient de la voir réunie dans un endroit aussi insalubre, c'est-à-dire aussi dépourvu d'agré-

ments. Les souvenirs personnels d'épidémies effrayantes faisaient rage. Il est certain qu'il y avait un peu de choléra à terre; il y en a dans toute la Chine en cette saison. Quelques cas isolés se sont produits, puis tout s'est calmé.

J'ai retrouvé ici les blanches franciscaines qui me soignèrent jadis. Un mauvais harmonium remis très provisoirement en état m'a valu le titre d'ange gardien, partagé d'ailleurs avec un ouvrier mécanicien qui passait en conseil de discipline quelques jours après. Il rentrait dans la catégorie des anges déchus. Ces saintes filles sont délicieusement enfants, et si bonnes! — Une d'elles meurt du choléra pour avoir soigné nos marins. — « C'est toujours ainsi, dit doucement la supérieure de l'hôpital. Chaque fois qu'il y a une petite épidémie, une des nôtres suit les malades qu'elle n'a pu guérir. » Le même jour, notre maître torpilleur est enlevé par une phtisie galopante; et l'on creuse sa tombe à côté de celle de notre médecin de division, laissé ici il y a un an.

Les journées sont radieuses, l'été splendide. Les exercices terminés, quelques officiers jouent au tennis, d'autres flirtent avec les rares jolies

femmes de l'endroit. Mais je déteste faire nombre dans une cohue et la plupart sont d'ailleurs si loin de l'idéal qui m'est cher ! Aller chez certaines gens donne un peu l'impression de descendre chez le concierge. Je préfère la solitude du bord, par les admirables après-midi de calme où les îles dorées semblent posées sur le miroir bleu, par les beaux soirs de pourpre où le soleil se déchire aux montagnes dentelées de mauve et de violet.

Il y a parfois des nuits merveilleuses, d'un calme d'extase, dans le flamboiement de myriades d'astres réverbérés par la mer. Souverainement mesquines paraissent alors les petites agitations de la terre, là-bas, où, de home à home, chacun se jalouse et se déchire à belles dents.

Le Redoutable, parti depuis quinze jours pour Takou, est passé au large ce matin, se rendant à Nagasaki. Il nous en arrive une dépêche qui modifie le programme de nos évolutions prochaines. Brusque appareillage pour Tchemoulpo.

6 août.

Des bancs de brume nous arrêtent à l'entrée de l'archipel. Le soleil les aspire. Nous mouillons à quatre heures dans la rade immense et lumineuse. Tout est bleu : le ciel et la mer. A peine quelques flocons blancs, presque immobiles, dans la sérénité de l'azur. Le vent les balaiera demain. N'est-ce pas l'image du bonheur?...

10 août.

Nous avons appareillé de Tchemoulpo à l'aube. Au sortir du banc de brume qui nous a dérobé les îles Guérin, le crépuscule nous enveloppe de teintes mauves, violettes, rose mourant. Une houle lente vient du sud, la nuit est agitée. Au petit jour, un courant violent nous a dressés sur l'île Alceste. La mer, très dure, rend problématique l'arrivée à Sodo avant la nuit et la possibilité d'entrer à Port-Hamilton.

A sept heures nous sommes par le travers du Pinacle, roulant sur une mer énorme. La grande

houle se brise contre des falaises sombres, couronnées de landes désertes qui se perdent dans les nuages balayés. C'est un assaut furieux d'écume contre des rocs tailladés par une hache de Titan. Cela ressemble au Raz, par les colères de l'Atlantique. La mer est livide, les rochers se découpent sur les pâleurs dorées d'un crépuscule brumeux. Les montagnes sont hautes, drapées de mystère et de nuit. — Où est Velléda ?

Impossible d'entrer ; toute la nuit nous errons sur les lames en fureur. Enfin, à onze heures du matin, nous sortons des embruns, pour mouiller à l'abri des montagnes gazonnées et abruptes, où s'accrochent les tanières de villages coréens. Au fond de la baie, sous un bouquet d'arbres, s'allongent les ardoises des toits japonais de Fousan.

11 août.

La mer s'est calmée, une houle molle nous berce sous une lumière aveuglante, diffusée par un ciel gris.

Fousan est au Japon ce que nos colonies sont à la France. On n'y retrouve que peu de chose de ce qui fait le charme de la mère patrie ; toutefois, la force des traditions, l'identité du climat et le voisinage du pays du Soleil levant ont maintenu très exactement les habitudes et les mœurs des Japonais dans leurs petites maisons de nattes. Leur propreté contraste avec l'aspect sordide des demeures coréennes et de leurs habitants. Fousan est surtout une colonie militaire. En cas de guerre, tous ces pêcheurs et tous ces ouvriers auraient vite fait de revêtir l'uniforme, et, parfaitement organisés à l'avance, de favoriser le débarquement de leurs compatriotes.

J'ai fait le tour de la ville assez mélancoliquement... Au bord de la route, un Coréen d'une trentaine d'années est assis. Sur son dos : le chevalet qui sert de bât à ces bêtes de somme humaines. Ses vêtements, jadis blancs, sont couleur d'ocre. Une couche épaisse de saleté et de poussière lui noircit la peau. Il a l'air exténué. Le front dans sa main, rêve-t-il ou dort-il ? Je ne sais. Son attitude exclut toute idée d'espérance. A ceux-là, personne n'a dit : « Laissez

venir à moi ceux qui pleurent, car ils seront consolés. »

Au-dessus de la ville, dans un maigre bois sacré, se blottit sous les pins parasols un petit temple shintoïste : des escaliers de pierre sous des tories minuscules, un Japon de camelote. Dans la plaine, parmi les champs et les salades, s'éparpillent les « Maisons vertes » où vivent ces animaux méprisés à la mesure du plaisir qu'ils procurent, et qui sont des femmes, dit l'étiquette. De la laideur et, plus encore, du fard. Pourquoi le vice a-t-il besoin de ces artifices ? Cela suffit à le condamner.

Sur la grève, d'un gris terne, bordée de maisons de la même teinte neutre et attristée, la houle vient mourir plaintivement.

Bagarre sur le quai. Quatre de nos matelots se sont pris de querelle avec des sampaniers japonais, plus nombreux. Ils vont être jetés à l'eau, quand surgissent les marins du *Marco-Polo*. L'alliance instinctive des races latines amène une déroute immédiate de la race jaune, non sans fêlure de quelques crânes. Nous avons eu toutes les peines du monde à calmer l'effe-

vescence, avec l'aide des officiers italiens et de la police coréenne.

15 août.

En quittant Fousan, nous avons suivi, à une quinzaine de milles, la côte cachée derrière un rideau de brume. Le soir, clair de lune blafard sur une mer particulièrement désolée. De temps en temps, dans l'ombre, on entend la respiration bruyante d'un « souffleur ». Ils vont par bandes, comme les marsouins. Le jour, on les voit s'ébattre au loin dans l'eau bleue.

Le 16, nous atterrissons à Gensan : une jolie baie, semée d'îlots, où tout, jusqu'au village japonais, donne l'illusion d'un paysage de la Mer Intérieure. Aujourd'hui, promenade à terre parmi une population d'allure biblique. Nous avons cueilli de merveilleux volubilis jaspés sur une colline en friche. Du sommet, la vue s'étend sur une plaine fertile piquée de Coréens blancs, sur les toits de chaume, des taupinières indigènes, sur des gorges sauvages qui suggèrent des idées d'existence nomade

aux premiers jours du monde. Une familiarité édénique règne d'ailleurs dans le village, entre les caniches et les petits enfants. Il se fait, à Gensan, un grand commerce de fourrures mal préparées; mais les aspirants ont vainement essayé d'acheter un petit oursin apprivoisé, pour améliorer la ménagerie du poste.

17 août.

Le temps brumeux s'est ensoleillé. Sur la rade transformée en lac, des jonques coréennes amènent d'innombrables visiteurs. Ils ont, sous leur chapeau transparent, de bonnes figures joviales et douces. Ils ouvrent des yeux écarquillés, se penchent au-dessus des panneaux, très intrigués par les bruits qui montent des fonds, s'entassent désespérément autour des cuivres de la musique. En dépit de leurs beaux atours, quelques femmes sont prises du mal de mer. Les patriarches de chaque famille, avant de quitter le bateau, viennent nous remercier très poliment. Ce sont de braves gens, paisibles et serviabes, très arriérés certaine-

ment, mais de ceux dont on se demande si la civilisation sera pour eux un bienfait.

Nous appareillons, suivis du *Bugeaud*. La côte de Corée déroule sur notre gauche des caps et des montagnes coiffées de brume rose.

19 août.

Hier matin, à cinq heures, la division a plongé dans la brume. Coups de sifflet, de canon et de cloche, stoppé pendant deux heures. Le brouillard se dissipe; nous sommes à l'entrée de la baie Gaskhevitch : une magnifique rade bordée de montagnes nues mais vertes, semée d'îlots et de rochers sur lesquels on verse une avalanche de projectiles.

La nuit se passe dans une brume intense, où, sans se voir, le *La Bourdonnaye*, le *Bugeaud* et la *Décidée* sifflent désespérément. Cet appel rauque dans le brouillard, dans la nuit absolue, est d'une tristesse sans nom.

IV

Vladivostok. — Les Slavinsky. — Mariage d'antan. —
Vieux amis. — Cloches du matin. — Office grec. —
Un bal. — Fleurs d'extrême Asie.

20 août.

Une déchirure de la brume nous révèle l'île Kazakovitch et l'entrée du Bosphore oriental. Nous glissons sous la nappe de brouillards, entre deux chaînes vertes, creusées de criques profondes. Des guérites, des tentes, des batteries, des casernes s'alignent ou se superposent; la brume s'accroche aux silhouettes menaçantes des canons. Les Russes ne dissimulent guère leurs batteries. Ils ne perdent pas leur temps à chercher des complications inutiles et des dispositions d'une ingéniosité maniérée. Ils

montrent beaucoup de dents, et ils sont convaincus que cela suffit. L'avenir dira ce qu'il faut en penser.

« A droite toute!... » une ville apparaît, mollement étendue sur le flanc des collines, au bord de la mer. Ville d'Europe aux maisons claires, gardant sa beauté sous le deuil des brouillards. Une église érige ses clochetons moscovites, non loin d'un arc de triomphe du même style, souvenir d'un voyage du tsar actuel. D'énormes croiseurs s'entassent, murailles blanches hérissées de cheminées et de canons : nous sommes dans la Corne d'Or.

La ville s'est agrandie depuis cinq ans ; mais sa physionomie générale a peu changé. C'est surtout la population militaire et l'escadre qui se sont accrues. Une télègue m'emporte à travers la même grande rue boueuse, sur laquelle s'amorcent perpendiculairement de larges voies qui montent en ligne droite à l'assaut de la montagne, et où tout autre que les chevaux du pays serait incapable de passer. Il est curieux, cet attelage dissymétrique, conduit par un isvoschnik aux cheveux pâles et aux yeux bleus. La voiture est sale, l'automédon boueux.

Mais avec sa casquette, sa longue blouse que traversent des manches rouges, il a l'air si honnêtement abruti, qu'il m'inspire une sympathie véritable. Comme il ne comprend rien à ce que je lui dis, je le dirige du geste vers le « Café Turc », l'établissement le mieux fréquenté de Vladivostock, dont le gérant, grec admirablement peigné, parle un peu français et serre la main de tous ses clients.

Des télègues nous croisent, attelées de chevaux ardents. Ils proviennent d'un croisement d'arabes et de cosaques. Ils réjouissent l'œil, après les misérables poneys chinois. Ils marchent un train d'enfer, escaladant au trot des pentes d'une invraisemblable raideur. Ils emportent des officiers en uniforme, des civils en uniforme; tout le monde est en uniforme à Vladivostock. Les femmes seules reposent de cette obsession. Depuis plusieurs mois que nous vivons dans un horizon de poupées jaunes ou de mégères sordides, c'est une sensation exquise de voir sourire des visages européens, des visages qui pourraient être français, souvent gracieux sinon d'une beauté réelle, aussi bien sous le chapeau de la femme aisée que

sous le foulard de l'ouvrière ou de la paysanne. Et puis, la sympathie se lit dans les regards autant que la curiosité. Nous sommes de la nation amie et alliée; à trois mille lieues de la France, ce n'est pas un titre sans valeur.

Malheureusement, cela ne supprime pas la tour de Babel. Mon isvoschnik me promène sur des plateaux, où des terrains vagues alternent avec des agglomérations de maisons misérables, tourne à droite, tourne à gauche, m'égare complètement. Voici cependant le cimetière. Un de mes camarades, assassiné par des forçats évadés, y repose depuis dix ans. Des matelots sont venus m'interpeller en russe. Impossible de nous comprendre. Mon costume civil ne leur fournissant aucune indication, je quitte ce lieu mélancolique sans avoir pu découvrir la tombe. Le jour est déjà bas et gris. Un crépuscule de brumes descend à mes pieds sur la ville, et, au loin, sur les îles et sur la mer...

... Mon ami Dessiliev m'a engagé à prendre un billet de théâtre. Il y a concert russe et tableaux vivants par la troupe Slavinsky. Je découvre, non sans peine, l'Hôtel Pacifique, qui renferme à la fois une salle de théâtre, une

salle de café-concert et les logements des artistes. La jeune femme du guichet, en bonne Russe, refuse de prendre de la monnaie japonaise, et il me faut une demi-heure de manœuvres pour obtenir un billet de premier rang.

Dessiliev, qui dîne à bord, me donne quelques renseignements sur les Slavinsky. M. Slavinsky est un Russe d'excellente famille. Il possédait de nombreux serfs. Leur émancipation a réduit sa fortune; il l'a réalisée, s'est associé avec quelques amis et a organisé une troupe musicale qui a fait le tour de l'Europe. Toute sa famille en fait partie. Ils interprètent exclusivement de la musique russe. Ils jouent de petites pièces analogues à nos vieux opéras-comiques, et destinées surtout à servir de cadre à une suite de chants et de tableaux évocateurs des anciennes coutumes de Russie.

Ce soir, c'est un mariage chez les boyards, il y a trois cents ans, qui servira de prétexte à une audition de chants populaires anciens, et à une exhibition de costumes nationaux.

Le théâtre ne donne l'illusion de l'Opéra, ni par la richesse des toilettes, ni par celle de la

décoration. Peu de jolies femmes au parterre, ce qui n'empêche pas mes voisins en uniforme de plastronner. On regarde un peu l'amiral et les officiers français. Un vieux monsieur aux cheveux très longs, petit et gras, dirige avec bonhomie un embryon d'orchestre dissimulé dans une véritable fosse aux lions. C'est le maëstro Slavinsky.

Le rideau se lève sur deux boyards en train de conclure, autour de nombreuses chopes de kwass, le mariage de leurs enfants. Ce sont deux vieux compagnons d'armes, jadis illustres, dont l'un a contracté la funeste habitude de ne pas quitter les vignes du Seigneur. Il titubera pendant cinq actes ; mais, à part son épouse qui le bouscule avec une vigueur herculéenne et le crible d'apostrophes virulentes, personne ne songe à lui témoigner moins de respect. Les deux boyards ont des manteaux de soie brodée à brandebourgs d'or, et des bottes, comme tout Russe digne de ce nom. Tous les mâles qui paraissent sur la scène sont bottés, quel que soit leur âge ; et il règne dans la salle une pénétrante odeur de cuir de Russie : « Le bouquet des braves, » dit Dessiliev.

Les deux jeunes gens s'adorent, sans connaître leurs identités réciproques, les Russes d'il y a trois siècles se mariant comme les Turcs, sans présentation préalable des fiancés. Chacun d'eux, le cœur plein d'une image chérie, supplie son père et sa mère — batouchka et matouchka — de ne pas l'obliger à un mariage détesté. Rien ne prévaut contre la volonté paternelle, et les victimes se préparent au sacrifice, la jeune fille en pleurant dans le sein de sa mère, le jeune homme en prenant une figure de condamné.

Pendant ce temps, les chœurs exécutent des motifs d'une originalité et d'une poésie pénétrantes. Vieux chants mineurs et tristes des peuples nomades perdus dans le steppe sans fin, rondes joyeuses des jours de fêtes, scandées par le pas lourd des guerriers bottés, graves chants liturgiques dont les thèmes remontent aux origines du christianisme, lentes prières de voix mâles et profondes, dont pas une note aiguë n'altère la religieuse solennité. Il semble que devant cet acte du mariage s'éveille le sentiment des devoirs qu'il crée, des sentiers sévères où il engage, des souffrances

qui sont la rédemption de l'amour humain, de la mort promise au premier couple que Dieu unit. Il est admirable, ce chœur des hommes qui viennent appeler les bénédictions d'en haut sur leur jeune seigneur; admirables, ces litanies dolentes par où les jeunes filles disent adieu à celle qui fut leur plus belle compagne, et qui va devenir la proie d'un maître inconnu. Car elle est vraiment belle, la fiancée, sous la tiare ornée de pierreries d'où retombe son voile blanc. Elle porte une robe de satin brodé, largement flottante, dont le devant bleu se détache comme un scapulaire de religieuse. Elle est brune et coiffée de bandeaux. La taille n'est pas très fine, les formes et les traits sont un peu lourds; le nez relevé gagnerait à être droit. Mais des yeux noirs ardents donnent à ce visage une expression de vie puissante. Elle fait songer aux Géorgiennes et aux Circassiennes, dont la beauté légendaire n'a rien des mièvreries allongées actuellement à la mode. Le teint éclatant révèle un sang riche. « C'est une beauté russe, » me dit mon voisin, le comte S... Et certes, si ce type très caractéristique n'est pas exactement celui dont je rêve, j'admets très bien qu'il puisse

enthousiasmer des gens moins névrosés, plus sains de corps et d'esprit.

Quand elle a soupiré, d'une voix exquise, des plaintes à fendre le cœur de tout autre qu'un boyard d'il y a trois cents ans, on la conduit à l'église, puis à la salle du festin, où elle s'assied, toujours voilée, à côté de son époux. Les mères les encadrent dans des robes somptueuses, coiffées de tiaras dorées. Tous deux sont tristes comme des tombes; ils n'ont pas levé les yeux une seule fois. Leurs pères vident coupe sur coupe, hanap sur hanap. Puis les parents s'embrassent, et les deux matrones exécutent une vieille danse assez gracieuse. Elles cèdent la place à des jeunes gens. Ils se lancent dans des pas frénétiques et des voltes forcées, qui donnent une haute idée de l'élasticité de leurs genoux et de la souplesse de leurs bottes.

Changement de décor : les jeunes mariés sont seuls. Il faut pourtant bien arriver à se dire quelque chose. La jeune fille se retourne, regarde le jeune homme, soulève son voile et sourit : « Anna!... » Ils sont dans les bras l'un de l'autre. Et, tandis qu'ils s'embrassent

longuement sur les lèvres, — manière agréable-ment russe, — le rideau tombe lentement.

J'ai constaté, parmi les vieux airs slaves, d'étranges ressemblances, presque des identités, avec certains refrains populaires de Bretagne.

Le théâtre terminé, nos amis russes nous conduisent au café-concert. On soupe pendant deux heures et demie. Le champagne et la vodka coulent à flots sur des monceaux de caviar et de victuailles variées, tandis que défilent, sur la scène, des échantillons féminins de tous les pays de l'Europe.

21 août.

J'ai gravi la colline dans une télègue poussiéreuse, pour essayer de retrouver une maison où j'ai été reçu jadis, d'une façon charmante, avec mon ami d'Ussel, mort depuis. La voici, blottie parmi les arbres d'un jardin clos de palissades. Rien n'est changé dans le salon modeste et hospitalier, dont chaque détail m'était resté présent à la mémoire; M^{me} Nievodsky est

entrée, et c'est bien le même visage fin et calme, éclairé d'yeux bleus limpides. A peine quelques fils d'argent de plus dans sa chevelure. Je n'aurais pas conscience des années écoulées, si un peu de fatigue n'avait pâli et creusé les traits délicats de sa fille aînée, la faisant moins jolie et plus émouvante; tandis que la plus jeune, ma petite amie Nadège, qui courait avec des robes courtes et des cheveux dans le dos, est devenue une belle jeune fille de dix-huit ans.

Il n'y a pas eu de glace à rompre. Nous étions tous heureux de nous revoir. La causerie s'est engagée tout de suite, comme si nous nous étions quittés hier. Je retrouve cette atmosphère de simplicité affectueuse que les préjugés mondains n'ont pas gâtée. Il n'y a pas une heure que je suis là, et c'est déjà comme si j'étais de la famille : la distance a tué le temps.

Autour du samovar traditionnel, nous évoquons les amis d'antan, les visages qui me sont connus et que M^{me} N... a vus passer sur nos bâtiments à Vladivostok, les officiers russes que j'ai rencontrés ici jadis.

« Ils sont tous partis, dit M^{me} N... Ceux qui sont revenus sont à Port-Arthur. L'escadre de

Sibérie n'est plus d'ailleurs ce qu'elle était autrefois. La moitié de la marine russe est ici. Il s'est formé une société beaucoup plus nombreuse et qui se suffit à elle-même. Comme nous ne sommes pas mondaines, nous connaissons maintenant peu d'officiers. »

Ceci confirme une observation que j'ai déjà faite, sur le changement d'allure des états-majors, devenus plus élégants et plus raffinés qu'au temps où beaucoup d'officiers étaient ici dans une disgrâce relative, un caractère difficile ou quelque coup de tête ayant fait juger bon de les éloigner de Saint-Pétersbourg.

Je quitte M^{me} Nievodsky, après avoir convenu avec elle que je lui ferai ainsi qu'à ses filles les honneurs de mon bateau, et que je les retrouverai samedi au bal du cercle Naval.

... Les nuages courent sur le plateau, la rade est grise; Vladivostok, sous le suaire d'une pluie fine, semble ensevelie dans une détresse sans remède; et très mélancolique me semble la petite maison blottie dans son bouquet d'arbres, tandis que le trot rapide de ma télègue m'emporte vers la ville, vers la mer.

22 août.

Vladivostok resplendit, radieuse, sous le soleil. Un vent léger argente la rade où s'entassent les blancs colosses russes.

Quelques visiteurs en redingote impeccable et cérémonieuse nous trouvent ensevelis dans le charbon dont on remplit nos soutes. On lave cette poussière avec du Rœderer.

Ce soir des officiers vont au club Naval; on les y reçoit avec une courtoisie calme, qui ne rappelle en rien les bruyantes beuveries de jadis.

... Je suis monté sur le pont pour prendre le quart. Un merveilleux clair de lune flotte sur le silence de la rade. Pas un souffle. Une lumière de rêve. A l'orient, une légère teinte rose sourit au-dessus des montagnes, annonciatrice de l'aurore. Tout à coup la cloche d'un bateau sonne quatre heures. Sur la rade d'autres cloches répondent, argentines et douces, voix aux timbres variés, égrenant sur le soleil matinal de la terre leur prière de cristal, que

termine par quelques notes graves le bourdon de la cathédrale prochaine. Là-haut, sans doute, ma petite amie Nadège dort dans l'invisible maison que parfume un jardin plein de fleurs. La voix des factionnaires trouble un instant la paix de l'heure : « Bon quart devant ! Bon quart tribord ! » chant monotone, auquel répond un écho russe sans fin jusqu'à l'autre bout de la rade... Puis le silence retombe.

23 août.

Temps bleu et calme. Nous recevons la visite de deux pauvres institutrices françaises. Elles ont mis des robes printanières un peu invraisemblables ; mais elles sont si contentes de fouler un peu de sol français, de respirer un peu d'air de France ! Puis, ce sont des Russes, qui nous invitent à arroser l'alliance d'un thé généreux.

Vers cinq heures, Dessiliev arrive. Il est convenu qu'il me fera assister ce soir à un office russe. Il sait que toutes ces questions de religion, de rites, de liturgie me passionnent.

« Ce n'est pas pour vous convertir, » me dit-il.

Dix minutes plus tard nous sommes à la porte de l'église. Paraît une manière de pope vêtu d'une robe mauve évasée en forme d'éteignoir, et coiffé d'un haut chapeau tronconique. « Le maître de chapelle, » dit Dessiliev. Et il nous présente, en recommandant au maëstro de soigner particulièrement ses chœurs.

L'église est petite, mais soigneusement décorée à la mode moscovite, couronnée d'une coupole où l'or reluit. Le chœur disparaît derrière le gigantesque écran doré dont la porte ne s'ouvre qu'à certains moments, pour laisser entrevoir l'autel aux fidèles, et que peuvent seuls franchir les prêtres, et l'empereur, le jour de son couronnement.

De chaque côté de la porte trois panneaux se détachent sur l'or du fond. A droite le Christ, à gauche la Vierge mère, puis les archanges Gabriel et Michel. Les deux derniers panneaux sont occupés par le saint auquel l'église est vouée, et par un autre saint facultatif. Au-dessus de la porte, une icône représente la Cène. D'autres images de saints se suspendent aux piliers, et deux croix, formées de petits

tableaux carrés adjacents, portent au centre l'image du Christ. Devant chaque alvéole une lampe brûle ; devant chaque icône des cierges sont allumés.

Lentement les fidèles arrivent. Ils se tiennent debout, pêle-mêle, sans distinction de fortune ni de rang ; ils restent immobiles et silencieux, et font de grands signes de croix. Chose remarquable, et qui prouve combien la foi est vive encore chez ce peuple, il y a autant d'hommes que de femmes ; des vieillards d'allure militaire, de petits fonctionnaires râpés qui chez nous seraient inévitablement libres penseurs, coudoient les moujiks blonds en blouse et les soldats bottés.

La porte du chœur s'est ouverte. L'officiant, en chape dorée, sort, suivi de ses deux diacres, dans un nuage d'encens. Face à l'autel, il invite successivement les fidèles à prier pour l'Église, pour l'Empereur, pour la Russie, leurs parents, leurs amis, leurs ennemis, les fidèles et les infidèles, etc... toute la litanie des sujets qui peuvent tenir au cœur d'un chrétien. Et chaque fois l'assistance se signe, et, du haut des voûtes tombe, harmonieux et grave, une

sorte de *Kyrie eleison*. Pas d'instrument; rien que des voix humaines, du soprano aigu à la basse profonde, l'admirable et simple harmonie du plain-chant. Toutes les paroles sont russes : il faut que les fidèles ne prient pas seulement des lèvres. L'unité de dogme, à laquelle doit contribuer l'Église catholique dans l'emploi exclusif du latin, ne pourrait-elle être maintenue sans cette condition; et n'y aurait-il pas pour les croyants un réel avantage à prier dans la langue dont ils se servent quand ils laissent parler leur cœur?...

... Aux litanies succède la prière du soir. Dans la nef sonore, le chœur déroule largement des vagues d'harmonie, dont la beauté sobre et mélancolique emporte la pensée vers les âges anciens, vers la primitive Église, à la fois souffrante et confiante, belle de sa foi et de sa simplicité, plus que de sa puissance et des richesses où l'art a enfermé le culte comme dans une châsse inaccessible aux pauvres gens. Certes je ne crois pas qu'il faille revenir à la misère primitive; l'Église, grand corps social constitué, a des nécessités, non seulement d'existence mais de représentation, qui s'ac-

commoderaient mal de chétives mesures, des cryptes humides où s'entasserait un troupeau craintif autour d'un autel improvisé; mais qu'il me soit permis de regretter le temps où les catacombes ne retentissaient que de prières ferventes, des voix fières et douces de ceux qui se sentaient près de mourir, où l'on n'allait pas à l'église comme au théâtre, pour exhiber des toilettes matinales, écouter les profanes et forcément peu émouvants oratorios du maëstro à la mode.

Ce plain-chant russe diffère un peu de celui auquel nous sommes accoutumés. Il n'est ni plus beau ni moins beau. Certains rythmes sont inattendus et plus sauvages. Ils sentent le steppe et l'Asie. « Ils ont pourtant été conservés dans toute leur pureté archaïque », me dit Desiliev. Mais en somme, c'est d'Asie que nous est venue la lumière; Constantinople a été longtemps le foyer de l'Église grecque; quoi d'étonnant à ce que l'on reconnaisse dans ces chants comme un écho des harmonies étranges et mélancoliques qui semblent le son de la vie dans les pays d'Orient, que l'on retrouve pareilles dans leur monotonie mineure, sous la trame

plus ou moins fantaisiste des airs turcs, arabes, kurdes, hindous et chinois, de Damas à Samarcande, à Nankin et jusqu'au Japon.

Après la prière du soir, c'est une traduction russe des psaumes de David : les vêpres proprement dites, chantées par le chœur invisible, puis un équivalent de notre *Gloria in excelsis*. Les voix se déroulent sur un registre plus étendu. La mer d'harmonie se dilate dans l'obscurité des voûtes, d'où les voix descendent, de plus en plus ardentes, de plus en plus immatérielles. Lentement la nuit s'est faite au dehors, et, dans la petite église où s'épaississent les ombres, les croix latérales ont jailli des ténèbres, dessinées par les lampes des alvéoles ; les figures du Christ et des saints, l'or des icônes resplendissent dans la lueur des cierges plus brillants. Parmi la foule tout entière debout — car dans les églises russes, comme en Espagne, il n'y a ni chaises ni aristocratiques prie-Dieu réservés, — les formes deviennent vagues ; il n'y a plus d'êtres de tel ou tel sexe, de telle ou telle classe ; il n'y a plus que des chrétiens, des âmes ferventes d'où monte un murmure de prière, dans le souffle des voix qui

chantent, dans l'orage des cloches maintenant déchaînées sur nos têtes, suprême appel de l'homme vers Dieu à l'heure où le monde s'enfonce dans la nuit.

On a apporté l'Évangile sur un pupitre autour duquel se tiennent l'officiant et les diacres, des popes blonds aux longs cheveux, à têtes de Christ; et les fidèles vont baiser le Livre avant de se retirer. Nous y sommes allés ensemble, D... et moi. Un instant plus tard, nous étions dans la rue, sous le ciel déjà plein d'étoiles, et je remerciais mon compagnon de l'impression de foi simple et grande qu'il m'avait donné l'occasion de ressentir.

Dessiliev m'a traîné chez un charcutier, sous prétexte de manger des sandwiches au caviar. Nous sommes loin de Nice, de Rumpelmayer et de Vogade. Au moment où je mets le pied dans l'embarcation qui doit me ramener à bord, il me jette dans les bras un paquet de friandises russes. « Pour votre souper, c'est excellent! »

A huit heures et demie, exode général vers le cercle Naval. Je ne puis être libre qu'à onze heures, et je pénètre dans les salons au mo-

ment où le concert vient de finir. Je retrouve Dessiliev. — « Venez ! je vais vous présenter à une jeune fille charmante. »

C'est une très jolie brune, aux yeux splendides. Assise sur la scène de la salle de concert, elle domine les couples tourbillonnants et ne s'y mêle pas. « Je ne danse pas, je suis un peu fatiguée. » La chose me paraît naturelle, quand j'apprends qu'elle était hier avec l'amiral S..., dans une visite à des charbonnages qui s'organisent à quelques heures d'ici. Un torrent subitement grossi a failli noyer trois des chevaux de l'escorte, et M^{lle} W... a dû traverser debout sur la selle d'un cheval à la nage, tandis qu'à côté d'elle, la soutenant, traversaient également à cheval et à la nage, les deux aides de camp de l'amiral. M^{lle} W... a vingt ans. Elle est venue de Pétersbourg pour passer quelques jours avec son frère qui est ici. C'est si simple ! il n'y a que la Sibérie à traverser. Je lui demande ce qui la retient à Saint-Pétersbourg. Elle me répond avec tranquillité : « Je me suis lancée dans la pédagogie. » Effrayant, ce mot dans cette jolie bouche.

« Mais oui, me dit-elle, je dirige un établis

sement d'instruction, une école de petits garçons, et j'ai cent cinquante élèves. Ça m'occupe beaucoup. »

Voici l'ingénieur des charbonnages. Il a vingt-six ans, il dirige une exploitation très considérable et a déjà été à la tête de sociétés minières en Europe. Rien n'étonne ces Russes, et c'est ce qui fait leur force. C'est un peuple jeune, surtout, c'est un peuple qui jette sa jeunesse en avant et n'attend pas, pour engager un homme dans une entreprise qui exige de l'audace et même de la témérité, que l'âge ait glacé en lui toutes les qualités qui l'auraient fait réussir.

Je n'ai quitté la charmante pédagogue (voilà un substantif et un adjectif qui jurent bien ensemble) que pour retrouver mes amies d'il y a cinq ans. Les hasards d'une mazurka m'ont amené entre les deux jeunes filles. L'aînée m'a dit avec une grâce exquise : « Vous êtes entre deux sœurs, mais comme vous devez regretter que ce ne soient pas les vôtres ! » — Et nous avons causé du passé avec une fraternelle confiance, d'un bal où j'étais venu promener dans cette même salle mes aiguillettes d'aspirant.

Aujourd'hui, l'atmosphère n'est plus la même, elle est plus officielle et moins familiale. Il y a trois fois plus de monde, plus de jolies femmes, plus d'élégance et plus de fleurs. Dans cette serre chaude, un peu fiévreuse, l'œil le moins exercé peut suivre le développement de flirts très intenses : Vladivostok est tout à fait civilisée.

Le souper ne s'est terminé qu'à trois heures du matin. Un sampan nous a reconduits, Des-siliev et moi, sur la rade calme. Les étoiles commençaient à pâlir, le *Gromoboï*, prêt à appareiller, jetait des torrents de fumée. Le plus aimable des officiers russes a disparu dans son immense bateau, et j'ai regagné ma couchette monastique.

24 août.

Pas pour longtemps, d'ailleurs. Je suis de quart ce matin ; il pleut des Russes à bord, l'équipage fraternise énormément.

Il fait un radieux soleil, un temps de fête. Des ombrelles claires ont apparu sur l'appon-

tement de l'amirauté, et je suis allé chercher M^{me} Nievodsky et ses filles. M^{lle} Marie est vêtue d'une robe beige, serrée à la taille par un ruban gris perle. Son col fin et ses poignets minces émergent d'un flot de dentelles, et, sous l'ombrelle d'un blanc rosé, son visage a repris les fraîches couleurs d'antan. Elle soutient le voisinage de sa sœur — « aux belles joues » — comme eût dit Homère. J'éprouve une joie grande à les voir à bord, chez moi, à goûter ce charme d'amitié lointaine qu'elles m'apportent. Leur présence donne une sympathie inaccoutumée à ces choses austères qui constituent le cadre de notre vie de marins. Nous avons bu du thé russe, feuilleté un peu de musique française, trop nouvelle pour avoir atteint encore cette extrémité de l'Asie; puis je les ai ramenées à terre, dans un bain de soleil, de jeunesse et de divin printemps.

Les Russes ont organisé cette après-midi un concert exclusivement militaire, avec le concours de la troupe Slavinsky. Ils ont invité cinq cents de nos marins. Il y en a le double des leurs. Cela dédommagera nos équipages de la réclusion qu'on a dû leur imposer à cause du

choléra. Ils étaient tellement navrés de ne pas descendre à terre ici. Il y en avait qui faisaient des économies depuis deux mois, pour célébrer l'alliance. Les voici. Ils défilent en musique, aux acclamations de toute la ville. Ils sont enchantés. On parlera de cette fête au retour, à Paimpol, à Ploubazlanec et même à Landerneau.

Maintenant, la rade est calme, la mer s'alanguit dans l'air embaumé du soir. Des barques la sillonnent, où des femmes et des enfants chantent, des fleurs à la main. Elles acclament le *La Bourdonnaye*, et quelques-unes crient : « Vive la France ! » Il y a encore des gens à qui ce cri met un frisson dans le cœur.

Le théâtre du bord nous donne un Courteline assez réussi. Il y a des officiers russes au parterre. On fait monter les marins qui les ont amenés. Ovation, délire. Les Russes veulent nous entraîner à terre, à minuit, après le dernier toast. Nous sommes tous fatigués, et comme on a oublié de s'entendre, chacun répond : « J'ai le quart de minuit à quatre ». Ils s'en amusent beaucoup et finissent par décider quelques intrépides.

25 août.

J'ai encore gravi la colline, et j'ai été accueilli dans la petite maison grise avec des démonstrations d'amitié charmante. Il y a là un lieutenant de vaisseau et sa femme, sœur d'un officier que j'ai connu jadis. Ils ont une délicieuse petite fille turbulente et blonde.

Nous avons fait un peu de musique, joué quelques pages de Tchaïkovsky. Dans cette atmosphère affectueuse et simple, je n'ai pas l'impression d'être le voyageur inconnu qui passe. J'y sens quelque chose de plus stable que les relations superficielles qui sont la monnaie courante de notre vie, ce charme de douceur féminine qui va droit au cœur des grands enfants que les marins restent toujours un peu, qui nous repose de l'austérité du service, de la brutalité fatale d'un voisinage exclusivement masculin.

Nous sommes allés sur la véranda. J'éprouve quelque mélancolie à songer que c'est probablement pour la dernière fois que je contemple cet admirable panorama de la ville et des îles

noyées de soleil. En bas, dans le jardin public, la musique de l'escadre joue. Des bouffées d'harmonie montent jusqu'à nous. Toute la société élégante de Vladivostok est là ; mais elle ne m'attire guère. Nous avons parlé du voyage que M^{lle} Marie va faire en Russie, pour s'y reposer quelques mois. Je manifeste l'intention de rentrer en France — mais plus tard — par le transsibérien ; et elle me dit avec simplicité : « Quel dommage que ce ne soit pas dans un mois ! je serais partie avec vous. »

Et moi aussi, je trouve que c'est dommage, car si je dois traverser cette solitude, il m'eût été doux d'avoir une amie à protéger et à conduire, de sentir un bras s'appuyer sur le mien avec la confiance d'une sœur.

J'ai savouré jusqu'au soir la tranquillité des heures, dans ce cercle charmant. Dans les yeux de la blonde Nadège, je sentais la curiosité de cet Occident qu'elle ignore, et vers lequel les navires emportent ceux qui passent, au delà de l'horizon inexorable de la mer : la mer qui réunit et qui sépare, qui désespère et qui console, dont ne peuvent plus se passer jamais ceux qui l'ont aimée une fois.

J'ai descendu la pente, les mains pleines de fleurs. La petite maison a disparu dans la verdure. Un canot m'a ramené, en rasant l'arrière de la *Rossia*, où la musique jouait, pour les invités de l'amiral Skrydlof, ses morceaux les plus discordants ; et j'ai donné un fabuleux pourboire au nocher, pour faire plaisir à quelqu'un sur cette terre où j'ai passé quelques-unes des meilleures heures de mon exil.

25 août.

A dix heures du matin, nous pivotons lentement sur l'eau calme, au bruit des Hymnes russes et des Marseillaises. Nous sortons de la rade par la passe occidentale. J'ai reconnu sur la véranda amie les silhouettes claires des jeunes filles. Vladivostok s'est développée tout entière avec ses maisons en cascades sur les pentes, et, tant qu'il a été possible d'apercevoir la ville, j'ai distingué la petite touffe d'arbres sombres, d'où hier, ensemble, nous avons regardé la mer.

CINQUIÈME PARTIE

AU FOUGI-YAMA

A Madame la Comtesse L. Zóltowska.

I

Dans le train. — Nagoya. — Les cloisonnés. — Le temple d'Higashi. — Toyo-Kwan. — Les guéchas — Mademoiselle Jouet.

28 août.

Départ de Tsourouga à sept heures du matin. La ligne suit une vallée aux verdure veloutées et profondes, et notre attention s'arrête alternativement sur le paysage qui défile et sur la famille japonaise qui partage notre compartiment. Deux femmes d'une trentaine d'années, dont l'une nourrit un exquis bébé jaune aux yeux ronds, et une jeune fille vêtue de la robe courte et du tablier des étudiantes. Elle est coiffée à l'européenne, et ses escarpins trahissent une civilisation mélangée. Elle n'est pas jolie, mais elle a des bras fins, des gestes

d'une grâce délicate, et les bruyants propos de Z. l'effarouchent visiblement.

Les montagnes franchies, la voie ferrée débouche dans les plaines du lac Biwa, dont la nappe argentée apparaît un instant à Nagahama.

A Maïbara, changement de voiture. Plus de mousmés... Des guerriers et des fonctionnaires, d'une laideur indiscutable et d'une élégance officielle, rivalisent de courbettes à l'égard d'un vieux gentleman bavard, aux gants immaculés. Un coup d'œil sur sa valise nous apprend que c'est le vicomte Matsoudaira qui revient du couronnement d'Édouard VII.

Notre intérêt ne se partage plus ; il est tout au paysage : un décor charmant de montagnes et de bois, où de coquets villages se blottissent dans la verdure sombre. Voici Gifou, patrie des éventails et de la pêche au cormoran. Non loin d'ici, la cascade de Yoro attire des milliers de pèlerins et de baigneurs. Un pont de fer enjambe la Kisogawa ; le château de Nagoya érige son quadruple étage de pagode au-dessus d'une mer de toits gris. Du belvédère de l'hôtel, où nous a conduits une rue large comme la

« Ginza » de Tokio, l'œil embrasse toute la ville, et découvre au milieu d'une apaisante verdure le grand temple d'Hongwanji. Il s'arrête avec complaisance sur les boutiques d'en dessous, où des mousmés demi-vêtues brodent et tissent, et, sans s'effaroucher de l'indiscrétion, engagent immédiatement une conversation de sourires, de petits saluts et de gestes sympathiques. Mais l'heure des aubades est passée et ce n'est pas encore celle des sérénades. Un soleil de plomb nous en avertit. Cette idylle, à trente mètres du sol, nous aura du moins donné la force d'âme nécessaire pour éconduire un vieux ratatiné — baigneur de l'établissement — qui nous offre des esclaves pour la sieste.

Nagoya est célèbre par ses cloisonnés. A vrai dire, il ne s'agit pas ici d'émaux. La décoration purement métallique des vases d'argent rentre-rait plutôt dans le domaine des damasquineurs, n'étaient les colorations obtenues par des procédés de cuisson spéciaux, qui donnent à ces vases l'ardente transparence des plus beaux flammés. C'est aussi à Nagoya que l'on trouve les porcelaines de Seto ou d'Owari; Seto étant

un groupe de villages, à quinze kilomètres d'ici, où vit tout un peuple de potiers.

Malheureusement, les sentiments qu'inspirent un bel objet de collection à des amateurs qui touchent 240 francs par mois s'expriment exclusivement par les mots : « trop cher, — too dear — amari takai ; » aussi les marchands sont-ils complètement désillusionnés à notre sujet, quand, pour nous détacher des biens de ce monde, nous prenons le chemin de l'Higashi Hongwanji.

Un temple somptueux bâti dans l'enceinte d'un ancien palais. Des toits géants, peuplés de corbeaux, posés sur des charpentes ciselées qu'emprisonne un filet de métal, écrasent le rêve d'or entrevu dans les interstices des colonnes, au delà du large perron où causent quelques dévotes, au delà du parvis de nattes où les fidèles se prosternent en récitant le chapelet d'Amiddah. Le dieu est debout, statuette sombre, hérissée de rayons, dans le tabernacle d'or d'un merveilleux rétable. Une spirale d'encens monte vers lui d'un brule-parfums doré, posé sur une table de laque, entre deux fleurs de lotus d'or. C'est encore d'un nuage d'or

couvrant les deux panneaux du fond que deux kakemomos font jaillir le fondateur de la secte et un autre moine célèbre, tandis que, sur le parquet laqué, deux précieux coffrets de vieille laque s'étoilent de « monnes » dorés. Une balustrade relie les colonnes qui précèdent le chœur, fermant au public les deux rangs de nattes réservés aux prêtres. En haut, sur une frise de bois ajouré, des anges d'or s'envolent parmi les fleurs et les phénix du paradis d'Amiddah, ce paradis mystérieux qui n'est pas une conception bouddhiste, et qui vient peut-être des premières traditions chrétiennes apportées par saint Thomas dans l'Inde ou le Thibet. D'autres sculptures racontent des légendes miraculeuses. Elles sont d'une finesse exquise, et s'harmonisent cependant avec la prodigieuse charpente, qui fait des temples japonais une œuvre puissante à l'égal de nos cathédrales d'Occident.

Le deuxième temple, que la coutume des Hongwanjis juxtapose au premier, est plus petit et moins riche ; mais il possède deux panneaux, où des rochers et des ponts aux arches sveltes s'enlèvent avec une rare profondeur de perspective sur la matité d'un fond doré d'icône.

Maintenant, le soleil bas filtre entre les colonnes du grand temple, allumant des clartés mystérieuses dans le sanctuaire d'or, faisant jaillir d'un vol immatériel les anges du « ramma ». Une paix profonde tombe sur les rares fidèles à genoux dans l'immense parvis. Ils marmottent de sourdes prières. Lentement un gong résonne, plus sourd encore; voix grave, venue on ne sait d'où, qui semble parler de fatalité et de désespérance à ces pauvres gens, tournés vers un dieu inconnu qui ne s'est pas révélé aux humbles et aux déshérités.

Dans la cour éclatent les rires et les cris de joie d'enfants multicolores... Nos kouroumas se précipitent avec de grands gestes, en vociférant tous à la fois. Tandis qu'ils nous regardaient visiter le temple, un voleur a dérobé le parapluie de S. et son indicateur... Nous nous détachons de plus en plus des biens de ce monde.

Un chemin court sur la lisière de la ville. D'un côté, les premières maisons émergent de la verdure des jardins, de l'autre, c'est la campagne, les rizières, les verts et les mauves languis dans le soir qui tombe, et, par les sentiers,

des groupes de femmes qui reviennent des champs.

Voici Toyo-Kwan, la tchaya élégante. Un jardin minuscule, aux arbres en miniature, aux ponts de poupée, aux étangs faits pour des fées enfantines. Çà et là des lanternes de pierre dans les buis taillés; d'autres, en papier, sous les tonnelles où se font les dînettes d'amants.

Mais la maison est hors de proportion avec les détails du jardin. La salle où nous attendons ce soir les guéchas commandées tout à l'heure a trente mètres de long. De multiples théorics de danseuses peuvent se développer sur ces nattes irréprochables, qu'entoure une colonnade au parquet laqué ouverte sur un balcon. Pour l'instant les deux lampes allumées ne servent qu'à faire valoir la profondeur de l'ombre. Elle serait religieuse sans cette nuit bleue qui la pénètre, sans ce bruit léger de cigales et de rainettes qui nous apporte du jardin l'éternelle vibration de l'été japonais. Les lanternes au loin semblent des lucioles, des vols de clarté passent, et l'on ne sait si l'on a rêvé.

Voici de la lumière, du thé, des gâteaux, des nésans qui se prosternent, les guéchas. Elles

sont dix ; quatre toutes petites, fleuries comme le printemps, quatre aux robes plus graves : les musiciennes, dont on apporte les chamécens dans des fokousas brodés ; enfin deux d'âge intermédiaire, danseuses ou guitaristes suivant le jour, fraîches comme deux roses, et dont l'une est d'une grâce infinie. Elle s'appelle Omotcha-San : Mademoiselle Jouet. Ah ! l'exquis ovale de ce visage, et les beaux yeux de velours humide ! « N'est-ce pas qu'elle est ravissante ? » me dit l'hôte — un vieil entremetteur qui a tout de suite deviné ma faiblesse, avant même que soient finies les révérences et les présentations. Mais c'est bien vite fait d'épuiser les phrases admiratives que je sais par cœur, d'offrir un kashi ou un fruit glacé qu'on effleure d'une lèvre distraite. La petite tête brune a repris son impassibilité souriante, et cherche des rêves bien plus loin dans la nuit bleue, quand elle s'aperçoit que je ne comprends pas son gazouillement, et que nos paroles n'ont plus de sens, après avoir manqué d'imprévu.

Et voici la scène illuminée ; les quatre musiciennes assises dans le fond, les six autres devant, prêtes pour la danse, Omotcha-San au

milieu, délicieuse. Frémissements d'éventails et ruissellement d'écharpes, ondulations de corps fins et souples voluptueusement offerts ou refusés, avec la grâce que mettrait une fleur à se dérober aux caresses d'un papillon; enroulement des robes autour des jambes serrées, comme la spirale des vagues autour d'une ondine, pour que la femme ait l'épanouissement capiteux d'un bouquet, fuites amoureuses, abandons charmants, coquetteries et révérences; puis, brusquement, prosternation simultanée des six danseuses : le rideau tombe et elles sont auprès de nous.

Omotcha-San ne remontera plus sur la scène. Elle reste près de moi, tandis que les maïkos exécutent une danse paysanne d'un rythme très gai, puis s'agenouillent pour chanter des psalmodies lamentables, en s'accompagnant du tsoutsoumi et du taïko.

« Sais-tu, petite Omotcha, que je pars dans deux heures pour escalader le Fougi-yama? » Ses doux yeux noirs brillent. Elle veut bien venir avec moi. Pour un rien ce serait moi qui resterais.

Et puis?... Elle serait ma maîtresse d'un

soir, parce que les guéchas sont toutes des petites sœurs de Danaé; et je m'en irais demain, avec l'impression de ne pas avoir été compris, d'avoir profané un rêve et flétri un bouquet sous prétexte de le respirer... Adieu! petite Omotcha, demain je serai dans la montagne, dans l'air vierge où les faiblesses de ce monde inférieur n'ont pas droit de cité; j'emporterai de toi la vision d'une de ces fées jolies qui parfois se penchent sur notre sommeil et s'évanouissent au premier désir qui les effleure, et je pourrai brûler là-haut l'encens d'un autre rêve que la souillure de celui-ci aurait écla-
boussé.

Sur la porte de la tchaya, elles nous ont dit adieu avec des gazouillements et des révérences infinies, et j'ai baisé la petite main d'Omotcha, en regardant une dernière fois son fin visage trembler dans la clarté de la lanterne de mon djin.

Une heure après, je me débats contre des milliers de moustiques, dans le wagon plein à étouffer qui m'emporte vers Soudzoukawa.

II

Sudzukawa. — Yoshivara. — Le Fougi. — L'ascension.
— Forêt ruisselante. — Le refuge. — L'aurore. —
Le cratère. — Les treize provinces. — La descente.
— L'auberge de Gotemba. — Une nuit agitée.

Le jour s'est levé sur les collines de la province de Sourouga. Des nuages roses flottaient dans le ciel pâle, les verdure éclataient de fraîcheur; brusquement, sur la droite, a paru la mer.

Voici la Fougi Kawa : un mince filet d'eau dans un lit ridicule d'ampleur. Elle ressemble à l'embouchure du Var. Un employé très attentionné me brosse, m'époussète, m'astique et finit par me déposer avec ma valise dans une petite gare déserte : Soudzou Kawa. Où est le

tramway indiqué par le guide? Je ne vois rien. Impossible de retrouver le mot japonais qui désigne cette sorte de véhicule, et nul ici ne comprend l'anglais. Je découvrirai l'objet de mes recherches trop tard naturellement, aussitôt le marché fait pour une djinrikcha qui doit me conduire à Omiya par une route toute en ornières. Mes djins atteignent péniblement Yoshivara, coquette petite ville, qui s'éveille parmi les baquets où chacun barbote avec ingénuité; puis ils demandent la permission de prendre un raccourci. Le chemin est charmant; il s'enfonce dans des ravins où bruissent des eaux limpides sous des bambous soyeux, et traverse des villages de contes de fée.

Brusquement dégagé des nuages qui s'amoncelaient sur ses pentes, le Fougî-yama apparaît. Du coup, j'ai compris que les Japonais en aient fait un dieu. Avec son manteau de lave et sa robe de forêts largement déployée en traîne verte, il se dresse magnifique et sombre dans la clarté du matin, si haut qu'il faut lever la tête pour apercevoir la cime violette coiffée d'une vapeur lumineuse, piédestal géant d'une Babel que les hommes n'ont pas osé édifier, roi des

montagnes qu'il écrase, Sinaï fabuleux où, dans le flamboiement des éruptions antiques et des aurores sur la neige, l'imagination des poètes a évoqué la grande déesse, Amatérace, l'aïeule du Japon et de ses empereurs. Il n'y a pas une montagne au monde dont l'isolement donne une pareille impression de grandeur. Le pic de Ténériffe lui-même, sur l'horizon de la mer, n'est pas aussi vertigineux. Ses flancs sont moins abrupts, il ne monte pas d'un seul jet vers le ciel. Aujourd'hui il n'y a pas de neige; pendant deux mois de l'année le cône immense reste nu et sombre, dans sa cuirasse de lave bleuie par l'éther.

Lentement nous gravissons les premières pentes, coupées de ravins et de bois. Là-haut, les nuages enroulent en s'élevant leur caresse de lumière autour de la montagne. Mes djins n'en peuvent plus. Un nouveau coolie se joint à eux pour me conduire directement à Mourayama (littéralement : le village de la montagne) où commence la réelle ascension. Ils n'y parviennent pas; les sentiers sont détestables. C'est totalement à pied que j'atteins à dix heures un petit temple blotti sous des cèdres

séculaires avec quelques maisons. Le déjeuner exclusivement japonais et très inférieur que l'on me sert dans une tchaya minable, sous les yeux de tous les enfants du voisinage, m'inspire une envie irrésistible de quitter au plus vite ce mélancolique séjour. On m'amène un cheval et un guide. Celui-ci portera ma valise jusqu'à Gotemba, de l'autre côté de la montagne. Plus de trois mille mètres d'ascension avec vingt-cinq kilos sur les épaules, sans compter la douzaine d'œufs durs, que j'emporte par défiance de l'hospitalité qui nous attend dans les refuges de pèlerins. Tout cela pour trois piastres, moins de huit francs.

En route! Cris d'enfants, révérences de toute la maisonnée. Mourayama disparaît; nous dépassons des bois et des cultures. Les essences se transforment, les chênes succèdent aux bambous. Sur nos têtes, les nuages venus de la mer s'amoncellent et s'assombrissent. Nous les atteignons. Les vapeurs froides courent à travers les clairières, s'effrangent aux buissons. Dans l'ombre qui se fait, dans ce crépuscule d'hiver où les plantes pleurent, c'est une chevauchée macabre de spectres éperdus. Ah! la joie de

trouver dans une maison de gardes une flambée claire et du thé bouillant!

Tous les sentiers de pèlerins qui conduisent au Fougi sont jalonnés de refuges de ce genre. Chaumières dans la forêt inférieure, elles se transforment jusqu'à n'être plus que des terriers de lave sur le cône dénudé. A partir d'une certaine altitude, elles ne sont habitées que dans la belle saison, et encore pas toutes; mais on y trouve toujours de l'eau pour se rafraîchir et des bûches pour se réchauffer.

Le brouillard s'épaissit. Des futaies magnifiques s'y estompent. Des hêtres centenaires jaillissent de fourrés d'herbes et de fougères. Hélas! à leur contact la brume se condense; et c'est la pluie, ruisselante, diluvienne, acharnée. Mes hommes ont déployé une petite natte sur leur dos. Leur chapeau conique les abrite mieux que mon méchant parapluie. Le chemin devient torrent. Des crapauds innombrables se traînent dans les flaques. Voici un nouveau refuge. Il faut se séparer du cheval. Nous sommes à huit heures et demie du sommet. Il n'est que trois heures, et il fait presque nuit, un crépuscule lamentable et noyé. Montons!

essayons de franchir cette carapace de nuages. Allons vers la lumière.

Mon guide a assuré la valise sur son dos, et nous voilà seuls dans la forêt sacrée, une forêt de Norwège suspendue sur un fjord, une forêt de légendes où les Walkyries doivent chevaucher. Il pleut, il pleut toujours. Nous sommes dans l'eau. Nous suivons le bord d'une coulée de lave. Forêt et ravin, au-dessous de nous, s'enfoncent dans l'invisible. Un refuge!... Trois pèlerins s'y chauffent, autour d'un brasier sur lequel chante une marmite d'eau pour le thé. Accueil aimable, échange de phrases polies. Nous avons dépouillé nos vêtements pour les installer sur des baguettes de bambous au-dessus du foyer, après les avoir tordus. Nous sommes transis. Je me mets littéralement dans le feu. Dès que nos hardes sont convenablement fumées, en route!

Deux fois j'ai cru entrevoir une lueur bleue : la voûte grise s'est inexorablement refermée. L'ascension devient de plus en plus pénible. C'est la région des mélèzes et des bruyères. Puis les arbres disparaissent. Plus rien que la lave brune et humide, çà et là tachée de vert

par de maigres touffes de lichen. Il est six heures. A travers la brume blafarde on sent venir la nuit. Nous sommes trempés jusqu'aux os. Le vent glacial a retourné mon parapluie et nous fouette au visage une pluie d'épingles. Une hutte de lave apparaît. Je n'en puis plus, je veux m'y arrêter. Mais elle est inhabitée. « Un peu plus haut, me dit le guide, nous trouverons le gîte et le couvert. »

C'est une nouvelle hutte confondue parmi les blocs noirs. Les brouillards passent dans une galopade effrénée. Ils dansent un sabbat mortel autour des pentes éperdument abruptes. Franchissons la porte basse. Les murs de lave sont intérieurement revêtus de bois ; le toit de zinc est protégé des éboulements par une épaisse couche de lave. Au milieu du plancher, un carré est réservé pour le foyer. On y jette quelques sarments, et une fumée intense nous prend à la gorge, car il n'y a pas de cheminée. On allume en mon honneur une petite lampe sans verre. Tout grelottant, je jette mes vêtements mouillés, j'endosse tout le contenu de ma valise : gilet sur jersey, veston sur veston. Au bout d'une heure la chaleur revient : il était

temps. Quelques œufs, du riz, une soupe d'algues, du thé bouillant nous raniment. Ces braves gens installent sur les nattes tout ce qu'ils ont de matelas et de « ftons », et je m'y insère tout habillé, après un coup d'œil sur l'extérieur où gémit un vent polaire, le long des laves noires, au-dessus de l'insondable abîme de brouillards. Lentement le feu s'éteint, faute de bûches. Mon guide tousse, je lui donne mon manteau. Je me réveille à trois heures. On gèle; tout le monde tousse. La porte se coupe d'une fente dorée. Serait-ce l'aurore? J'ai jeté tous mes ftons sur le groupe grelottant qui s'apaise et s'endort, et je sors de la hutte. Les pentes noires montent vers un invisible sommet; mais, dans le ciel infiniment pur, les étoiles s'éteignent une à une.

A mes pieds, c'est la Terre. Plaines et montagnes sont enveloppées d'une buée légère : le voile de fiançailles de l'aurore. Des nuages mauves se traînent avec langueur; une bande d'or cerne l'horizon incertain. Peu à peu les contours se précisent : le dessin des forêts, les sinuosités des rivières, la dentelle des sommets inférieurs. Les verts et les roses pâlissent et

s'argentent. Dans l'immense troupeau de nuages que je domine de ce merveilleux balcon, une émotion semble régner. Lentement ils s'ébranlent de l'ouest à l'est, vers le soleil levant. Ils dégagent l'Ashitaga violet, s'attardent avec des nonchalances sur les monts d'Idzoumo, s'entassent en flocons neigeux sur les montagnes de Myanoshita et d'Hakoné. Des brumes dorées le disque en fusion émerge. Sur Mousashi, sur Sagami, les vapeurs roulent en vagues roses et mauves, tandis que sur le massif d'Hakoné elles deviennent d'un blanc éblouissant. La baie de Sagami brille comme un bouclier d'argent, et, dans les lointains noyés de lumière, des miroitements furtifs, quand les nuages se déplacent, trahissent la baie de Tokyo.

Un immense rayonnement descend de l'astre sur le monde qui s'éveille, et remonte vers lui des vapeurs lumineuses, comme l'encens de cette terre du Soleil Levant vers le dieu qu'elle s'est choisi. Cette splendeur magnifique de l'aurore, c'est la prière du matin de l'Empire des Fleurs. Elle monte dans le silence le long des flancs de la montagne sacrée. Elle est faite de

l'adoration prosternée des plaines, des montagnes et de la mer, du recueillement de millions d'êtres confondus dans cette immensité. Plus de maisons, plus de villages, plus de villes; mais le sentiment de la vie intense qui circule et s'épanouit dans un délire de joie, qui monte enivrer de beauté l'âme des dieux invisibles. Dans ce merveilleux silence des hauteurs, plein de voix pour qui sait entendre, on se sent moins petit, moins périssable; on partage leur ivresse, l'âme se dilate, il semble que l'on trempe un instant ses lèvres au nectar qui fait immortel.

Plus de pensées mesquines, plus d'agitation vaine. La mer, l'éternelle fiévreuse, semble figée là-bas dans une éternelle immobilité bleue. La transparence matinale des eaux trahit le mystère des profondeurs. N'était la frange d'argent qui dessine d'un trait invariable la baie de Sourouga et les caps de l'Idzou, on ne saurait où s'arrête la terre; on ne distinguerait pas les îles des ondulations sous-marines. C'est à peine si celles-ci semblent plus lointaines, glacées de bleu comme par un air plus épais.

Nous devons être à près de trois mille mètres. Nous avons dit adieu à la hutte et à nos hôtes, et repris notre ascension par un sentier sinueux qui se perd souvent parmi les nappes de lave pétrifiée. Une coulée profonde descend à droite vers les forêts, lit d'un ancien fleuve incandescent. Le soleil est déjà haut. Nous sommes loin de la température glaciale de la nuit. La montée, presque verticale, devient pénible. Nous croisons des pèlerins qui descendent. Quelques-uns sont plus chargés que mon guide; ils ont l'air de déménageurs. On échange des « ohai-hos » sympathiques, puis ils disparaissent dans les profondeurs d'en dessous.

A chaque abri, nous nous arrêtons pour boire une gorgée. Les huttes ne sont pas habitées; mais, sur les cuves enterrées jusqu'au bord et couvertes de planches, on trouve des bols de porcelaine ou de laque, et l'eau est d'une délicieuse fraîcheur.

Un suprême effort à travers un chaos de lave nous fait atteindre le sommet, et je me laisse tomber sur le « tatami » du refuge pour dormir un quart d'heure, en dépit de l'insistance des Japonais qui l'habitent pour nous vendre de

petits souvenirs : bâtonnets, amulettes, etc... tout comme dans un pèlerinage d'occident.

Il y a deux ou trois huttes au sommet du Fougi. Actuellement, une vingtaine d'ouvriers en construisent une beaucoup plus grande, avec des planches et des madriers qu'ils ont dû monter de la forêt. Cet embryon de hameau se groupe autour d'une cour commune où les pèlerins, mêlés aux travailleurs, causent joyeusement. Ils sont une quinzaine, venus d'un peu partout pour gravir la montagne sainte. Tous des visages aimables et rieurs.

Derrière les huttes le cratère apparaît : une dépression conique de cent cinquante à deux cents mètres de profondeur, d'environ six cents mètres de diamètre, que dominant des pics noirs. Les parois sont faites de cendres, de lave et de scories. Sur la muraille occidentale un petit glacier ne fond jamais complètement. Il faut une heure pour faire le tour, en gravissant le pic de Kengamine, le plus élevé, où les pèlerins se rendent pour voir le lever du soleil.

Le coup d'œil est féérique. Derrière vous, le sombre entonnoir silencieux depuis deux cents ans ; devant, l'abîme vertigineux, le tapis vert

du Nippon déployé comme une carte en relief ; Kai, Sourouga, Totomi, Shinano... les treize provinces d'où l'on peut voir le Fougi, avec leurs montagnes enchevêtrées, leurs rivières qui serpentent et leurs lacs. Les deux flaques d'eau de Motosou et de Shogi semblent deux améthystes dans un écrin de velours. La Fougikawa déroule son ruban bleu avec mille caprices. Des transparences lointaines révèlent encore des eaux sous les nuages qui viennent de l'horizon. Ils s'entassent sur la Terre des fleurs, et montent lentement dans la lumière. Seul le Komagatake les troue de son aiguille de granit vers le nord-ouest, tandis qu'au nord surgissent dans une robe de vapeurs l'Asana-Yama, et, plus loin, plus pâle : le Nantaïzan. Vers le sud, l'Ashitaga s'est écrasé dans la verdure. La presque île d'Idzou, dégagée des nuages qui la voilaient, apparaît dans toute sa splendeur. Les caps flottent sur la mer transparente, et, aussi loin que la vue peut s'étendre, jusqu'à l'horizon vague parce qu'il est trop éloigné pour la faiblesse de nos yeux, c'est elle : la mer, toujours ; la belle immensité bleue qui donne des nostalgies de fuite sans fin, le Paci-

fique, où sont les îles merveilleuses. Quelques petits nuages, flocons blancs perdus dans l'azur, voguent comme des voiles de rêve vers cet horizon de chimères. Comme nos rêves, hélas ! ils s'évanouirent avant de parvenir. Du moins, par-dessus cet océan de vapeurs et de vagues, par-dessus les continents invisibles, par-dessus les hommes, j'envoie une pensée fidèle à ceux que j'aime, là-bas, au delà des brumes bleuâtres d'où les chers visages viennent sourire à mon souvenir.

Nous avons achevé le tour du cratère, découvert sur un monticule de l'est un petit observatoire météorologique aux constructions de lave, suivi la crête extérieure de la montagne, au-dessus des pentes vertigineuses qui dominant Soubashiri, et traversé un plateau hérissé de cairns élevés à la mémoire de Jinzo. Quelques libellules voltigeaient, moins diaprées, aux teintes moins brillantes que leurs sœurs d'en bas, qui vivent parmi les fleurs. Elles sont les hôtes de la cendre et de la désolation.

Il est midi ; les nuages montent, aspirés par le soleil ardent. Déjà quelques-uns passent au-dessus de nous, emportés par le vent d'ouest.

Les flocons blancs qui moutonnaient sur les monts d'Hakone se sont dilatés et nous cachent les pentes inférieures, vers Gotemba. Nous apercevons le sentier qui dévale jusqu'à deux mille mètres au-dessous de nous.

Après l'absorption d'un bol de bouillon au riz en compagnie des travailleurs, nous descendons. C'est d'abord un escalier de lave, en vagues tourmentées, dont les arêtes déchirent les chaussures. Cinq cents mètres plus bas il faut obliquer à gauche, pour éviter la boursouffure parasite de l'Hoeïzan. Dès lors nous enfonçons jusqu'aux chevilles dans la lave pulvérisée qui revêt tout ce côté de la montagne. Impossible de glisser; aussi le sentier descend presque en droite ligne. On ne marche pas, on se laisse tomber. J'abandonne dans un refuge une paire de souliers complètement anéantie. Des Japonais sont là qui vont monter. Ils sont, nous disent-ils, à six heures et demie du sommet. Il y a à peine une heure et demie que nous l'avons quitté. Déjà le géant nous écrase de sa hauteur, et le cône sombre se perd dans les nuages.

Une heure plus loin voici la verdure, d'abord

des touffes éparses, taches claires sur la lave rouge, puis la forêt où se blottit la jolie tchaya de Torobo. La route devient une allée. Sur le bord du plateau qui sert de socle à la montagne, la vallée nous apparaît, verte et charmante, barrée par les montagnes d'Otome, derrière lesquelles se cache Myanoshita.

Gotemba est encore à deux heures; on devine le village parmi les touffes vertes de la plaine. J'ai l'impression, comme le lévrier de Münchaüsen, d'avoir les jambes usées jusqu'aux genoux. « Un cheval, mon royaume pour un cheval ! » Impossible de se procurer la moindre monture. J'en aurais trouvé il y a une heure, mais le prix m'avait semblé alors exorbitant. Comme il y va de ma dignité de Français de ne pas paraître fourbu, je recommence à marcher d'un pas rapide qui devient en quelque sorte mécanique. Mon coolie ne suit plus; un petit Japonais qui lui vient en aide est obligé de courir. A six heures, nous atteignons enfin Gotemba.

Je voudrais repartir immédiatement à cheval pour Myanoshita, où m'attire l'espoir d'un bon lit et d'un dîner réparateur. Mais c'est à plus de

trois heures de marche ; personne ne se soucie de m'y conduire ce soir. Force m'est de coucher ici.

L'auberge Gotemba-Kwan est d'ailleurs assez engageante. Tout le personnel féminin me conduit vers la cuve de bois, où la température de l'eau s'unit à ma pudeur naturelle pour me faire devenir rouge comme un homard. Là, chacune vient s'assurer *de tactu* que la couleur relativement blanche de mon épiderme n'a rien d'artificiel. Grande satisfaction dans l'assistance après cette constatation. J'endosse un kimono fleuri ; j'insinue mes pieds dans les courroies de « zoris » toutes neuves, mes dernières chaussures étant absolument hors de service ; et, mollement étendu sur les nattes fraîches, je savoure un petit dîner japonais, tout en bavardant à grands coups de dictionnaire avec une nêsan très empressée.

Ma chambre donne sur l'esplanade de la gare et sur une rue perpendiculaire. Des lanternes s'allument, les papotages et les claquements de socques montent de la foule agitée. Un marchand passe, portant des cages pleines de cigales qui font un charivari infernal.

Après m'avoir posé une foule de questions pleines de sollicitude auxquelles je n'ai rien compris, on m'installe un lit japonais où j'essaie vainement de trouver le repos. J'ai les nerfs trop tendus. Je fais apporter bière sur bière, limonade sur limonade, thé sur thé. L'hôtel est en révolution. Qu'est-ce que je peux bien avoir?... Euréka! ils ont trouvé... et l'on m'amène en grande pompe la fille de la maîtresse de maison. Elle s'assied sur ses talons et baisse les yeux avec timidité, pendant que sa mère bien-aimée me détaille toutes les perfections de cette suprême « poire pour la soif ». Dix-huit ans, toutes ses dents, et la précieuse qualité dont Mahomet garantit la persistance aux houris de son paradis.

Il ne manquait plus que ça!... Mais elle est laide à glacer un Casanova! Figure de pleine lune, jambes en tire-bouchons... Sans compter que je ne crois pas à sa vertu. — « Non, vraiment... merci... impossible... trop fatigué. » — « Comment, ce n'est que ça? mais justement elle vous frictionnera!... Et puis c'est si gentil deux têtes sur le même oreiller de bois. — Non, non et non!... » J'ai bien assez de raisons pour

ne pas dormir. — « Mais!... — Assez! j'ai soif... qu'on m'apporte de la limonade! Quand tu serais la reine de Saba!... »

Au bruit de la discussion tout l'hôtel est arrivé. C'est vraiment paradoxal, ce saint Antoine vingtième siècle, mollement étendu dans une robe à fleurs sur une pile de matelas, dans un cadre de tentateurs que Téniers n'aurait pas inventé. Personne ne comprend rien à mon obstination de mauvais goût. Mademoiselle Aurore — car elle s'appelle Aurore, cette fleur du soir — a levé sur moi des yeux pleins de candeur attristée. On apporte trois bouteilles de limonade. Je lui tends une coupe; elle la repousse avec mélancolie. Alors je bois les trois bouteilles coup sur coup. Et devant cette preuve irrécusable de détraquement mental, tout le monde se retire avec des révérences très polies.

Seul! enfin seul!... Eh bien, non! Les voilà qui reviennent. Elles portent un grand papier à couvrir de renseignements. C'est pour la police. Ah! que ce peuple est perfectionné! Encore une invitation discrète à ne pas laisser échapper une occasion unique de goûter la vie

japonaise jusqu'au dernier degré de son intimité, et enfin... « le bruit des pas se perd dans la maison immense. »

Quand après une nuit de lutte sans trêve avec les moustiques, le bain chaud du matin pris avec le même cérémonial que la veille, et mes chaussures japonaises suspendues à l'arçon de ma selle, j'appareille au milieu des « sayonaras » et des prosternations, j'aperçois l'objet de mon refus assis sur ses talons qui me suit d'un œil morne; il me vient un regret de ne pas l'avoir gardée, un éventail à la main, pour chasser les visiteurs importuns; et, dans un attendrissement rétrospectif pour les services qu'elle aurait pu me rendre, je la prie de me conserver son estime, et le reste, comme Pénélope, pour le jour où je repasserai. — Sayonara! sayonara!...

III

Otome-toge. — Myanoshta. — Le Mikado. — Vers Nagoya. — Esprit de contradiction d'un policeman. — Flirt et moustiques. — Yamada. — Les temples shinto. — Abura-ya. — Retour. — Matsouri à Tsourouga.

Lundi 31 août.

Le paysage est baigné d'azur matinal. Les eaux limpides bruissent sous les ramures fraîches. Les buissons sont roses de fleurs. Un parfum d'herbe et de campagne sauvage caresse les narines. Des paysans passent, conduisant des ânes chargés de foin. Par le sentier qui serpente nous montons vers le col d'Otome-toge. Au-dessous de nous la vallée se creuse ; les premières pentes du Fougi dévelop-

pent un immense tapis vert brodé de verdure plus sombres; et au-dessus, dominant de toute la hauteur de son cône de lave le banc de nuages roses qui flotte sur les crêtes de Soubashiri, le géant se dresse dans l'air bleu, splendide.

Au col d'Otome il faut mettre pied à terre. La descente est trop abrupte; les chevaux nippons n'ont pas le pied des tarbais. Je considère avec effroi mes chaussettes à orteil séparé et mes « waraggis » de paille. Il faut s'exécuter. C'est sur des aiguilles que j'arrive au bas de la pente: mais j'ai eu un éclair de vue sur le lac d'Hakoné merveilleusement calme dans son bassin de collines vertes, et les cigales chantent à pleine voix dans les herbes et dans le soleil. Impossible de penser à autre chose qu'à la beauté de vivre.

Le pays est exquis. Un bois de rêve aux essences fines me conduit jusqu'aux pentes des montagnes où la Harakawa a taillé sa fissure profonde. On s'élève au flanc de la gorge, jusqu'au moment où l'œil découvre la charmante vallée où se blottissent Miyagino et Miyanoshta. Là, nouvelle descente à terre, nouvelle dégringolade dans les cailloux.

Ma chaussure barbare ne me permet pas de fréquenter l'hôtel anglais ; le sourire des misses coiffées de chanvre fait reculer ma timidité. Une hôtellerie japonaise est là. On m'y comble immédiatement de soins et de révérences ; à la suite de quoi j'essaie vainement de me glisser dans l'eau bouillante de la salle de bains. Il faut que ce peuple soit relié en cuir imperméable à la chaleur.

Myanoshta est un joli village, comme on en trouve dans les sites les plus courus des montagnes d'Europe. On y vend des curiosités et des souvenirs, en particulier du bois laqué par un procédé spécial qui imite la porcelaine coquille d'œuf. Mais il y a trop d'Anglais, c'est trop encaissé, j'y étouffe. En route à trois heures pour Youmoto.

Mes djins s'arrêtent brusquement. Quelque chose sur la route les empêche de passer. Ils ont esquissé des prosternations qui ont failli me précipiter de mon véhicule, puis ils restent comme des statues de sel. « Eh bien ! quoi ? — Mikado ! — Hein ? — Mikado... » Il y a sur la route un petit bourgeois de pain d'épice, précédé d'un policeman ganté de blanc à la barbe

en éventail. Derrière lui, un groupe de femmes en toilettes claires se presse autour d'un berceau monté sur pieds à roulettes. C'est le souverain de l'Empire des fleurs et sa petite famille. « Go ahead! » — Mes djins restent figés. — Ah! mais non! Est-ce qu'il va me faire manquer le train? Je m'agite avec une telle frénésie que S. M. Mutsu-hito daigne s'apercevoir de ma légitime impatience et fait signe à son policeman de me laisser passer. Je lui ai voué une reconnaissance éternelle.

Suite de la même dégringolade à toute vitesse le long du gave qui murmure et qui écume sous des ombrages touffus, et arrivée à Youmoto, tête de ligne du tramway d'Odawara. Une demi-heure d'horripilation à voir des Anglais débarquer avec des valises très confortables et des alpenstocks prestigieux, au milieu d'une cohue de pousse-poussemen, dans un cadre de petite Suisse truquée, déshonorée d'affiches et de bouteilles de whisky.

A six heures enfin, descente sur Odawara. Je me lie d'amitié avec un des employés du tramway; il me donne son adresse, sa carte, sa photographie et une leçon de japonais.

A Kodzou je saute dans un sleeping, et plantureusement nourri d'un « bento » (bento, bento, masamoune, bento!)* je dors jusqu'à Nagoya, quatre heures du matin.

A la gare, léger incident. Descendu sans connaître le nom d'un hôtel japonais je cherche vainement dans mon Guide sous un bec de gaz. La foule s'ameute : la police arrive. — « Japanese yadoya ! — Iye, Iye, répond le représentant de l'autorité, Nagoya hotel ! — Non, non ! nippon no yadoya. — Iye, Iye ! — Si, si. » — Devant mon obstination, le policeman indique Yamada-Hôtel.

Une demi-heure après, je suis sous cloche dans une chambre japonaise, enfermé dans une moustiquaire immense avec une quinzaine de moustiques colossaux, des géants de l'espèce, soigneusement entretenus pour l'agrément du voyageur. Ils sont quinze ; la partie n'est pas égale. Je renonce à dormir et vais me plonger dans le bain, sous l'œil bienveillant et la main toujours curieuse de quelques nêsans.

* Cri des marchands de comestibles dans les gares. Le bento est un petit repas composé de riz bouilli et d'algues, que l'on vend dans des boîtes de bois blanc.

Toute la matinée se passe à causer avec une petite Japonaise. Elle me demande de l'emmener avec moi à Yamada. Amour, amour, voilà bien de tes coups ! C'est un minuscule laideron mélancolique : je refuse. Mais, ayant convenablement acquitté la note et offert le « cha dai* », je pars suivi des prosternations de toute la maison, et muni d'une recommandation pour l'aubergiste de là-bas. Mon kourouma me met dans le train avec mes bagages, et refuse le moindre pourboire.

Cinq heures de chemin de fer m'amènent à Yamada. Il pleut des hallebardes. Je roule une demi-heure dans une djinrikcha dont la capote ne me laisse rien voir. On me dépose dans une auberge très propre. Prosternations. Je présente ma lettre : reprosternations. On m'introduit dans une chambre assez belle. « Quel traitement désirez-vous ? Première, deuxième, ou troisième qualité ? — Ichiban, ichiban ! comme un prince... Quel sera le prix de ce traitement somptueux ? — Deux piastres cinquante. » (Sept à huit francs !)

* Cadeau pour le thé.

Au retour du bain, drapé dans un kimono brodé de fleurs, je suis introduit dans la plus belle chambre d'Aboura-ya. Elle est située dans un pavillon isolé qui ne renferme qu'elle et la salle de danse. Un panneau à tirer, quelques piastres à répandre, et je pourrais, de mon lit, voir comme dans un rêve de petites créatures peintes et merveilleusement vêtues, mimer les danses voluptueuses ou sacrées de ce vénérable pays d'Isé. De la véranda, on domine une vallée sauvage et verte, d'où monte la vibration éternelle des cigales et des grillons.

Les pieds chaussés de socques de bois, un vaste parapluie japonais déployé sur ma tête, je roule au trot de mon kourouma vers le Naikou-san, le temple sacré d'Amaterace, mère des empereurs, dont ses enfants seuls ont le droit de franchir le seuil.

C'est dans un bois de cryptomérias, vieux de milliers d'années, plus vénérables que ceux de la Sainte-Montagne de Nikko, au fond d'un parc admirable, où les pèlerins viennent se purifier aux eaux limpides de la rivière Izoudzou, que le temple se blottit.

Avant d'y parvenir, on longe, sous les arbres,

des chapelles, des kiosques où les danseuses sacrées miment les danses antiques de Kagoura et de Ise-hondo. Une palissade nous arrête, dont un factionnaire garde l'entrée. On peut franchir la première enceinte. On s'arrête devant le voile blanc qui ferme la porte de la seconde. Seuls les membres de la famille impériale ont le droit de passer. C'est pour avoir soulevé de sa canne ce voile, au temple de Gekkou, que le ministre Mori fut assassiné, il y a treize ans, par un fanatique que le peuple japonais vénère comme un martyr.

Les planches espacées qui forment la deuxième palissade laissent facilement voir une cour de galets fermée par une troisième enceinte. Au delà apparaissent les toits des chapelles accessoires, et enfin celui du saint des saints : le sanctuaire d'Amatérace, aux antennes étranges, à l'arête surmontée de cylindres transversaux dont le fond est doré. Pas d'autre ornement, d'ailleurs ; une simplicité archaïque et voulue, qui n'est pas sans grandeur.

C'est ici le foyer du culte shintoïste. Bien que ces temples soient reconstruits tous les

vingt ans, ils sont pareils à ce qu'ils étaient aux premiers siècles du Japon, et devant leurs formes un peu barbares, blotties dans le silence de ce bois sacré, un passé mystérieux s'évoque ; toute l'énigme d'une race, une histoire, une religion, des légendes, une âme que nous ne comprendrons jamais.

J'achète quelques curiosités de marbre travaillé, puis je rentre à l'hôtel pour échapper à la torture de mes socques de bois. J'y regarde, penché sur le balcon de laque, le soir gris noyer lentement la vallée sous la brume continue. La nuit vient. On apporte des lampes, de petits plateaux laqués, un solennel repas de huit ou dix mets. Leur délicatesse s'harmonise avec cette chambre aux nattes blanches, aux frais panneaux, aux enluminures discrètes, sur fond d'or. La maîtresse de maison vient causer un instant. Sa voix est douce, étrange, une sorte de gazouillement lointain. On dispose un lit merveilleux sous une moustiquaire immense. Le matelas est si joliment brodé qu'il s'en faut de peu que je ne l'achète. On emporte les lampes ; les nésans ferment les panneaux qui claquent, et je reste seul dans ce coin sauvage.

et exquis du vieux Japon, bercé dans un rêve où le chant des cigales accompagne les mouvements légers, la grâce fugitive et les gestes mièvres des petites danseuses aux robes fleuries, au visage peint.

Dès l'aube, c'est la fuite en kourouma vers le temple de Gekou. Le parc est beau, mais il ne m'offre rien que je n'aie admiré la veille au Naïkou-san.

Une journée de chemin de fer à travers tout le Nippon me ramène à Nagahama. Pour me délasser des éternelles verdure de paravent et des montagnes en pains de sucre qui défilent à la portière, une délicieuse mousmé dévide des écheveaux multicolores et croque des pommes à belles dents.

A Maïbara, je m'aperçois avec mélancolie que la marée est basse dans mon portefeuille. Il faut renoncer aux cormorans sacrés de l'île Chikoubou et rentrer à Tsourouga. Une foule en délire s'y agite, sous les milliers de lanternes du Matsouri. Comme toutes les fêtes locales se ressemblent, que l'on soit en France ou en Extrême-Asie, vous me dispenserez de vous y conduire. Vous y retrouveriez, derrière les hu-

blots d'un diorama, tous nos députés et tous nos ministres; ce n'est pas la peine d'aller les chercher si loin. Ils vous apparaîtraient ceints d'une épée redoutable, en uniforme d'amiral suisse ou de général haïtien, et il ne vous échappera pas combien ce déguisement militaire est contraire à la civilisation et au bon sens.

SIXIÈME PARTIE

DANS LE SUD

A Clément de Maugny.

I

Amoy. — Quarante jours en baie d'Along. — Tanagras d'ambre. — Tchín et Ngno. — Nymphes des rochers. — Nam-Lout. — Hai-Phong. — Hanoi. — Le grand Lac. — Éléances et vanités coloniales.

4 octobre.

Le Japon ne nous a pas gardés. Nous avons connu une dernière fois les vents mornes et la jaune nudité du Petchili, puis les horizons imprécis des bouches du Yang-tse.

Ce matin, à sept heures, notre ancre tombe devant Kou-lang-seu. Une île tourmentée, hérissée de blocs noirs. Quelques villas dans la verdure tropicale rappellent Macao. Des montagnes déchiquetées barrent l'horizon. La ville d'Amoy est en face, sur la terre ferme. De l'aveu même des Chinois, c'est une des plus

sales du Céleste-Empire. Quatre-vingt mille âmes y possèdent une conscience plus ou moins vague de leur immortalité. La nuit dernière, un incendie a détruit plus de cinq cents maisons et fait, nous dit-on, cinq mille victimes. Si ce chiffre est exagéré, il donne du moins une idée exacte de la densité chinoise.

Le commerce est entre les mains des Chinois et des Japonais, au détriment des Anglais qui, chaque jour, perdent du terrain devant l'éveil industriel des Asiatiques. Il y a ici deux cents Européens. Les Français sont cinq : deux ménages et un célibataire. Quand on sait qu'Amoy est la tête de ligne du câble français de Tourane, qui libère le Tonkin de son antique servitude aux câbles britanniques, on est impressionné de voir combien le nombre de nos colons est en rapport avec l'importance de la colonie.

Il est facile de faire le tour de l'île, mais je souhaite à ceux qu'entraînerait dans cette voie le désir de boire du lait, du vrai lait, d'être plus heureux que nous dans la recherche de la première vacherie modèle installée en Extrême-Orient. On ignore encore, en Europe, le dédain

aristocratique des Chinois pour un breuvage que la nature destine logiquement à des veaux et qui tient une place si importante dans notre alimentation sans pudeur.

Décembre 1902.

Les amabilités des Anglais, qui veulent se faire inviter à l'exposition d'Hanoï, ne nous ont pas retenus plus de quinze jours dans les délices d'Hong-Kong. Ils ont suffi à affirmer que nous nous éloignons chaque jour davantage des mœurs perverses et si polies de la Régence, pour nous parer de cette simplicité vertueuse et rustique qui convient à une robuste démocratie.

Nous étions mûrs pour vivre à la campagne : le Faï-tsi-Long nous a ouvert ses chenaux et ses solitudes.

Quarante jours en baie d'Along... à bien des points de vue, cela rappelle le jeûne dans le désert. Distraction unique : le rowing et les bains de mer. Le peuple des sampans nous prend régulièrement à l'assaut aux heures des

repas. Peu à peu, ils nous deviennent tous familiers, depuis la jolie marchande d'oranges aux yeux noirs mouillés, jusqu'aux minuscules bébés qui poussent des cris affreux. Quand les petites Annamites défilent, leurs corbeilles sur la tête, on va quelquefois les attendre près de la coupée, et ce sont des : « B'jou, cap'taine, » et d'aimables sourires et des gestes fins. Plusieurs de ces femmes sont gentilles et d'une certaine élégance de formes. Z... les déclare « charmantes », mais il est si facile à charmer ! Elles sont habillées avec des haillons exagérément sordides et elles chiquent trop de bétel. Cependant leur costume est gracieux, et de jolies gorges pointent sous la pièce d'étoffe qui dérobe la poitrine dans l'entre-bâillement de la robe.

Les enfants sont de plus en plus choyés par l'état-major et les hommes. La petite noyée de juin, devenue une fillette rieuse et resplendissante de santé, est l'objet des plus grandes faveurs du commandant. Il l'appelle la « mère la joie » et lui donne des morceaux de sucre ; aussi se précipite-t-elle sur lui avec des cris délirants, dès qu'elle l'aperçoit. Le capitaine de

frégate manifeste plus de sympathie pour un petit garçon de six ans, moins évaporé, à physionomie grave et un peu triste, que nos hommes ont habillé en marin, puis en quartier maître de manœuvre. Ngno et Tchín sont les deux préférés. Ils ne se jalourent pas, d'ailleurs ; mais Tchín, délicat, est d'une susceptibilité prodigieuse. Il a boudé toute une soirée parce que, après lui avoir fait cadeau d'un ocarina, on lui avait interdit d'en jouer sur l'arrière, pour ne pas déranger l'amiral.

Ces petits mettent un peu de gaieté dans notre vie monotone et son décor mélancolique. A la sympathie dont on les entoure, il est facile de reconnaître le besoin souvent inconscient, presque toujours inavoué, qui nous torture tous, marins, exilés, sans affection et sans foyer. Autour des deux plus favorisés, une foule d'autres se pressent aux heures des repas. Ils dansent, sur l'arrière, des rondes folles, en criant comme des perdus. Personne ne les arrête, même quand ils deviennent ennuyeux. Ils éveillent tant de souvenirs ou tant de rêves ! Ils préservent ce bateau d'être « la ruche sans abeilles, la maison sans enfants ».

Tchin est peu à peu devenu un des personnages du bord. On lui a acheté un fusil de treize sous, avec lequel il fait l'exercice comme un pupille. Il assiste aux « couleurs », dans les rangs de la garde et siffle sur le bord à l'amiral, à côté du maître de quart. Il fait de l'escrime à la baïonnette avec les fusiliers. Il a un grand sabre et présente, sous toutes ses armes, un aspect véritablement martial.

Ngno possède des robes riches, une ceinture dorée, un serre-tête de soie. Elle a un peu l'air d'une hétaïre égyptienne. Mais elle se livre à une foule de gambades, panachées d'éclats de rire, qui ne permettent pas de la prendre au sérieux. Sa renommée reste intacte, malgré la ceinture.

L'autre jour, Tchin s'est fait mal au pied. Le docteur l'a pansé; puis, l'immobilité étant de rigueur, on ne l'a pas laissé venir à bord, à l'heure du dîner. D'où désespoir et plaintes déchirantes. Nous passions en yole près du rocher sous lequel s'abritent les sampans; nous sommes allés le consoler. Ah! quel gros chagrin! et comme il sanglotait!... Mais il est redevenu très sage.

Parmi les autres personnalités annamites, il y a mon fidèle Nam Lout, un sampanier qui parle français, qui est honnête et dévoué et qui a souvent servi de guide à mes amis B... et C..., jadis, au temps du *Vauban*. Ces temps-ci, les bateaux de guerre se faisaient rares, et la misère le menaçait. Sur la recommandation de B..., j'en ai fait mon sampanier particulier.

Autres curiosités de la tribu : Thi-ba et Thi-mot, deux jeunes Annamites dont la complaisance ne connaît pas de bornes, et qui se tiennent constamment à la disposition des héliophiles, désireux de restituer l'âge des nymphes dans le décor des grottes et des rochers. Elles ont la macabre manie de venir offrir leurs services toutes les fois que nous nous dirigeons vers la petite plage du cimetière, élue pour nos bains. Et il y a des gens que ce voisinage avertisseur de la vanité des plaisirs de ce monde n'empêche pas de leur trouver quelque attrait. Mon extrême orientalisme et mon amour de l'idylle ne vont pas jusque-là, je l'avoue. Les sentiments simples des bergers de Théocrite sont aussi loin de moi que la Sicile de la baie d'Along.

Il y a de merveilleux couchers de soleil dans cette baie, à l'heure où nous revenons de nos baignades ; des couchers de soleil où la lumière se divise en immenses faisceaux d'or, tandis qu'une mer ensanglantée s'immobilise au pied des rocs violets.

Quelquefois nous partons pour une après-midi entière : Nam Lout connaît les îles où se cachent sangliers et chevreuils, le secret des criques silencieuses, des cirques où l'on pénètre par des tunnels tapissés d'algues glauques, portiques mystérieux où se glisse le dragon des légendes, et qui ne sont accessibles aux hommes qu'à l'heure perfide du jusant. Ou bien ce sont des ascensions dans les rochers à pic, où nous nous hissons péniblement, au risque de nous casser le cou mille fois, tandis que les Annamites y rivalisent d'agilité avec les singes et les bouquetins.

Nous avons quelques ancêtres dans ces îles. Il y en a des petits qui sont gris, et d'autres de plus grande taille et qui sont noirs. On leur tire des coups de fusil, mais on les manque toujours — par respect filial.

A travers l'archipel circule parfois une sil-

houette blanche : c'est le *Bengali* qui fait de l'hydrographie. J'y ai pris passage un jour jusqu'à Hai-phong.

Aucun attrait dans cette ville mélancolique et morne, sinon morte, au moins en léthargie jusqu'à ce que le creusement du Cuanam-Trieu ait ouvert son port aux grands navires. Hanoï a absorbé le commerce ancien, attiré les bourgeois et les fonctionnaires. Le nouveau chemin de fer qui unit les deux cités traverse le riche delta aux rizières immenses, aux villages blottis derrière des haies de bambou. C'était autrefois la défense contre les tigres; mais aujourd'hui, les fauves ont reculé dans le haut Tonkin.

Le pont Doumer — dix-huit cents mètres de treillage en poutres d'acier — vous jette par-dessus le Song-Coï dans le faubourg de Gia-lam et la capitale des Lé.

Hanoï est une belle ville. Elle donne une idée réconfortante de ce que pourrait être la colonisation française entre des mains actives, sous une autorité désintéressée. Hélas! qui réalisera cette utopie!

Les rues sont larges : de véritables boule-

wards. Les arbres n'ont pas encore eu le temps de s'y développer comme à Saïgon ; mais, dans quelques années, la ville sera aussi belle que sa rivale de Cochinchine. Toutefois, l'idée de l'hiver tonkinois a fait adopter un système de construction un peu étriqué, qui ne répond pas aux exigences d'un été plus brûlant que celui du Donnaï.

C'est d'ailleurs la Cochinchine qui a payé sa capitale au Tonkin. Pendant des années on a, paraît-il, pris douze millions sur les revenus d'une province pour arrondir le budget de l'autre, et la première en a souffert. Cette somme vient, me dit-on, d'être réduite à six millions. Mais les impôts sont déjà écrasants. Il y a trop de fonctionnaires. Chaque gouverneur amène des protégés, et la métropole expédie des victimes électorales à dédommager d'urgence. Il n'y a pas de place : on en crée une. Le budget est grevé d'autant. L'Annamite est un citron à presser. Faut-il s'étonner que l'on arrive à s'en faire détester ? Ce serait pourtant une si belle chose que l'autorité et l'influence à prendre sur ces populations douces et soumises. Un résident honnête, zélé et bon ferait des merveilles.

Mais chacun travaille pour soi, et tous peut-être pour le Japon.

Le moindre fonctionnaire veut jouer au grand seigneur, avoir chevaux, voiture, payer à sa femme des toilettes dont elle accablera ses rivales au Jardin botanique et autour du Grand Lac. Il y a plus de trente ans que nous sommes en république; on nous le répète sur tous les tons, et je reconnais qu'il est parfois impossible d'en douter, si la diversité des idées qui nous dirigent est la preuve de la multiplicité des têtes dont elles émanent; mais le sentiment de l'égalité républicaine n'est pas moins un mythe qu'au premier jour; il semble même qu'une des conséquences immédiates du régime ait été de développer les tendances aristocratiques, les prétentions à faire caste qui sommeillaient jusqu'alors dans le cœur placide des bourgeois. « Tous dauphins de France, maintenant ». On le leur a dit, et ils n'en ont pas douté. S'ils s'en étaient tenus là! Mais ils ont voulu s'en donner les gants. Noblesse oblige.

Et l'on ne vit plus que pour éblouir. Comme, de tout temps, les colonies ont été le miroir grossissant des vices des métropoles, c'est ici

que cette rage s'affiche, dans cette promenade du jardin botanique, sous les arbres merveilleux, dans cette splendeur des crépuscules rapides où passent les attelages de chevaux menus que conduisent des grooms minuscules. Autour de ce kiosque où la musique militaire s'évertue, on serait mal venu à dire à cette foule de petite ville de province qu'Hanoï n'est pas une grande capitale et que son jardin n'a que de lointains rapports avec le bois de Boulogne. Les marchandes de lorgnettes y jouent les duchesses, et les femmes de résidents sont au moins princesses du sang. Et devant la vanité de ce gonflement, devant la fausse élégance de toutes ces boutiquières affolées de luxe, il vous prend une mélancolie et une sensation navrante d'éloignement. C'est Paris, c'est Nice qui passent dans les brumes bleues du souvenir, pareilles à ces brouillards transparents, baignés de clartés lunaires, qui dorment au crépuscule sur les nappes dorées des étangs, sur les eaux rouges du Song-coï. Quand les dernières clartés du jour se sont évanouies, quand la lune seule brille dans le ciel pâle, au-dessus des massifs délicats des bambous, on se laisse emporter

avec délice à travers la campagne fraîche et tranquille; rien n'y trouble votre rêve que le passage silencieux des petites Annamites qui reviennent du travail, fines et gracieuses sous le chapeau rond immense en fibres de cocotiers. La vision s'évoque alors de ceux qui se sont fait tuer pour conquérir à la France cette terre si belle, et l'on pleure sur ceux qui peut-être auraient su l'y faire aimer.

II

Le Si-Kiang. — Canton. — Commerçants et boutiques. — Le temple de Chosing. — Les cinq cents Bouddhas. — En palanquin. — Jardins et palais. — La pagode des Fleurs. — Sur les murailles. — La cité de la Mort. — Course à l'abîme.

Comme le soleil se couchait derrière les îles, le large ferry-boat a quitté le quai de Hong-Kong. Une lutte de vitesse s'engage immédiatement avec deux autres vapeurs, dans l'archipel sinueux qui encombre l'entrée du Si-Kiang. Cette région était jadis un nid de pirates. Malgré les Anglais, ils n'ont pas disparu, mais ils ne s'attaquent plus qu'à des jonques sans défense.

Peu à peu la nuit se fait. Les feux des navires

et des petits ports s'avivent; les silhouettes sombres des montagnes découpent le velum bleu étoilé. Sur l'avant, les passagers, mollement étendus dans leurs rocking-chairs, goûtent la fraîcheur de la brise. Dans la baie lumineuse du salon des premières, une silhouette gracieuse s'encadre de temps en temps : quelque jeune miss, au sentiment musical bien britannique, qu'attirent les glapissements d'un phonographe odieux.

26 octobre.

... Des clameurs nous réveillent. Il fait grand jour. Enserrant un étroit arroyo, des maisons « baignent dans l'eau leurs pieds de bois ». Quelques minutes plus tard, la petite île de Shameen nous accueille parmi ses constructions anglaises, propres, correctes et confortables, luxueuses même, bordées de gazons soignés. Il suffit de franchir un canal fourmillant de jonques pour se retrouver en terre céleste. A l'ombre des arcades, nous glissons sur le pavé gras. Une fissure dans le bloc des maisons

nous ouvre les rues de la « Ville extérieure ». Plus spacieuses que celles de l' « Inner-town », elles sont encore hautes et étroites. Il règne une pénombre éternelle sous les myriades d'enseignes rouges, jaunes, vertes, pendues au bout de longues perches, sous les auvents de papier huilé, sous les innombrables lanternes de toutes dimensions, de toutes matières et de toutes couleurs.

L'identité de la marchandise rapproche les boutiques. Le système de la corporation doit sévir dans ce pays du passé. On se croirait à Tunis; voici le « souk » des étoffes, celui des coiffures, celui des parfums. Il règne une odeur fade d'huile et d'encens. Le long des portes, des caractères noirs rongent l'or des panneaux découpés. A l'intérieur, des étagères se superposent jusqu'au plafond haut. Rangées avec un soin minutieux, ce sont des soies brodées et chamarrées, des draperies et des portières, des dais et des ornements pour les processions des dieux; plus loin, des vêtements usuels annoncés par des blouses qui tendent leurs bras à travers la rue. Des chaises de bois sombre s'alignent correctement vers le marchand assis au

comptoir, dans le fond, digne et grave comme un bouddha sur l'autel. Ses mains sont d'une finesse exquise, la calotte de soie, d'où s'échappe une belle queue de cheveux noirs, couronne des traits distingués : on a la notion d'une aristocratie commerciale.

Voici des bonnets de mandarins où bleuit un saphir, où saigne un rubis, des socques à semelle pointue ou plate, brodés ou fleuris, d'azur, de mauve ou de pourpre, sur lesquels des milliers de Célestes glisseront d'un pas élastique et feutré. — Quo vadeant? — Agiteront-ils de leurs doigts desséchés ces éventails de plume soigneusement exposés dans leurs cartons ouverts? Achèteront-ils ces affreux bijoux d'argent pour en parer la grâce énigmatique et hostile de ces petites idoles peintes qui sautillent sur leurs pieds mutilés?... Voici des porcelaines où le « vert des Yuen », le « violet aubergine », le « bleu de ciel après la pluie », attestent les splendeurs passées, tandis que des émaux grimaçants ricanent devant les tabatières de verre et les vases modernes qui tenteront demain les « Yan-kouë-tseu ».

Une famille anglaise, entrevue sur le paque-

bot, s'attache à nos pas avec une ténacité toute britannique. Un imagier sur papier de riz nous met en fuite avec des évocations de Saint-Sulpice; un marchand de soieries fait flamboyer à nos yeux, dans les plis de robes mandarines ou de rideaux de lit, tout un monde de dragons et de chimères tordant des écailles bleues et vertes parmi des arbres de zinc peint. C'est un éclaboussement, un feu d'artifice de couleurs à faire crier. Où êtes-vous, fines broderies de Phan-van-Quanh, filles tonkinoises de l'art japonais?

Des ivoires minutieux et durs nous font regretter Nagasaki ou Kioto; des formes de boîtes — déjà vues — révèlent la désastreuse influence de l'Europe. Une délicieuse bouffée de santal nous rappelle au sentiment de la distance à l'entrée d'une boutique de charpentier, et nous passons vite devant la cathédrale et la « splendid mission » — comme dit notre cicerone — dont la porte s'ouvre le dimanche « for ladies et gentlemen ».

Mais il faut rendre hommage à Chosing, le dieu des médecins. Il n'est pas plus sourd qu'ailleurs aux prières de ses disciples, quand

ils lui demandent de les débarrasser avec grâce d'un malade compromettant. Il habite un hall très élevé, sous un dais supporté par des colonnes de marbre où s'enroulent des dragons. Ils semblent absorber avec peine de gigantesques pilules. Au milieu du hall, sous une vieille lanterne de bronze, un baquet d'eau magique est muni de deux espèces de cafetières destinées à y puiser. En fait de guérison immédiate, cela vous donne sans doute un choléra foudroyant. Le soir, les spectres de toutes les maladies doivent danser de fantastiques ballets autour de cette urne ; il nous semble déjà sentir leurs souffles froids dans nos chevelures qui se hérissent, et nous fuyons vers des spectacles plus joyeux.

Ce sont d'aimables moines qui nous accueillent, rasés, gris et jaunes, au seuil du monastère des « Cinq cents Bouddhas ». Une certaine obséquiosité joviale illumine leur visage replet. On y lit la satisfaction de ne pas retrouver chez l'étranger le mépris dont le Chinois, fidèle à ses traditions, accable un célibat qui les privera du culte de leurs descendants.

La pierre remplace dans les couloirs le bois

des monastères japonais; mais tout est sordide et misérable, les murs suintent sur les pavés éternellement gluants. La cour est jonchée de tessons de verre et de porcelaine, les portes s'effritent, rongées des vers.

Voici les Bouddhas. Cinq cents figures rondes et affables, mais toutes différentes, sur plusieurs rangs opposés. Les uns viennent de l'Inde, les autres du Thibet; d'autres encore ont apporté ici des prières recueillies dans des contrées mystérieuses et que l'on ne connaîtra jamais. Ils sont en bois, jadis doré, avec des mains de plâtre. Ils sont bronzés, presque nègres. Quelques-uns étendent un bras gigantesque, d'autres prient, les mains jointes. Ceux-ci sourient d'un air rabelaisien, ceux-là font le geste d'enseignement. Il en est qui se prennent le pied à deux mains, comme des enfants qui ont envie de sucer leur pouce. D'autres ont le crâne ondulé et bossu. Dans une lanterne de bronze, flanquée de quatre guerriers, quatre sont assis dans l'attitude traditionnelle. Il y en a un qui s'ouvre la poitrine, pour en faire sortir un Bouddha embryonnaire; des enfants jouent sur les épaules du voisin. Ils sont propices aux femmes

stériles. Celui-ci chevauche un dragon ; celui-là essaie une tiare. Au-dessus sont écrits leurs noms, à leurs pieds fument des cassolettes. Assis sur un autel, l'empereur Kien-long hume d'un air béat le parfum d'un bâtonnet d'encens. Quatre touffes de poils rares descendent avec sérénité des coins de sa bouche et de son menton. Des paons font la roue sur sa robe, et il tient à la main des feuilles de bananier, dont la signification symbolique dépasse mon entendement.

Il règne dans cette assemblée de dieux et de sages un demi-jour familial. Mon guide échange des lazzis avec les moines, et le vieux gardien qui prélève les droits d'entrée a l'air de quêter pour les pauvres de la paroisse.

Dehors un soleil ardent darde ses rayons à travers l'épais feuillage des enseignes, et joue sur l'or des balustrades. Des ruelles pleines d'ordures nous font savourer au passage toute la gamme des odeurs chinoises.

Après le déjeuner nous frêtons deux palanquins, et nos porteurs se lancent à toute vitesse en poussant des cris affreux. Des Chinois en livrée emportent de mystérieuses chaises bleues

et vertes. Sur quelles beautés sont-elles closes avec un soin aussi jaloux ? Nous passons comme un ouragan à travers le bazar des étoffes et celui des chaussures, sous l'arcade sombre qui nous introduit dans la ville murée. Dans les rues étroites et encombrées il règne une lueur de crépuscule dans une forêt ; une forêt verte, jaune et rouge, hantée de dragons dorés et de caractères flamboyants. Les enchanteurs sont remplacés par des lettrés à lunettes, les fées par de petites femmes grasses, au visage à peine ébauché. Ces Chinois sont tellement pressés de perpétuer leur race qu'ils n'ont pas le temps d'achever leurs produits.

Le marché aux victuailles ahurit par l'indéfinissable odeur qu'exhalent les morues sèches et les porcs saignants, les canards vernis, huileux, aplatis, les petits cochons tapés, laqués, les tripes de toute sorte, les lambeaux de chair pendante au milieu desquels se démène quelque Céleste obèse et blafard, tout en tripes lui aussi. Un fumeur d'opium étique qui passe évoque immédiatement une foule de contrastes : la poésie et la vie pratique, le rêve et le roastbeef, les sept vaches maigres et les sept vaches

grasses ; mais il est plus difficile que dans le songe du Pharaon de savoir qui sera mangé.

Nos porteurs s'excitent par des cris et des plaisanteries évidemment irrévérentes, mais qui nous laissent dans la sérénité d'un esprit hermétiquement clos aux finesses de la langue de Confucius. Plus vite ! plus vite !... Et ils bondissent à travers les jarres de légumes, les paniers de poissons dont quelques-uns encore vivants paraissent déjà pourris. Ils escaladent un pont jeté sur un égout, bordé de maisons délabrées qui suintent. L'une d'elles, coupée par le milieu, semble un objet de démontage pour l'instruction des enfants. Les cris redoublent, et l'encombrement. Des brancards nous rasant la figure, un enfant bousculé tombe dans un baquet. Nous ne nous arrêtons pas plus que si nous étions des automobiles. Des étalages de beignets, de riz, de purées, et de farines défilent ; des Chinoises se sauvent sur la pointe de pieds embryonnaires, des coolies ahanent, le bambou posé sur leurs épaules, ployant sous d'invraisemblables colis. Nous filons toujours sur le pavé gras.

Une porte est franchie, ou ce qui fut une

porte : quelque Samson céleste a dû en emporter les battants. Voici des entrées délabrées de grands yamens. C'est le quartier des Chinois riches. La famille Chan expose dans un temple immense des centaines de tablettes ancestrales. Étant donnée l'habitude des âmes jaunes de venir se loger dans ces petits morceaux de bois, cela fait une bien remarquable succursale de l'au-delà. Il y a des palais de féeries, où les chefs-d'œuvre de porcelaine et de peinture antique dorment dans le recueillement des laques rouges, des jardins séculaires où la fantaisie des pavillons aux toits de pagode se mire dans des étangs de lotus accidentés d'invraisemblables rocailles. Mais pour aujourd'hui, c'est de l'inaccessible. Il faut nous contenter des petits marchands qui étalent à tous les coins de rues, sur des tables boiteuses, de la quincaillerie pauvre et des oranges, jusqu'à ce que nous atteignons la silencieuse retraite où la Pagode des Fleurs suspend sept étages de clochettes aux pointes de ses toits débordants. Une permission du maréchal tartare est nécessaire pour la visiter, et cette main-mise de l'autorité militaire sur les fleurs n'est pas ce qu'il y a de moins piquant.

Au-dessus des murailles voisines retombent les frondaisons lourdes des vieux arbres des jardins privés.

Une longue rue tranquille s'enfonce dans le plus ancien quartier de la cité. Des enfants seuls en troublent le silence. Ils tendent leurs petites mains terreuses. Ils sont jolis, mais si sales !

Voici les murailles de la ville. Une pagode les domine : une sorte de grande maison rectangulaire à cinq étages. De vieux canons, reliques de 1857, décorent le rez-de-chaussée. Le dieu de la guerre et Confucius fraternisent à l'étage supérieur. La figure rébarbative de ce Mars céleste se hérissé de six touffes de poils longs et noirs. Un vieux gardien nous offre une brochure explicative, une manière de guide Joanne. C'est à se croire en Suisse.

Du sommet, c'est une cité d'Occident qui déroule à nos yeux ses innombrables toits de tuile où flottent des fumées. Une colline prochaine érige vers le ciel les prières d'un monastère de bonzes, et, d'ondulation en ondulation fuient les remparts crénelés. Les plans lointains de la ville s'estompent dans la brume d'un fou-

kousa japonais ; elle se perd, là-bas, vers l'ouest illimité. Un ruban clair et scintillant la divise : c'est la Rivière des Perles, que coupe la silhouette élégante de la Pagode des Fleurs. Un instant nos souvenirs évoquent Damas, l'odalisque, paresseusement couchée dans le parfum des roses au pied de la colline de Saliyé ; mais où sont l'élan et la grâce fine des minarets sur le ciel d'or ?

En abaissant nos regards nous découvrons dans un terrain vague deux couples de touristes qui déjeunent sur l'herbe. Ils doivent boire du Suresnes première, et se croire à Asnières ou à Chatou.

Derrière la pagode s'étale un cimetière immense. — « Là, dit le guide, est la Cité de la Mort. » Dans le creux d'un vallon, entre deux tertres bossués de tombes, un petit jardin nous accueille parmi des rangées de pots de fleurs. Il y a des camélias, des immortelles et des chrysanthèmes, et une plante aux fleurs rouges et cotonneuses, aux feuilles couleur chocolat. Des corridors débouchent dans le silence d'une petite cour. Sur eux s'ouvrent quatre-vingts chambres funéraires, Un cercueil est exposé

dans chacune d'elles. Ce sont des riches, ou des mandarins, reconnaissables aux insignes déposés sur la bière. Pour vingt-cinq piastres, on a droit à trois mois d'exposition. Il faut en ajouter quatre par mois pour assurer le service alimentaire du défunt : une tasse de thé que le prêtre remplit tous les matins. Deux prêtres ne sauraient suffire à tous ces morts ; aussi, près du cercueil des grands personnages, derrière le rideau qui les enferme dans une ombre recueillie, des mannequins représentent d'aimables esclaves, des femmes toujours, prêtes à prévenir les désirs de l'âme exilée. Les Égyptiens se contentaient de les peindre dans l'intérieur des tombeaux. Cette effigie de cire est déjà un perfectionnement. Mais il est curieux de retrouver des usages analogues chez des peuples aussi différents et aussi éloignés. Les croyances des Chinois relativement à l'immortalité de l'âme se rapprochent d'ailleurs de celles de l'Égypte antique. Comme les prêtres d'Osiris, ils croient que l'âme se dédouble ; une partie, purement immatérielle, va habiter les « Jaunes Fontaines », l'Ament des Chinois, l'autre une sorte de corps astral, plus voisine

de la matière et analogue au Double égyptien, demeure comme lui près du cadavre, et, plus tard, se réfugie dans la tablette ancestrale pour y recevoir les hommages des descendants. La privation de ce refuge, après la destruction du corps, la condamne à un état de désolation errante qui engendre les apparitions et les revenants.

Elles ont l'air très gai, ces petites servantes de musée Grévin. Leur figure souriante, leurs lèvres entr'ouvertes comme pour dire : « Enfin ! » semblent indiquer que les exigences des défunts sont beaucoup moins brutales que celles des vivants ; et c'est avec une gentille ironie qu'elles considèrent la petite fumée bleue de la spirale d'encens qui va caresser les narines immatérielles de leur maître. Elle durera un mois, cette spirale, puis il n'en restera qu'un petit tas de cendre noirâtre, symbole de la vanité de la gloire, de l'amour, de toutes les préoccupations, de toutes les voluptés enfantines dont s'inquiète ici-bas notre existence de rien.

Un couchant radieux nous sourit à la porte de la Cité des Morts ; sous les arbres roux, dans une jolie mare, de délicieux petits cochons

roses, dignes d'inspirer une ballade à M. Rostand, barbottent et s'éclaboussent de soleil.

Une chaussée dallée se glisse entre des fossés pleins d'eau et des rizières, des rizières qui s'étendent à perte de vue. Il faut faire le tour de la ville murée, pour ne pas être emprisonnés par la fermeture des portes au coucher de l'astre : cette Chine est en plein moyen âge. La chaussée rentre dans les faubourgs. C'est une rue de plus en plus étroite, de plus en plus sombre, interminable. Les maisons se font plus hautes, plus mystérieuses ; et toujours ce hérissément d'enseignes et ces contorsions de monstres. Au crépuscule a succédé la nuit dans la forêt hantée. Nous allons toujours. C'est une obsession. Peu à peu des lampes s'allument, en haut, en bas, au ras du sol, partout. Elles éclairent des boutiques de plus en plus misérables, des antres fuligineux. Elles sont les yeux hostiles de cette nuit de cauchemar. Leur lueur cadavéreuse s'écrase sur des visages blêmes. Et nos porteurs vont plus vite, plus vite, comme s'ils fuyaient. Pas une échappée transversale, pas de ciel au-dessus de ce boyau ténébreux. Des cris jaillissent de l'ombre, des mendiants grimaçants

bondissent, d'incompréhensibles choses tendent des bras noirs pour nous arrêter. Et notre allure se précipite, de plus en plus folle, véritable course à l'abîme à travers un pandémonium déchaîné.

Brusquement nous émergeons sur la terre et sous les étoiles, au bord de l'arroyo où les jonques s'endorment dans le dernier reflet du soir.

Et l'obsession disparaît bien vite dans le bar du club de Shameen, près des résidents, qui se reposent de la chaleur du jour et des fatigues du tennis en absorbant avec de longues pailles des cocktails glacés.

III

A-li-tao. — Exécutions capitales. — Le palais des examens. — Le Temple des Horreurs. — Chez Confucius. — Justice jaune. — La mosquée. — Le temple de la Longévit . — L'horloge à eau. — Le club de Suvatado. — Sur le Si-Kiang. — Le monastère de Ho-nam. — Les bateaux-fleurs.

Jeudi 27 octobre.

Huit heures du matin. Sur la porte de l'hôtel, le guide A-li-tao m'attend. Il est ras  de frais, mince et fin dans sa robe de cotonnade bleue. De sa main longue et sèche, il manie avec grâce un éventail, dont il se sert comme d'une ombrelle pour se protéger du soleil. Il est aimable et souriant, et il parle avec volubilité ce mélange bab lique de toutes les langues,

connu en Extrême-Orient sous le nom de pitgin, et où dominant d'ailleurs l'anglais et le chinois.

C'est par la pointe extrême de Shameen que nous abordons la cité. Nous y sommes naturellement accueillis tout d'abord par des étalages de victuailles ; de multiples canards huilés dont les uns simulent les attitudes d'un vol éperdu, et les autres — les coudes au corps et les pattes repliées — semblent de petites demoiselles qui écoutent une leçon bien sagement. Des purées carthaginoises étalent toute une palette de peintre décadent. Peu à peu, les maisons s'embellissent et superposent des étages de bois sculpté à reflets d'or.

A-li-tao oblique brusquement à droite vers le lieu des exécutions capitales. Il y en a eu vingt-deux ce matin — une occasion de tout premier ordre.

C'est une impasse bordée de boutiques et dont les pavés légèrement inclinés forment une rigole centrale. On n'a pas encore enlevé les cadavres. Ils gisent de-ci de-là, souples encore, dans des mares de sang. Il y en a jusque sur le

seuil des maisons. Les têtes sont toutes ensemble, en pyramide, comme des boulets. Je me suis avancé, pendant que les Chinois des environs accouraient pour juger de l'impression produite. Je dois avouer, à la honte de ma sensibilité civilisée, que je n'ai éprouvé d'autre émotion qu'une vulgaire curiosité. Il a fallu enjamber un certain nombre de cadavres pour arriver jusqu'à la pyramide de têtes. Elles avaient presque toutes l'air serein ou ironique. Était-ce un simple effet physiologique dû à la rupture de certains muscles dans la décapitation, ou ces visages continuaient-ils d'exprimer ce mépris de la mort commun à toutes les races asiatiques, et qui provient autant d'un réel courage que d'un fatalisme héréditaire et inconscient? A d'autres le soin de résoudre le problème.

« Ce sont presque tous des pirates, me dit A-li-tao. Il y en a encore beaucoup à l'embouchure du Si-kiang. Quand on les capture, ils passent un temps tout à fait arbitraire dans les prisons du vice-roi, puis on les décapite. Il y a environ cinq cents exécutions par an à Canton. » — Qu'en pensez-vous, ombre de Victor

Hugo? et vous, fervents abolitionnistes? Pour moi, je crois que le système des saignées, cher à la vieille faculté pour la purification de l'organisme humain, peut s'appliquer avec avantage à l'organisme social. Seulement, il faut le pratiquer sur une grande échelle, comme ces Célestes barbares. — « Mais alors, me dira-t-on, vous êtes partisan de la guerre? » — Mon Dieu, elle a quelquefois du bon. Et d'ailleurs, aux abolitionnistes, qui sont en même temps de farouches admirateurs de la Révolution française, je dirai qu'ils vont certainement beaucoup plus loin que moi dans cet ordre d'idées.

Nous sommes ici dans le quartier de la Justice et des Lettres, affirmation sensible que la littérature en Chine mène à tout. Et pourquoi ne pas faire juger les criminels par des poètes, et gouverner les peuples par des métaphysiciens?

Voici le palais des examens. Tous les trois ans, une jeunesse avide de gloire et d'honneurs se presse dans les onze mille cellules de cette usine à mandarins. Elles sont austères, ces cellules, et conviennent à des sujets moraux. Elles

sont rangées par files, perpendiculaires à une allée centrale, comme les bancs dans une église. Leur ameublement, composé d'une table et d'un petit banc, se remise entre les périodes d'examen dans un magasin situé au fond de la cour d'entrée. Une porte monumentale termine l'allée. C'est dans la salle du premier étage que les compositions sont examinées, sous l'œil bienveillant d'un dieu de bois qui grimace, la tête hérissée de fleurs. Par la large baie, on aperçoit à ses pieds les toits des cellules, alignées comme des vagues, et qui semblent se lancer à l'assaut.

Le supplice littéraire des candidats enfermés dans ces cages minuscules n'est rien, à côté de ceux dont il est donné une représentation dans ce Musée Grévin des tortures connu sous le nom de Temple des Horreurs. C'est le Jardin des Supplices d'Octave Mirbeau. Ils sont figurés dans des chambres ouvertes sur les deux grands côtés de la cour. Les condamnés sont plongés dans une cuve d'huile bouillante, ensevelis sous une cloche de fer rouge, couchés sur des lits de pointes; on leur vrille la gorge, on leur taillade le cou, on leur coupe la langue,

on leur écrase les membres à coups de maillet, on les scie entre deux planches; et, pendant que leurs bouches se tordent et que leurs yeux se révulsent, les bourreaux dansent férocement sous l'œil impassible des magistrats.

Dans le temple, des Bouddhas de première et de deuxième classe trônent à côté des mandarins barbues; derrière, de petits dieux s'entassent dans une chambre de débarras, dans une friperie sordide de costumes sacrés.

Il faut aller chez Confucius pour retrouver un peu de simplicité calme et sereine. Le philosophe respire quelques bouffées d'encens au fond d'une cour dallée, bordée de communs en ruines, dans un vieux temple vermoulu. Les portes sont largement ouvertes, mais personne ne vient troubler la méditation du sage. Les herbes folles envahissent les pierres disjointes de l'escalier, et de grands arbres versent leur ombre sur cette solitude que trouble à peine le chant des cigales. J'ai constaté presque partout, et à Nankin spécialement, cet abandon relatif du philosophe dans un épanouissement particulier de la verdure; comme si la tranquille Nature voulait honorer cette âme pacifique,

dont tant de millions d'hommes subissent l'influence sans jamais penser à lui.

Il n'y a pas d'ornements dans ce temple. Toutefois une sorte de poisson à tête humaine me fait songer aux vieux mythes d'Assyrie et de Chaldée, au fabuleux poisson Oannès. N'y a-t-il pas encore là une trace de traditions venues de l'autre côté du Pamir? Je ne parle pas des Sirènes qui n'ont jamais déserté la bleue Méditerranée.

Nous nous éloignons par de vieilles rues calmes, aux murs tapissés de vigne vierge, où s'ouvrent çà et là des calices de liserons.

Voici le Palais de Justice, et, au delà du bureau des scribes, la salle haute où la Thémis jaune rend ses arrêts. Personne autour de la table couverte d'un tapis rouge. Mais la chaire attend le juge : il suffit à toute heure du jour et de la nuit de frapper sur le gong voisin pour le faire accourir. L'œil de la Justice ne se ferme jamais. Il est juste de dire qu'on ne la dérange pas souvent. Les coups de bâton sont distribués avec une égale libéralité aux coupables, aux plaignants et aux témoins. Aussi aiment-ils mieux la plupart du temps régler leurs affaires

en famille, sans aller s'agenouiller devant le mandarin pacificateur. Une grande simplicité de meubles règne dans cet établissement; le personnel rare et un peu débraillé paraît se livrer à des occupations domestiques. Dans un coin, un Chinois en rase un autre. C'est sans doute quelque membre du barreau. Tout cela a un air de bric-à-brac, de vieille justice vermoulue à vendre.

Il n'est pas jusqu'aux prisonniers, au fond de la cour, derrière la grille où ils s'ébattent joyeusement, les fers aux pieds et aux mains, qui ne semblent se refuser à prendre leur aventure au sérieux. Quelques-uns viennent nous demander des sapèques, avec des plaisanteries naturellement incomprises, d'autres absorbent avec sérénité de petits bols d'horreurs, d'autres, avec non moins de calme et d'intérêt, explorent la chevelure vierge de leurs voisins.

Il y a plus de propreté à la mosquée. Les musulmans de Canton, qui sont assez nombreux, n'ont pas l'intransigeance de certains de leurs coreligionnaires, et ne font aucune difficulté pour introduire le voyageur dans le sanctuaire. Des nattes y remplacent les tapis

moelleux du Levant; mais nous y retrouvons la chaire et le mihrab orienté vers la Mecque, et trois arcades qui apportent un reflet de l'architecture arabe, un souvenir de la lointaine patrie de l'Islam. Le minaret n'est ni très haut ni très svelte; mais, sous sa chevelure de lierre, il est exquis.

On s'échappe de la mosquée à travers un dédale de rues sordides pleines de détritrus. De temps en temps, un banian vénérable enfonce ses racines à travers les dalles et bouscule un vieux mur. Des enfants charbonnés jouent à son ombre. La population paraît douce et nous salue. C'est un quartier pauvre, et les habitants ont l'air un peu nègre.

Le temple de la Longévité nous abrite un instant dans le silence et la fraîcheur de ses cours haut murées, dans son sanctuaire sombre où attendent trois Bouddhas géants. L'un enseigne, l'autre pense, l'autre tient dans sa large main un frêle Boddhisatva. Ils ont des oreilles immenses pour écouter les voix de la terre, et de longs oriflammes rouges pendent inertes à côté d'eux. Sur la table, où des bâtonnets d'encens fument dans des brûle-parfums de bronze,

le kilin symbolique hérisse sa crinière de flammes et montre les dents. Aucun bruit de l'extérieur ne trouble l'ombre religieuse ; le Bouddha lui-même, de son geste éternel, semble dire : « Faites silence, pour écouter parler l'Esprit. »

Sur les marches du temple, des mendiants nous assaillent ; mais le gardien nous arrache à leur obsession, pour nous mener dans un jardin où s'épanouissent surtout des baquets. Ces baquets sont pleins de ces poissons rouges aux yeux saillants, que les Chinois soignent avec autant d'amour que Salammbô les Baals aquatiques de la famille Barca ; et leur élevage assure à notre guide de copieux revenus.

Avant de rentrer à l'hôtel, il faut s'enfoncer de nouveau dans la vieille ville pour aller contempler la fameuse « horloge à eau », dont les six cents ans constituent à vrai dire le meilleur titre à notre curiosité. C'est, dans une tour d'une vétusté chancelante que maintiennent des échafaudages, une sorte de clepsydre à trois réservoirs. Dans le récipient inférieur, un flotteur armé d'une tige de cuivre s'élève à mesure que l'eau descend ; et, pour moins de cinquante

centimes, vous pouvez savoir l'heure qu'il est par le même procédé que Gengiskan ou ses prédécesseurs.

Une excursion sur la rive droite du Si-kiang nous tente cet après-midi. On trouve des sampans à l'appontement de la Ghilde de Suvato. C'est une société de marchands qui possède un club chinois des plus luxueux. Le toit monumental apparaît d'abord avec ses dragons et ses ciselures; l'entrée dans une cour vous découvre une belle porte de fer aux montants de bambou sculpté et doré. Au delà, il y a des salles de thé et de conversation, un théâtre richement décoré, des meubles confortables et même des chaises longues et des rocking-chairs.

Sur le Si-kiang, l'embarcation au toit de nattes évolue avec une habileté prestigieuse, dans un inextricable enchevêtrement de chaînes, de jonques et de vapeurs, et à travers le mouvement fiévreux du grand port chinois. Les petites sampanières sont jolies et souples, dans le costume léger que la brise moule sur leurs jeunes corps. Une réclame de cigarettes caporal

indique qu'elles ne sont pas réfractaires à tout contact européen. Sur la natte s'alignent de petits bols de thé et des pipes toutes prêtes. Elles nous en offrent gracieusement.

Des quais relativement bien tenus bordent une anse tranquille. Une porte nous introduit dans l'enceinte du monastère de Honam. Il date du xv^e siècle, et c'est un des plus beaux de la Chine accessible. Une allée de banians centenaires conduit à une porte que gardent quatre statues de mandarins. Costumes chamarrés; sur la poitrine, dans un cadre d'or, l'oiseau héraldique, insigne du grade, visages féroces et bras nus de lutteurs. Tout cela pour jouer de la guitare... Et l'on dit que la musique adoucit les mœurs!

Dans une cour, sous les banians, des charlatans attirent la foule.

Le pavillon des trois Bouddhas nous remet en présence de nos trois connaissances du Temple de la Longévitè. Ils sont dorés et reluisent dans l'ombre. Leurs gestes sont les mêmes que là-bas, le même silence règne autour d'eux.

Confucius, Cakyamouni, Lao-tseu : la Chine

associe dans une sorte de Trinité philosophique le prince hindou, le sage opulent de Tséou-hi, et le Diogène du royaume de Tsou; mais c'est à Confucius qu'elle donne la première place, comme les Arabes à Mahomet. Le proverbe qui veut que nul ne soit prophète dans son pays cesse d'être vrai pour les morts.

Un labyrinthe de corridors et de salles conduit au jardin du monastère. L'art de défigurer la nature s'y épanouit dans toute son horreur. Une allée entière est bordée de plantes que le jardinier a condamnées — Koung-fou-tseu sait au prix de quels efforts! — à prendre des formes de mandarins et de Célestes variés. C'est hideux, mais l'auteur est plus content de lui-même que l'écrivain de « Il Fuoco » en personne.

A l'extrémité du jardin, on nous montre le four crématoire où les moines de la secte achèvent de purifier ce qu'ils avaient de trop matériel. Leurs cendres, soigneusement recueillies, sont déposées dans le mausolée voisin; et vraiment, rien n'est plus propre à vous donner le sentiment des vanités terrestres, que ces pots de confiture rangés sur des étagères de bois, et

qui suffisent à contenir ce qui fut un ignorant ou un sage, un imbécile ou un homme de génie.

Pour couper court à ces hautes pensées, le sampan nous ramène sur l'autre rive, au milieu de ces maisons de plaisir flottantes, connues sous le nom de bateaux-fleurs. Leur construction seule en fait des bateaux; car, soigneusement amarrés à la rive par groupes de deux ou trois, ils ne s'en écartent jamais. Ce n'est qu'une illusion poétique de se représenter une barque fleurie, glissant au clair de lune sur un fleuve argenté, pendant que le son léger des guitares se mêle aux chants de jeunes beautés en robes de fée, et que, dans l'ombre tiède, sur les coussins moelleux, se murmurent les éternelles rengaines

*« ... Qui depuis six mille ans
Se suspendent encore aux lèvres des amants. »*

Nous sommes à trois mille lieues du Nil et de Cléopâtre. Les bateaux-fleurs sont des restaurants de nuit, d'un luxe criard et affreux, que la profusion des glaces fait ressembler à des boutiques de coiffeurs. Pour compléter cette

impression, les Fleurs vivantes qui en font le principal attrait nous sont apparues soudain dépeignées, un peu déteintes, les yeux cernés par la fatigue et le fard. Elles sont jeunes ; beaucoup sont jolies, mais leurs yeux en amande ont un regard hostile.

La différence essentielle entre les bateaux-fleurs et Maxim's ou la taverne Olympia est qu'ils ne sont pas ouverts à tout venant. On loue un bateau entier pour une soirée, avec les trésors qu'il renferme, et des Chinois seuls peuvent le faire. La dépense est de cinq cents piastres environ. C'est une aubaine rare pour un Européen d'être invité à une de ces petites fêtes jaunes, et les riches Cantonais, qui connaissent la curiosité vicieuse des « Diables d'Occident », ne manquent jamais d'organiser un souper nautique, quand la cité reçoit la visite d'un personnage important.

Le sampan nous ramène au paquebot d'Hong-Kong à travers une cohue d'embarcations dont l'agitation d'aucun port d'Europe ne peut donner une idée, et, lentement, nous appareillons, déchirant l'air d'appels de sirène, obligés de manœuvrer avec une lenteur extrême, et même

de stopper pour ne pas couper en deux un long sampan à douze rameurs, fin comme un caïque ottoman. Il a la figure d'un dauphin, et le pilote se tient à l'arrière, très haut, sur la queue relevée.

A travers des centaines de jonques et de vapeurs, un hérissément de mâts et de cheminées, nous descendons le Si-Kiang, regardant défiler sur les rives les tours de la cathédrale et de nombreuses pagodes. Peu à peu la ville s'abaisse, semble se perdre dans les rizières; mais la vie grouillante déborde sur l'eau, sous les toits noirs de milliers de sampans. Ils s'étendent à perte de vue, côte à côte. On dirait une armée de tortues. Parfois, un canal les divise; la rivière des Perles ouvre une longue avenue. Qui évaluera jamais la population de cette cité flottante?

Nous la laissons enfin derrière nous. Il n'y a plus maintenant que de lourdes jonques à l'ancre, chargées de riz et de sel.

Le soleil descend dans les fumées de la ville. Un dragon violet, aux écailles de feu, se tord dans la marée envahissante de la nuit. Puis tout s'efface. Seule, une pagode de neuf étages

dresse encore sa silhouette vigilante au-dessus des rizières silencieuses ; et, dans le ciel profond, s'allument les étoiles, les sereines, les divines étoiles, qui ne sont d'aucun temps ni d'aucun pays.

IV

Officiers russes. — Le grand-duc Cyrille. — Deux sons de cloche. — Discipline barbare. — Le premier janvier. — Une soirée orageuse. — L'adieu à la Cochinchine. — Un peu de philosophie. — Ce qui passe et ce qui demeure.

Nous avons quitté précipitamment Hong-Kong pour aller recevoir, en baie d'Along, le grand-duc Cyrille qu'amène l'*Amiral Nakhimof*.

Une expédition à Hanoï a été immédiatement organisée pour faire visiter l'exposition indochinoise à nos alliés. Le détachement panaché de marins français et russes ayant bruyamment fraternisé avec l'infanterie coloniale, sous l'œil bienveillant du capitaine B..., nous ne nous sommes plus occupés que des officiers. Ils sont

tous de la garde impériale, comme leur équipage. L'inscription dans la garde nécessite certaines conditions nobiliaires et une fortune suffisante pour renoncer à la solde chaque fois que le commandant juge bon de l'utiliser pour des dépenses somptuaires. Il s'ensuit que l'état-major du *Nakhimof* n'offre pas les violents contrastes tant de fois constatés sur les navires russes. Tous ces officiers sont d'excellente compagnie et triés sur le volet. Ils mettent une coquetterie à ne pas boire, et le temps qu'ils consacrent à leur toilette, dans les circonstances les plus pressées, ne laissera pas de donner à leur élégance un caractère quelque peu efféminé.

Le grand-duc, capitaine de frégate, est second du bâtiment. Il remplit ses fonctions avec une compétence parfaite et une conscience rare chez un prince russe. Grand, mince, élégant, les traits fins, le regard vif, il porte sur toute sa personne cette marque indéfinissable et indiscutable d'une haute race, et la déférence que chacun lui témoigne semble tenir à ses qualités personnelles plus encore qu'à la supériorité de son rang. Tous ceux qui ont eu l'occasion de

l'approcher ont pu apprécier sa simple et parfaite amabilité.

Quand, après deux jours de réceptions et de fêtes officielles, sans parler d'initiations moins bruyantes aux voluptés tonkinoises, dans un décor de vieille pagode, de dieux et de monstres noyant leurs reflets d'or dans les fumées de l'opium, nous avons repris la direction d'Along, d'abord en chemin de fer, puis à travers les palétuviers et les falaises, j'ai pu causer, sous la brume, à l'avant de la canonnière, avec l'enseigne Voianoff, et j'ai constaté que le loyalisme à toute épreuve d'un officier de la garde peut l'amener à se forger d'étranges illusions sur celui de ses compatriotes. Bien des indices recueillis dans les milieux russes, au cours de cette campagne, ne me permettent pas de partager son optimisme touchant. Je ne suis pas convaincu comme lui que s'il arrivait à Pétersbourg, comme naguère en Allemagne, que le souverain se laissât aller à souffleter un de ses officiers, celui-ci n'aurait rien de plus pressé que de se jeter aux pieds du tsar. Le prestige de l'empereur est depuis longtemps passé de l'ordre divin à l'ordre humain, et je

me souviens de cette parole d'un capitaine de cosaques, il y a déjà cinq ans : « En Russie, nous marchons à grands pas vers la république. » Mais dans ce peuple, les uns voient trop court, les autres trop loin. L'équilibre et la pondération n'ont jamais été les vertus des Slaves. C'est d'ailleurs, à mon avis, ce qui les rend si attrayants.

Une nouvelle magique nous attendait à bord : le rappel en France du *La Bourdonnaye*. Chacun va revoir les siens six mois plus tôt qu'il ne l'espérait; un vent de joie est passé sur tous les cœurs.

Mais nos réjouissances ont eu un lendemain lugubre. L'*Amiral Nakhimof* avait appareillé dès le retour de ses officiers. Nous l'avions suivi de près. En arrivant à Saïgon, nous apprenons que les fatigues de la mer s'ajoutant à l'insomnie des nuits de fête ont eu raison du tempérament sanguin du commandant russe. Une attaque d'apoplexie l'a foudroyé sur sa passerelle; et voilà pourquoi nous sommes aujourd'hui sous les armes, devant l'hôpital, attendant le moment de l'accompagner à sa dernière demeure, à ce cimetière où dorment déjà tant

de Français, là-bas, sous les palmes lourdes des grands cocotiers.

L'attente est longue; nos marins ont, par ordre, remis leurs coiffures; deux cents matelots russes sont là, immobiles, le béret à la main, offrant au soleil implacable leurs joues roses et leurs crânes blonds. « C'est fou! murmurent les vieux Saïgonais, casqués jusqu'aux épaules. On va les enterrer tous! » Et ils leur font signe de se couvrir. Pas un ne bouge. Tête-nue : c'est l'ordre. Ainsi feraient-ils à Vladivostok : la discipline ne connaît pas la latitude. Et cela nous donne immédiatement la mesure de la brutalité de cette discipline russe, de ce qu'il y a encore de barbare dans ce peuple où les règlements absolus n'admettent aucune souplesse, ne souffrent aucune interprétation conforme au bien-être des créatures humaines qu'ils sont appelés à régir. Il faut croire, d'ailleurs, qu'il existe une grâce spéciale pour ceux qui s'exposent au nom du devoir. Pas un de ces hommes n'est tombé pendant la longue cérémonie. Peut-être les crânes septentrionaux sont-ils particulièrement résistants au soleil des tropiques. Mais alors, pourquoi ne pas trans-

planter des Finlandais en Cochinchine et des Annamites en Laponie? et que deviendrait la sagesse éternelle qui préside aux destinées des races?

1^{er} janvier.

Encore une année qui vient de tomber dans le Passé, une autre qui commence dans la solitude. Pourquoi la sentir davantage aujourd'hui? Est-ce de l'atavisme? est-ce le sentiment obscur d'une habitude, d'une tradition à laquelle on ne satisfait pas? Le 1^{er} janvier! c'est le jour où les familles se réunissent, où l'on s'appuie les uns sur les autres, comme pour prendre des forces vers une nouvelle étape de la vie. On oublie les petites querelles, les mesquineries quotidiennes. On se sent meilleur... Où sont ceux que notre tendresse réclame? A des milliers de lieues. Aucune épaule pour y poser un instant notre tête. Ah! ces moines, ces moines d'autrefois qui chantaient dans leur cellule, dans le silence des vallons sauvages : *ô beata solitudo, o sola beatitudo!* — de quel métal leur cœur était-il trempé, ou quel amour surhumain les élevait au-dessus

de nos faiblesses ?... Dans trois jours nous partirons, nous irons vers ce qui nous manque — peut-être vers de nouvelles désillusions...

Aujourd'hui, soirée terrible. Il faut s'amuser le premier janvier, et si le foyer est lointain, s'il est local, le cabaret est proche, il est de tous les pays. Les jeunes hommes de notre équipage ne penchent pas leur front sur eux-mêmes; leur vie n'est pas faite de souvenirs doux et amers et d'espérances déjà secrètement renoncées. Le sang bat violemment dans leurs artères. Ils ont de l'argent, la paie du mois, les économies de l'année, les pièces blanches amassées par l'ennui des longs séjours dans les rades mornes où l'épidémie et la distance interdisent le débarquement. Et les « marsouins » le savent, les petits troupiers de l'infanterie coloniale, qui les attendaient ce matin sous les arbres du quai, et avec qui ils sont partis, bras dessus, bras dessous, vers les voluptés de l'alcool, des filles au corps d'ambre et de jade, vers les ivresses de leur dernière bordée d'Extrême-Orient. Le soir quelques-uns reviennent, trébuchant, chancelant, proférant des paroles incohérentes; d'autres, les pieds en avant, portés par des camarades encore

valides, qui ont voulu leur épargner de manquer l'appel, peut-être le départ du bateau. Cinq fois le factionnaire est venu me dire : « Cap'taine, il y a là un homme dans l'herbe qui vient d'arriver. Il s'est couché et il dort. » Ou c'est un petit fusilier qui se présente : « J'ai ramené Audic jusque-là... Il est un peu *bu*... Faudrait le faire prendre, parce qu'il est dans l'herbe et c'est humide. »

Il a la langue un peu pâteuse, le bon petit fusilier, et pendant que l'on va chercher son ami, je fais des efforts d'éloquence pour l'empêcher de retourner vers les tentateurs que j'aperçois là-bas. Je l'ai retardé, ils sont partis, et, comme il ne les voit plus, il se laisse convaincre. De temps en temps je fais patrouiller sur le bord, et la patrouille revient les bras pleins. De bons enfants pour la plupart; on les a entraînés, ils ont joué les moutons de Panurge : l'alcool a tant d'attraits pour un Breton! Quand ils ont senti que leur tête se prenait, ils ont essayé de rentrer à bord. Arrivés près du bateau, dans cette nuit chaude, sûrs de ne pas le manquer, de se réveiller demain matin aux sonneries du branle-bas, un peu inquiets aussi d'être saisis à

la coupée par le gradé de garde ou l'officier de quart, ils ont mieux aimé se coucher dans l'herbe tout simplement.

Leurs camarades les recueillent doucement, les déshabillent, les mettent dans leur hamac avec des précautions maternelles. Quand ils s'éveilleront demain, ils ne se souviendront pas. Et la discipline sera indulgente, à cause de leur bonne intention de retour. C'était le premier janvier, ils ne sont pas méchants, et ce n'est pas trop leur faute. Il y avait tant de tentations autour d'eux. Quelle influence aurait pu les retenir?... Ils étaient entre hommes. Ce ne sont généralement pas les instincts élevés qui s'épanouissent dans une réunion exclusive de mâles. Sauf le cas où une grande idée le domine et le met en quelque sorte en marge de la vie, l'homme livré à l'homme redevient vite un enfant ou une brute. Et cette constatation amène à ne plus incriminer la Sagesse éternelle d'avoir créé la femme, malgré tous les inconvénients qu'il en est résulté.

3 janvier.

Impossible de fermer les yeux cette nuit. Fièvre faite de la pensée du départ, de la lourdeur de l'air sous l'épaisse moustiquaire, d'une dose inaccoutumée d'alcool prise depuis deux jours.

Trois heures et demie... le carré est lamentable. Sur la table traînent les restes d'un souper. Quelques officiers ont dû rentrer tard, après une dernière nuit cochinchinoise. Sur une banquette, Y... dort tout habillé, son chapeau d'un côté, sa canne de l'autre.

« Lieutenant! il est quatre heures moins un quart! » Tant mieux! voilà une raison sérieuse d'aller prendre l'air... Sur le pont, il fait nuit noire. Le fleuve calme reflète les becs de gaz et les étoiles. Des silhouettes de bateaux s'estompent, trouées de lueurs de veilleuse... Tout dort.

Tout à coup un son de cloche retentit. Et c'est un tintement lent et argentin qui passe au-dessus des arbres du quai, se déploie en ondes

indéfinies sous la voûte constellée, dans l'immense horizon plat des arroyos et des rizières, vers le bas delta, vers cette mer où nous allons fuir. C'est l'adieu sonore et doux de cette Cochinchine française, que l'on s'habitue à considérer comme un véritable fragment de la patrie, quand on a passé de longs mois dans les mers indifférentes ou hostiles de l'Extrême-Orient.

Nous n'y venons que l'hiver, à l'époque où le climat supportable rappelle celui de nos étés de France. Nous y retrouvons des camarades à qui notre vue fait plaisir, nous le sentons. Avec eux nous glissons vite dans le courant de cette vie coloniale, un peu monotone, mais d'une voluptueuse langueur. Et ce sont les longues promenades en voiture sous les arbres de l'Inspection, le défilé des toilettes claires encadrant des visages à peine connus, déjà familiers; les petites Annamites au sourire d'idoles, qui passent au trot des poneys minuscules, le cou et les bras chargés de bijoux; les couchers de soleil et les nuits de lune au bord de l'arroyo de l'Avalanche, dans le décor léger de bambous qu'anime parfois de sa grâce énigmatique quelque une de ces fées fragiles. Ce sont les larges

avenues, les rues qui s'allongent sous l'ombre verte des tamariniers, les boutiques chinoises où tout le monde vous connaît, où l'on ne sent pas l'habituelle hostilité du Jaune; les cafés où l'on se retrouve le soir autour des immenses verres coloniaux, ou des pailles des cock-tails. Nous ne nous arrêtons pas assez longtemps pour sentir l'amertume, les jalousies, les intrigues et les bassesses qui empoisonnent la vie mondaine; nous ne voyons que le cadre exotique et parfois charmant où ceux qui restent traînent leur ennui; mieux qu'eux nous goûtons ce charme qu'ils ne sentent plus; et, quand l'heure sonne du départ, même pour fuir vers des horizons meilleurs, une étrange mélancolie nous envahit, qui pourrait bien être du regret.

La cloche s'est tue, et j'ai déserté le pont trop humide. Le branle-bas m'y ramène, tandis que clairons et tambours déchirent le lourd silence de la nuit tropicale. Un homme monte à bord : c'est le pilote; puis le personnel du port qui vient larguer notre amarrage.

Une lueur rose paraît à l'orient, brusquement épanouie en teintes dorées, sur lesquelles se projettent les cocotiers et les bambous de la rive.

Un nouveau visiteur escalade la passerelle. C'est le commandant B..., un ancien camarade de l'amiral, qui achève de vivre, ignoré et pauvre, dans ce coin de terre où il a été un des premiers. Ils s'embrassent sur la coupée au moment où l'on retire la passerelle, et quand le *La Bourdonnaye* s'écarte lentement de la berge, le commandant reste immobile sur le quai, sans même répondre aux saluts de son ami; fasciné par cette vision du Passé qui s'éloigne de plus en plus.

Nous descendons la rivière. Sur tous les bateaux de la division, mouchoirs et bonnets s'agitent pour ceux qui s'en vont vers la France. C'est un peu d'eux-mêmes que les exilés nous confient, et une noble émotion s'échange de passerelle à passerelle.

La ville s'efface dans la verdure; seules les deux flèches de la cathédrale jaillissent dans le ciel violet du matin, déchirant à leurs pointes une brume légère. Le soleil monte réverbéré par l'eau qui miroite. Le *La Bourdonnaye* descend la route sinueuse qui conduit vers la mer, à travers la plaine éclatante des palétuviers.

Voici Cangio. Nous déposons le pilote, et

nous nous enfonçons dans le vaste horizon où la mousson frange d'écume les crêtes bleues, tandis que la côte basse, puis les collines du cap Saint-Jacques, s'effacent derrière nous. C'en est fait de la Cochinchine, peut-être pour des années, peut-être pour toujours.

... J'ai passé toute l'après-midi en proie à cette tristesse vague que la pensée même des joies du retour, si impatiemment désirées, ne suffit pas à guérir. Est-ce que j'aimerais la Cochinchine?... Non, c'est mon passé que j'aime, c'est la vie qui s'écoule et que déjà je voudrais retenir. C'est peut-être un regret de n'avoir pas cueilli toutes les occasions de goûter le charme voluptueux de ce pays, d'y avoir vécu en moi-même, au lieu d'y laisser vivre ma jeunesse, que je n'y retrouverai plus si j'y reviens jamais.

Qu'a-t-il fallu pour éveiller cette angoisse énervante? Peu de chose : l'apparition de Thissa, la petite fée tanagréenne de mon camarade C..., dans l'intérieur joliment aménagé où il nous a menés dîner hier soir. Quelques étoffes annamites aux murailles, à terre une peau de tigre, des coussins, un divan natté; dans un

coin obscur, sous une palme, le ricanement d'un masque ou la grimace figée d'un bronze, et, parmi les parfums d'invisibles cassolettes, une créature mince et souple qui glisse, les mains et les pieds nus cerclés d'or, avec une grâce oblique et sauvage, — âme sensible de ces choses étranges ou hostiles, — tout le secret de l'impénétrable Asie, tout le mystère d'une race dans la volupté féline de ses yeux noirs.

Depuis une pensée m'est venue, elle m'obsède : dans tout pays la nature est un sphinx dont la femme est l'énigme. Qui n'essaie pas de la résoudre évite un danger peut-être, mais reste en marge de la vie, en ignore la vérité, la plénitude. « Il n'y a de pays dont on se souviene que ceux où l'on a aimé. » — Et cela parce que la nature ne se fait vraiment nôtre que par sa réaction sur le sentiment que nous lui apportons. Il est le trait d'union. Supprimez-le : elle et nous demeurerons comme des étrangers. « Ce n'est toujours qu'un soleil, des arbres, des fleurs, de l'eau et de l'amour », dit le poète des Reisebilder. Mais il faut l'amour. « On n'éprouve un sentiment de volupté infinie que si le monde extérieur se fond avec le monde de

notre âme. » J'ai vécu en Chine comme un étranger, j'ai peur d'avoir fait fausse route.

.

30 janvier.

Eh bien, non ! par le fait que cette sensation d'infini eût été localisée, elle n'eût pas été de l'infini ; elle n'aurait apporté que désillusion. La vie doit être la recherche de l'absolu, la marche vers un horizon toujours plus illimité. Aujourd'hui je sens que je n'aurais pas pu m'adapter à ce milieu, ployer mes sentiments à la compréhension d'une « petite épouse », abdiquer à ses pieds toute aspiration vers la neige des sommets. Cette nostalgie n'était que faiblesse.

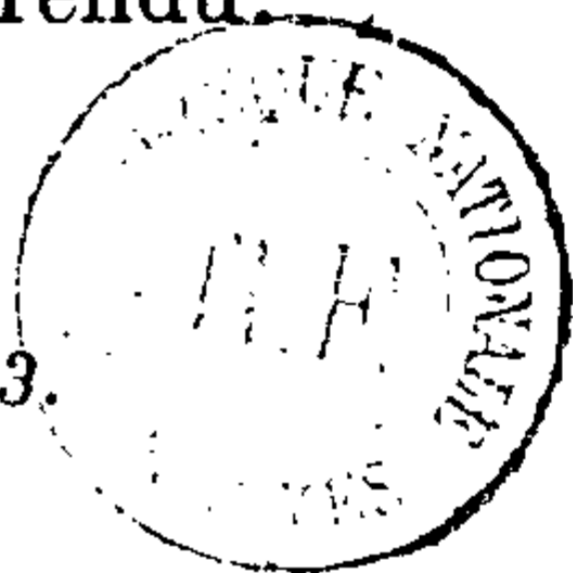
Vingt-cinq jours de traversée ont passé sur moi, vingt-cinq jours de recueillement dans la forte solitude de la mer. De ces deux ans d'exil, le transitoire s'est effacé, l'impérissable seul subsiste. Et voici que cette nuit j'ai éprouvé un élan de joie en reprenant le quart sous les étoiles fines de la Méditerranée ; j'ai lu sur la

carte les noms des îles de la Grèce, je les ai prononcés avec volupté; ils avaient un goût de patrie retrouvée, la patrie des dieux de mon adolescence. J'ai senti dans mon cœur la vibration de cette Beauté pour laquelle nous sommes faits, dont des siècles d'atavisme, de culture artistique, littéraire et philosophique nous ont donné l'angoisse, et qui nous est aussi nécessaire que le sang à nos veines et la lumière à nos yeux. En Extrême-Orient j'étais un déraciné.

Ces deux ans de campagne ont passé comme un rêve. Il m'en reste ce que l'esprit acquiert de force et d'indépendance au contact de mentalités inaccoutumées, à la contemplation de paysages nouveaux. Ils ont contribué à élargir ma conception de l'humanité, par l'étude de civilisations diverses, la connaissance de solutions du problème de la vie, différentes de celle que nous avons adoptée dans nos pays imprégnés d'anthropomorphisme grec et d'idéalisme chrétien. Ils ont affermi en moi la certitude que ce fourmillement humain dont notre planète est enfiévrée obéit à des lois certaines et uniques, malgré les divergences et les con-

traditions apparentes ; qu'une intelligence souveraine plane au-dessus du travail obscur de ces termites, et, mieux que toutes les déclamations des prophètes d'une humanité meilleure et des apôtres du progrès indéfini, les conduit vers un but dont la splendeur échappe à nos yeux débiles, vers un infini où le mot amour reprendra sa valeur profanée, où, suivant la belle expression du père Gratry, on lui fera rendre un son qu'il n'a jamais rendu.

Tourane — Toulon 1902-1903.



TABLE

TABLE

A MADAME LUDKA BUSSE I

PREMIÈRE PARTIE

CROQUIS D'ANNAM ET DU TONKIN

- I. — Tourane. — Les tigres de M. L... — Les trams. — Une caravane. — Le col des Nuages. — En forêt. — Le bac. — Festin dans une pagode. — Caravansérail annamite. — Un émule de Claude Gelée. — Sur la lagune. — Hué. — La résidence. — Le marché. — Pas d'ailes 3
- II. — La Plaine des Tombeaux. — Tombeaux de Thientri et de Minhmang. — Les Annamites. — Au palais impérial. — Sa Majesté Thanh-taï. — Une audience. — En chaloupe. — Gouverneur et ministre. — Verdures et blancheurs. 16

III. — Les Montagnes de Marbre.	27
IV. — Un embarquement impérial. — Mandarins et gabiers. — Plaisirs du soir. — Indépendance d'impératrices	30
V. — Quang-tchéou-wan. — L'éclosion d'une ville. — Tombes d'exil. — Festin colonial.	37

DEUXIÈME PARTIE

LE FLEUVE BLEU

I. — Fleuve Bleu et fleuve Jaune. — Tchinkiang. — Un dimanche des Rameaux en Chine. — Nankin. — Les mendiants du Fleuve.	45
II. — Les ânes de Nankin. — Le Malou. — Sentiers de printemps. — Bibelots du passé. — Le temple de Koung-tseu. — Un festin à la mission. — Serviteurs lettrés	51
III. — Retard du féminisme en Chine. — Un paradis jaune. — Le réveil de Nankin — Un vice-roi. — Chrétiens et musulmans. — Le marché. — Les ruines d'une capitale. — Césars d'Extrême-Orient. — Le tombeau des Mings. — Tuiles impériales. — Nankin. — Guerriers célestes. — Ngan-kin. — Kiu-Kiang. — Han-Kéou	57

TROISIÈME PARTIE

MATIN CALME ET SOLEIL LEVANT

- I. — Tchemoulpo. — Ministres de Corée. — Séoul.
 — Une fête à la mission. — Les vieux palais.
 — Un Marseillais. — Une victime du Japon.
 — Beautés coréennes. — Munificence royale. 75
- II. — Printemps japonais. — Amour et « petites
 femmes ». — Foukouda. — Régates mouve-
 mentées. — Une querelle de Yankees. — Ma-
 riage de poupées. — Un bon cœur. — Plaisirs
 d'Obama. — Un gabier de race. 94

QUATRIÈME PARTIE

D'HAÏ-PHONG A VLADIVOSTOK

- I. — L'été en baie d'Along. — Une tribu anna-
 mite. — Yachting et flirt. — Do-son 109
- II. — Macao. — Les Macaïstes. — Fête chinoise.
 — Le cimetièrre des Parsis. — Le bacouan. —
 Maxim's d'Extrême-Orient. — La Grotte de
 Camoëns. 117
- III. — Tchefou. — Les franciscains. — Tche-
 moulpo. — Port Hamilton. — Fousan. —
 Gensan. 136
- IV. — Vladivostok. — Les Slavinsky. — Mariage

d'antan. — Vicux amis. — Cloches du matin. — Office grec. — Un bal. — Fleurs d'extrême Asie.	146
--	-----

CINQUIÈME PARTIE

A U F O U G I - Y A M A

I. — Dans le train. — Nagoya. — Les cloisonnés. — Le Temple d'Higashi. — Toyo-Kwan. — Les guéchas. — Mademoiselle Jouet.	177
II. — Sudzukawa. — Yoshivara. — Le Fougi. — L'ascension. — Forêt ruisselante. — Le re- fuge. — L'aurore. — Le cratère. — Les treize provinces. — La descente. — L'auberge de Gotemba. — Une nuit agitée	187
III. — Otome-toge. — Myanoshta. — Le Mikado. — Vers Nagoya. — Esprit de contradiction d'un policeman. — Flirt et moustiques. — Yamada. — Les temples shinto. — Abura-ya. — Retour. — Matsouri à Tsourouga	207

SIXIÈME PARTIE

D A N S L E S U D

I. — Amoy. — Quarante jours en baie d'Along. — Tanagras d'ambre. — Tchín et Ngno. — Nymphes des rochers. — Nam-Lout. — Hai- Phong. — Hanoï. — Le grand Lac. — Élé- gances et vanités coloniales.	221
--	-----

-
- II. — Le Si-Kiang. — Canton. — Commerçants et boutiques. — Le temple de Chosing. — Les cinq cents Bouddhas. — En palanquin. — Jardins et palais. — La pagode des Fleurs. — Sur les murailles. — La cité de la Mort. — Course à l'abîme. 234
- III. — A-li-tao. — Exécutions capitales. — Le palais des examens. — Le Temple des Horreurs. — Chez Confucius. — Justice jaune. — La mosquée. — Le temple de la Longévité. — L'horloge à eau. — Le club de Suvatado. — Sur le Si-Kiang. — Le monastère de Ho-nam. — Les bateaux-fleurs. 251
- IV. — Officiers russes. — Le grand-duc Cyrille. — Deux sons de cloche. — Discipline barbare. — Le premier janvier. — Une soirée orageuse. — L'adieu à la Cochinchine. — Un peu de philosophie. — Ce qui passe et ce qui demeure. 268



Achevé d'imprimer

le huit novembre mil neuf cent six

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Volumes in-18 jésus. Chaque volume : 3 fr. 50

M ^{me} ADAM (Juliette Lamber)	<i>Mes Illusions et nos Souffrances pendant le Siège de Paris</i>	I vol.
BARBEY D'AUREVILLY	<i>Femmes et Moralistes</i>	I vol.
JUSTIN BELLANGER	<i>Une Héroïne Champenoise</i>	I vol.
FRÉDÉRIC BERTHOLD	<i>Mirage de l'Amour</i>	I vol.
PIERRE BILLAUD	<i>Grichemidi</i>	I vol.
MARIE ANNE DE BOVET	<i>Noces blanches</i>	I vol.
GAUTHIER FERRIÈRES	<i>Gérard de Nerval</i>	I vol.
MAXIME FORMONT	<i>Le Sacrifice</i>	I vol.
J.-M. DE HEREDIA	<i>Les Trophées</i>	I vol.
ABEL HERMANT	<i>Les grands bourgeois</i>	I vol.
PAUL HERVIEU	<i>Le Réveil. — L'Énigme</i>	I vol.
J. DE LA JALINE	<i>Sous la griffe du Dragon</i>	I vol.
JEAN-BERNARD	<i>La Vie de Paris, 1905</i>	I vol.
EUGÈNE JOLICLERC	<i>Joujou conjugal</i>	I vol.
DANIEL LESUEUR	<i>La Force du Passé</i>	I vol.
MAURICE MAINDRON	<i>L'Arbre de Science</i>	I vol.
RENÉ MAIZEROY	<i>La Remplacante</i>	I vol.
M ^{is} DE MONTMORILLON	<i>Derrière le Mur</i>	I vol.
ÉMILE PIERRET	<i>Tentatrice</i>	I vol.
MARCEL PRÉVOST	<i>Monsieur et Madame Moloch</i>	I vol.
JACQUES ROBERT	<i>Lettres d'un Enfant, 1^{re} série (11^{le} éd.)</i>	I vol.
ALFRED DE TARDE	<i>Hors la Vie</i>	I vol.
ANDRÉ THÉURIET	<i>Les Revenants</i>	I vol.
CAMILLE VERGNIOL	<i>La Chute de l'Aigle</i>	I vol.
RENÉE VIVIEN	<i>Une Femme m'apparut (11^{le} édition)</i>	I vol.

A MADAME LUDKA BUSSE

PREMIERE PARTIE CROQUIS D'ANNAM ET DU TONKIN

I. - Tourane. - Les tigres de M. L... - Les trams. - Une caravane. - Le col des Nuages. - En forêt. - Le bac. - Festin dans une pagode. - Caravansérail annamite. - Un émule de Claude Gelée. - Sur la lagune. - Hué. - La résidence. - Le marché. - Pas d'ailes

II. - La Plaine des Tombeaux. - Tombeaux de Thientri et de Minhmang. - Les Annamites. - Au palais impérial. - Sa Majesté Thanh-taï. - Une audience. - En chaloupe. - Gouverneur et ministre. - Verdures et blancheurs.

III. - Les Montagnes de Marbre

IV. - Un embarquement impérial. - Mandarins et gabiers. - Plaisirs du soir. - Indépendance d'impératrices

V. - Quang-tchéou-wan. - L'éclosion d'une ville. - Tombes d'exil. - Festin colonial

DEUXIEME PARTIE LE FLEUVE BLEU

I. - Fleuve Bleu et fleuve Jaune. - Tchinkiang. - Un dimanche des Rameaux en Chine. - Nankin. - Les mendiants du Fleuve

II. - Les ânes de Nankin. - Le Malou. - Sentiers de printemps. - Bibelots du passé. - Le temple de Koung-tseu. - Un festin à la mission. - Serviteurs lettrés

III. - Retard du féminisme en Chine. - Un paradis jaune. - Le réveil de Nankin - Un vice-roi. - Chrétiens et musulmans. - Le marché. - Les ruines d'une capitale. - Césars d'Extrême-Orient. - Le tombeau des Mings. - Tuiles impériales. - Nankin. - Guerriers célestes. - Ngan-kin. - Kiu-Kiang. - HanKéou

TROISIEME PARTIE MATIN CALME ET SOLEIL LEVANT

I. - Tchemoulpo. - Ministres de Corée. - Séoul. - Une fête à la mission. - Les vieux palais. - Un Marseillais. - Une victime du Japon. - Beautés coréennes. - Munificence royale

II. - Printemps japonais. - Amour et "petites femmes". - Foukouda. - Régates mouvementées. - Une querelle de Yankees. - Mariage de poupées. - Un bon coeur. - Plaisirs d'Obama. - Un gabier de race

QUATRIEME PARTIE D'HAI-PHONG A VLADIVOSTOK

I. - L'été en baie d'Along. - Une tribu annamite. - Yachting et flirt. - Do-son

II. - Macao. - Les Macaïstes. - Fête chinoise. - Le cimetière des Parsis. - Le bacouan. - Maxim's d'Extrême-Orient. - La Grotte de Camoëns

III. - Tchéfou. - Les franciscaines. - Tchemoulpo. - Port Hamilton. - Fousan. - Gensan

IV. - Vladivostok. - Les Slavinsky. - Mariage d'antan. - Vieux amis. - Cloches du matin. - Office grec. - Un bal. - Fleurs d'extrême Asie

CINQUIEME PARTIE AU FOUGI-YAMA

I. - Dans le train. - Nagoya. - Les cloisonnés. - Le Temple d'Higashi. - Toyo-Kwan. - Les guéchas. - Mademoiselle Jouet

II. - Sudzukawa. - Yoshivara. - Le Fougi. - L'ascension. - Forêt ruisselante. - Le refuge. - L'aurore. - Le cratère. - Les treize provinces. - La descente. - L'auberge de Gotemba. - Une nuit agitée

III. - Otome-toge. - Myanoshta. - Le Mikado. - Vers Nagoya. - Esprit de contradiction d'un policeman. - Flirt et moustiques. - Yamada. - Les temples shinto. - Abura-ya. - Retour. - Matsouri à Tsourouga

SIXIEME PARTIE DANS LE SUD

I. - Amoy. - Quarante jours en baie d'Along. - Tanagras d'ambre. - Tchîn et Ngno. - Nymphes des rochers. - Nam-Lout. - Haï-Phong. - Hanoi. - Le grand Lac. - Elégances et vanités coloniales

II. - Le Si-Kiang. - Canton. - Commerçants et boutiques. - Le temple de Chosing. - Les cinq cents Bouddhas. - En palanquin. - Jardins et palais. - La pagode des Fleurs. - Sur les murailles. - La cité de la Mort. - Course à l'abîme

III. - A-li-tao. - Exécutions capitales. - Le palais des examens. - Le Temple des Horreurs. - Chez Confucius. - Justice jaune. - La mosquée. - Le temple de la Longévit. - L'horloge à eau. - Le club de Suvatado. - Sur le Si-Kiang. - Le monastère de Ho-nam. - Les bateaux-fleurs

IV. - Officiers russes. - Le grand-duc Cyrille. - Deux sons de cloche. - Discipline barbare. - Le premier janvier. - Une soirée orageuse. - L'adieu à la Cochinchine. - Un peu de philosophie. - Ce qui passe et ce qui demeure